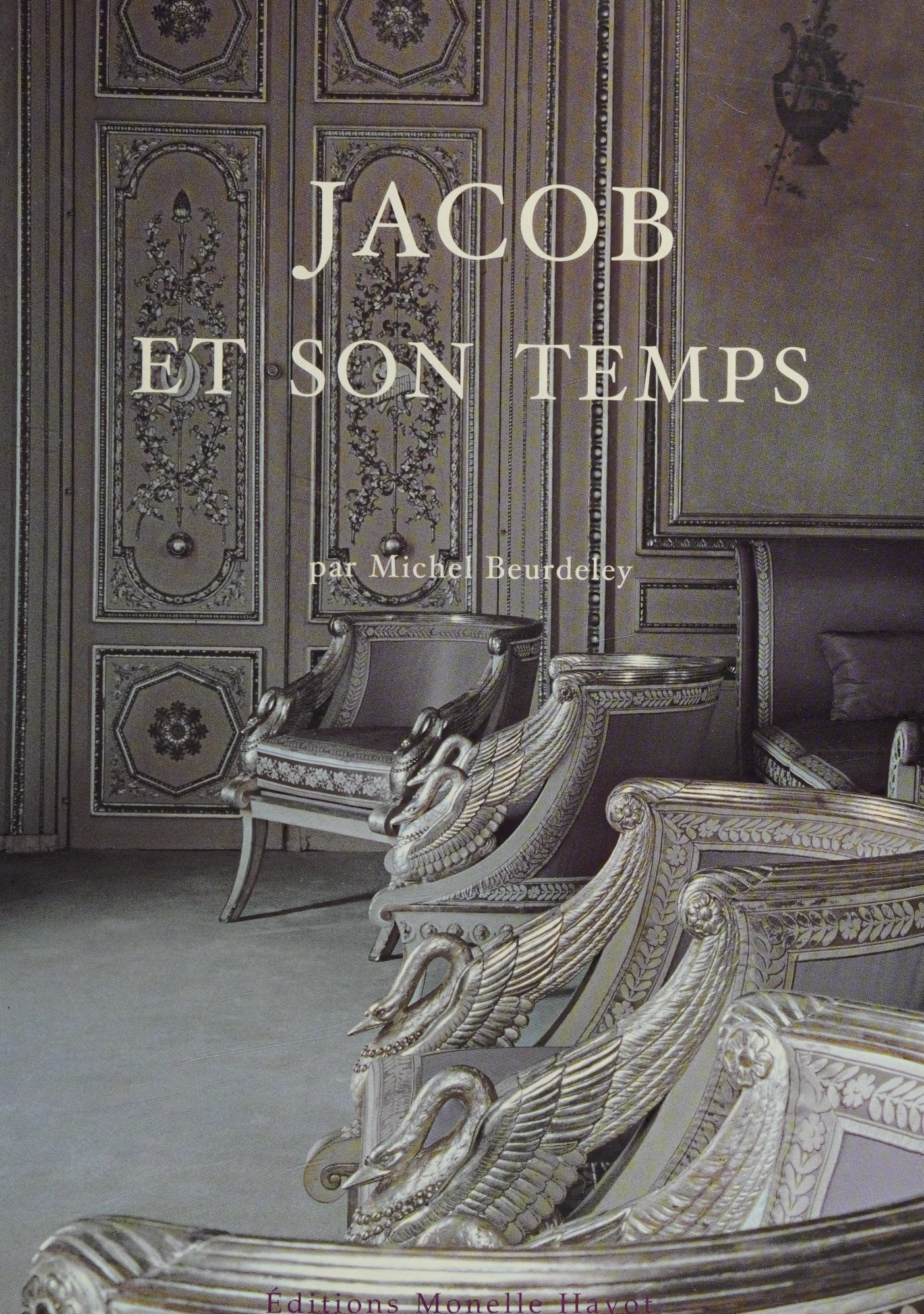


JACOB ET SON TEMPS

par Michel Beurdeley

Éditions Monelle Hayot

Le 4 septembre 1765, Jacob est reçu Maître menuisier-ébéniste de la Ville et faubourgs de Paris. Il a 26 ans.

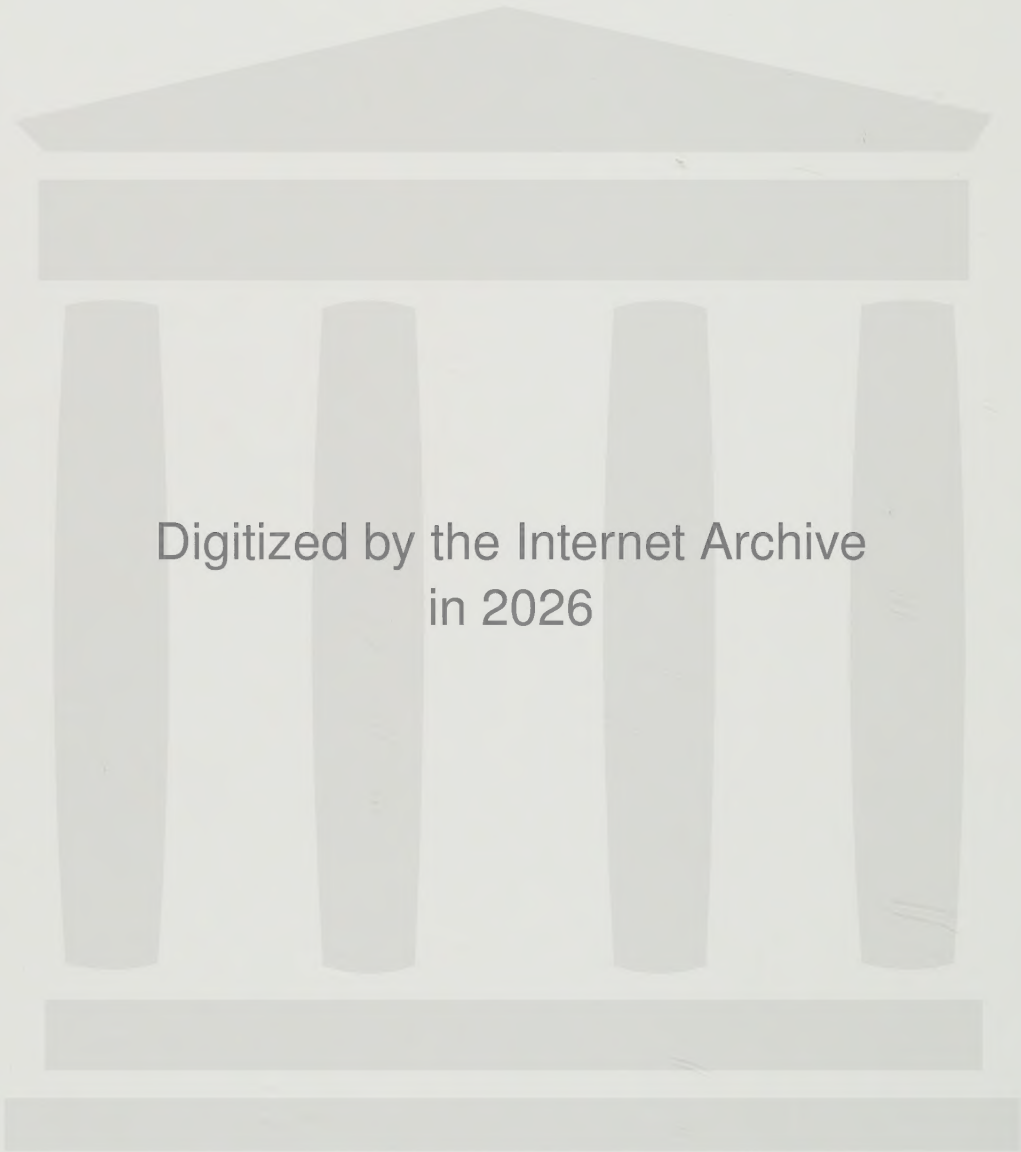
Contrairement à ses confrères qui prenaient un atelier dont ils conservaient le nom et la clientèle, Jacob crée son entreprise rue de Cléry. Dix ans plus tard il déménage rue Meslée.

Sa manière Louis XV des premières années évolue quand apparaît le style Louis XVI, vers 1762, soit douze ans avant la montée sur le trône du Souverain. En 1763, comme le dit Grimm « tout Paris est à la grecque ».

Le rôle des décorateurs est en cela prépondérant. La découverte d'Herculanum et de Pompéi fait fleurir la mode Étrusque. Fêtes, robes, décors et meubles le déclinent pendant trente ans. Dès sa montée sur le trône en 1774, Louis XVI offre le Petit Trianon à Marie Antoinette, la ligne droite remplace la courbe, les supports d'accotoirs reprennent leur place à l'aplomb des pieds antérieurs.

Les tribulations de la Révolution terminées amènent Jacob à la période du Directoire dont il est l'un des plus brillants représentants. Ses meubles en acajou ont une ligne incomparable qui attachera le style de l'époque à son nom. En 1796 il cède son atelier à ses fils Georges l'Ainé et François Honoré et fonde en 1803 la firme Jacob-Desmalter. Principal fournisseur de l'Empereur dont il exécute le mobilier sur des dessins de Percier et Fontaine. Il travaille également avec Jean Démosthène Dugourc, Ouvrard et tous les grands artisans de son époque, évoqués dans ce livre. En 1813, la maison Jacob-Desmalter fait faillite. Jacob en mourra l'année suivante.

L'auteur :
Michel Beurdeley, d'abord expert en XVIII[e] français puis en art d'Extrême Orient, est l'auteur d'une trentaine de livres.

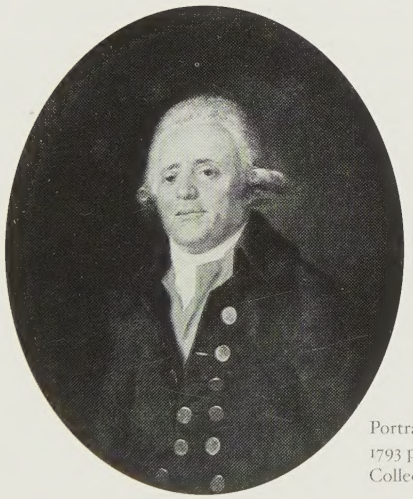

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/jacobetsontemps0000mich

GEORGES JACOB

(1739-1814)

et son temps



Portrait de Georges Jacob en 1793 par Simon Julien. Collection de Chastenet.

Nos remerciements vont à :

Mme Marie-Christine David ; MM. Maurice Ségoura ; Pierre et Marc Ségoura ;
Nicolas Faulques, de la galerie Ségoura ; M. Jean Gismondi ; Mme Monnier, propriétaire de
l'Hôtel de Bourienne à Paris et sa fille Mme Frédérique Mistral ;
Maîtres Jacques et François Tajan ;
Mmes Denise Ledoux-Lebard ; Denise de Chambure ; Laurence Chatel de Brancion ;
Brigitte Boyer Cord ; Lane ; Mlle Thullier ; Mme Valérie Neveu ;
M. Fabre et la Maison Tassinari et Chatel
ainsi qu'à mon confrère et ami Olivier Le Fuel dont les livres du Grand-Père Lefuel
Jacob ébéniste des rois et d'un Empereur font encore autorité.
à M. Pierre Kjellberg , M. le conservateur Daniel Alcouffe ; Maître Binoche, Maître Bailleul,
Maître Paul Renaud et Maître Oger ; Didier Coigny ; Jacques Franck, la galerie Koller à Zurich ;
Maîtres Couturier et de Nicolay ; M. Bruno de Bayser ; Maîtres Chayette et Cheval.

© 2002 – Éditions d'Art Monelle Hayot
Château de Saint-Rémy-en-l'Eau
F. 60130-Saint-Rémy-en-l'Eau

ISBN : 2-903824-34-7
Dépôt légal 1er trimestre 2002.
Tous droits réservés.

GEORGES JACOB

(1739-1814)

et son temps

par
Michel Beurdeley

Éditions
Monelle Hayot

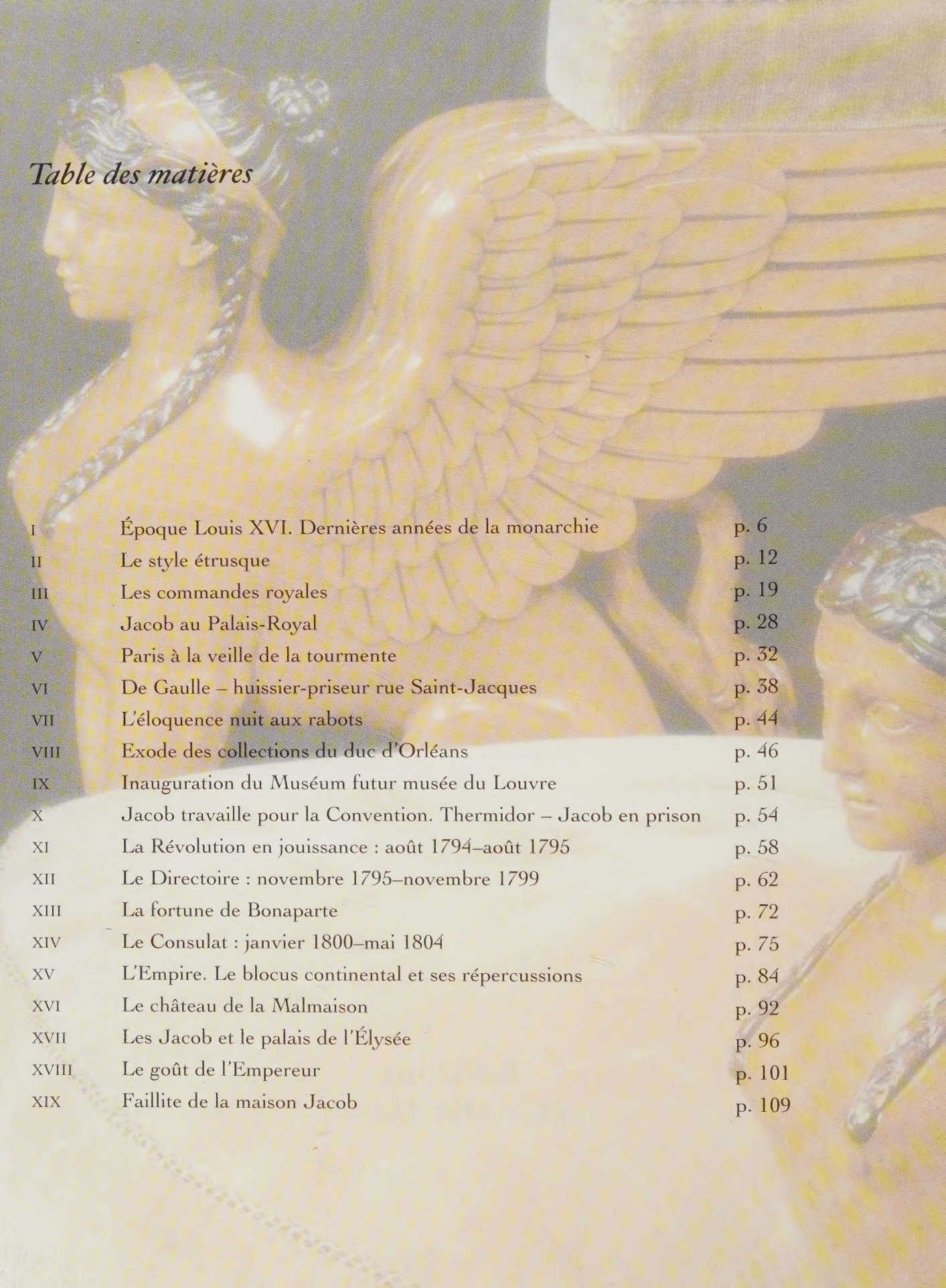


Table des matières

I	Époque Louis XVI. Dernières années de la monarchie	p. 6
II	Le style étrusque	p. 12
III	Les commandes royales	p. 19
IV	Jacob au Palais-Royal	p. 28
V	Paris à la veille de la tourmente	p. 32
VI	De Gaulle – huissier-priseur rue Saint-Jacques	p. 38
VII	L'éloquence nuit aux rabots	p. 44
VIII	Exode des collections du duc d'Orléans	p. 46
IX	Inauguration du Muséum futur musée du Louvre	p. 51
X	Jacob travaille pour la Convention. Thermidor – Jacob en prison	p. 54
XI	La Révolution en jouissance : août 1794–août 1795	p. 58
XII	Le Directoire : novembre 1795–novembre 1799	p. 62
XIII	La fortune de Bonaparte	p. 72
XIV	Le Consulat : janvier 1800–mai 1804	p. 75
XV	L'Empire. Le blocus continental et ses répercussions	p. 84
XVI	Le château de la Malmaison	p. 92
XVII	Les Jacob et le palais de l'Élysée	p. 96
XVIII	Le goût de l'Empereur	p. 101
XIX	Faillite de la maison Jacob	p. 109

XX La collection de malachites de Napoléon p. 114
XXI L'hôtel particulier d'Eugène de Beauharnais, rue de Lille p. 118
XXII Ouvrard (1770–1846), munitionnaire aux armées et collectionneur discret p. 128
PARTENAIRES DES JACOB p. 129
XXIII Jean-Démosthène Dugourc 1749–1825 p. 130
XXIV François Grognard (1748–1825) p. 133
XXV Hubert Robert (1733–1808) p. 138
XXVI Charles Percier (1764–1838)
Pierre François Léonard Fontaine (1762–1853) p. 140
XXVII Louis Martin Berthauld (1770–1823) p. 144
XXVIII Pierre Philippe Thomire (1751–1838) p. 146
XXIX Jacques-Louis David (1748–1825) p. 149
XXX Vivant Denon (1747–1825), les aléas du plus grand musée du monde p. 152
Annexes documentaires p. 159
Tableau des correspondances de dates p. 163
Notes p. 164
Bibliographie p. 167
Index des noms cités p. 169

Chapitre I

Époque Louis XVI. Dernières années de la monarchie.

Atelier de sieur Jadot, menuisier devant l'église Saint-Nicolas. C'est ainsi que l'on peut se représenter l'atelier de Georges Jacob au début de sa carrière.

Georges Jacob est né à Cheny, petit village bourguignon sur les bords de l'Armançon, entre Joigny et Tonnerre, le 6 juillet 1739. Il perd sa mère tout enfant et son père, agriculteur, quelques années plus tard. Le jeune orphelin est recueilli par sa tante, Madeleine Jacob, veuve de Jean Ruelle, charcutière de son état, qui a de nombreuses attaches familiales parmi les artisans du bois et menuisiers parisiens.

Tous les auteurs, et parmi eux Hector Lefuel, qui se sont penchés sur la vie de Georges Jacob, n'ont pas trouvé beaucoup de renseignements sur l'adolescence du futur ébéniste des rois et empereurs. Cependant on sait que Georges Jacob, âgé de tout juste dix-sept ans, entre en apprentissage en août 1756 chez Jean-Baptiste Lerouge (reçu maître menuisier ébéniste le 17 février 1749), qui tenait commerce « À l'image de Saint-Pierre », rue de Charenton. Un contrat est conclu pour « six années entières et consécutives où le maître s'engage à enseigner son métier, à ne rien cacher à son apprenti, à le nourrir, chauffer, éclairer, blanchir son gros et menu linge, à le traiter humainement et le vêtir d'habit convenable à son état [1] ». Ce choix s'explique du fait d'un cousinage entre la femme de Lerouge et Georges Jacob, mais celui-ci ne put profiter longtemps des conseils de son parent qui mourut un an plus tard en 1757. Sa veuve lui succéda dans ses activités, sans grand succès semble-t-il, puisqu'elle dut déposer son bilan en 1763. On peut présumer que Georges Jacob, dont l'intelligence était fort vive, quitta rapidement l'atelier de sa cousine, et termina son stage chez Louis Delanois son ancien « compagnon » de la rue de Charenton, qui était devenu maître en 1761.

Le 4 septembre 1765, Jacob est reçu à son tour « maître menuisier ébéniste de la Ville et faubourgs de Paris » à vingt-six ans. Contrairement à l'habitude de ses confrères qui, le plus souvent, reprenaient un atelier dont ils conservaient le nom et la clientèle, Jacob crée une nouvelle entreprise rue de Cléry ; il déménagera dix ans plus tard rue Meslay, devenue rue Meslée, petite rue donnant sur la rue Saint-Martin, pour avoir des locaux plus vastes. Notons qu'à cette époque, les règles corporatives moins contraignantes sont même, dans un certain sens, battues en brèche ; ne voit-on pas le ministre Trudaine de Montigny juger que la tutelle des corporations est « injuste et funeste » et écrire « que l'abolissement entier et absolu serait un pas vers un gouvernement plus sage ». Ce pas fut franchi

par Turgot [2] en 1776 qui abrogera purement et simplement le système corporatif ; mais cette réforme, peut-être judicieuse, était prématurée, et il dut rapidement reporter cette mesure. Il faudra attendre le 14 juin 1791 pour que disparaisse définitivement le corporatisme. La loi Le Chapellier interdit alors aux travailleurs toute association professionnelle et la grève reste un délit puni de prison ! Marat, lui-même, déplore qu'avec cette dispense de noviciat « les ouvriers ne s'embarrassent plus du solide, du fini... les ouvrages sont courus, fouettés... je ne sais pas si je ne m'abuse mais je ne serais pas étonné que dans vingt ans on ne trouvât pas un seul ouvrier à Paris... ».

Mais revenons au nouveau maître, Georges Jacob qui, à peine établi en 1767, se marie « dans son milieu professionnel », dirait-on aujourd'hui ; en effet l'heureuse élue est Jeanne Germaine Loyer, fille d'un maître brodeur qui lui donnera cinq enfants ; trois garçons et deux filles.

Dans ses débuts, Georges Jacob travaille, semble-t-il, toujours dans le style classique Louis XV de Delanois et n'innove guère. Un siège Louis XV, retrouvé par Guillaume Janneau en 1950, va éclairer notre propos : « Il est dans les dépôts du Garde-Meuble national un élégant fauteuil de style curviligne aux formes minces, à la mouluration nerveuse purgée de tout ornement qui porte le poinçon de G. Jacob. Or, le maître ne prit son brevet qu'en 1765 alors que régnait déjà le formulaire à la grecque. Celui-ci a donc été fait dans les premières années d'activité du nouveau maître ébéniste dont toute la carrière se développera sous le signe du rectiligne... [3] » Effectivement, le style dit « Louis XVI » apparaît dès 1762, douze ans avant la montée sur le trône du petit-fils de Louis XV, et l'on peut dire que presque toute la carrière de Jacob s'accomplira en fonction de cette nouvelle mode. Comme le constate Grimm qui visitait la capitale en 1763 : « Tout Paris est à la grecque. » Qui plus est, dès 1754, le Lorrain, pupille du peintre Dumont, dessina un ensemble de meubles pour

Fauteuil d'époque Louis XV, estampillé G. Jacob. Collection particulière, Paris.

Cabinet de Domenico Gucci (1635-1705)
livré à Versailles en 1683 et vendu aux enchères
par le Garde-Meuble royal en 1751.
Collection du duc de Northumberland -
Alnwick Castle.

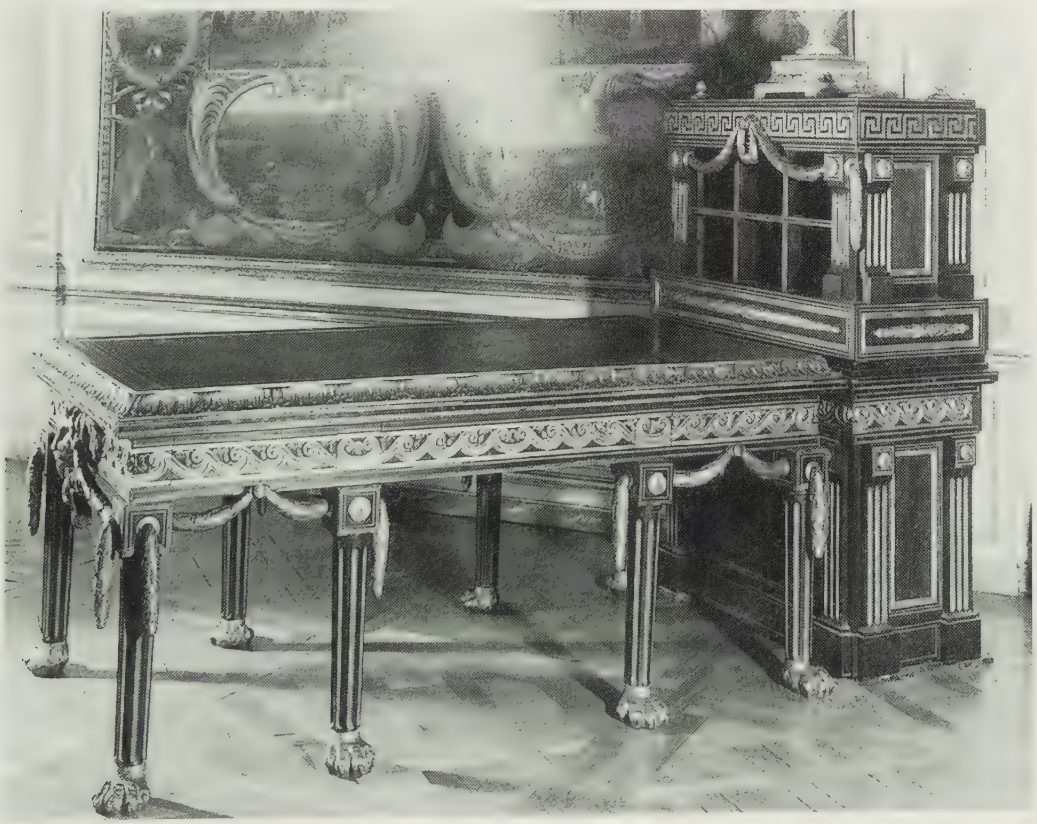
Lallive de Jully qui fit sensation, car c'était le premier mobilier rompant avec le goût rococo, jusqu'alors dominant. On peut être étonné de cette frénésie de changement de style dans cette moitié du XVIII[e] siècle. Retenons trois raisons à ces bouleversements successifs. La première étant une désaffection certaine pour le style Louis XIV, au point que Louis XV lui-même organisa une vente aux enchères publique suivie de deux autres en 1751 et 1752. C'est l'intendant général de la Couronne, Gaspard Moïse de Fontanieu qui, suivant les termes de l'époque, va procéder au « débarras d'effets et de meubles hors d'usage ». Ces trois ventes aux enchères eurent lieu aux Tuileries par les soins de M[e] Pierre Boissé, huissier priseur au

Châtelet, assisté, pour les meubles de Gaudreau et de Julliot, joaillier. Le titre de la vente, « État des meubles du Roy à vendre », aurait dû déplacer tous les collectionneurs internationaux, mais il semble que les cent quatre-vingt-un lots furent achetés par des professionnels, brocanteurs, car le terme antiquaire n'existe pas, dans ce sens-là. Peut-être, certains, mandatés par des acheteurs, car étaient présents la princesse de Conti, le duc de la Trémoïlle, la duchesse d'Uzès, l'évêque du Puy, le comte de Lautrec, qui donnèrent certainement commission. Les grands marchands de l'époque sont au premier rang, tels Julliot, La Hoguette, Lemaignan, Boisset, Lebrun... et le fabricant de tabatières Ducrollay qui acheta un plateau en cristal de roche.

Comme le raconte l'érudit Daniel Alcouffe, deux cabinets ornés de mosaïques et pierres dures exécutés par Gucci en 1683 furent adjugés 3201 livres à Lemaignan. Quel fut leur sort pendant cent quarante ans, nous ne saurions le dire. Mais ce que nous savons, c'est qu'un de ces chefs-d'œuvre fut acquis par le duc de Northumberland en 1824. J'ai pu le voir il y a quelques années dans les collections du duc à Alnwick Castle. Ce fut pour la France, une perte irréparable. La deuxième raison de ces changements de style fut l'activité créatrice de certains décorateurs, dont celle d'un assez curieux personnage dont le nom, peu retenu par l'histoire, est Pierre-Edmé Babel (1720-1770), graveur, dessinateur, sculpteur sur bois, qui porta le style rocaille à son paroxysme. Il eut cependant jusqu'à sa mort, une renommée internationale [4]. À nos yeux, aujourd'hui, comme à ceux de Victor Hugo en son temps : « Le rococo n'est supportable qu'à la condition d'être extravagant. » Mais en France, parallèlement, une réaction s'est depuis longtemps amorcée envers ces courbes et contre-courbes des décors « rocaille » pour donner la part belle à la rigueur géométrique des formes classiques antiques, et nous tenons là la troisième cause de ces bouleversements avec le style dit étrusque.

Mais il y a aussi l'évolution certaine qui va se manifester dans les meubles, c'est ainsi que le grand bureau et son cartonnier reproduits ci-dessous, en ébène, exécutés avant 1760, avec grecques, guirlandes et pieds-griffes en bronze, sont certainement du grand artiste Caffieri dans ses dernières années. Le meuble porte l'estampille de Leleu, probablement apposée lors d'une restauration : il serait en effet plutôt l'œuvre de Baumhauer. On retrouve ledit bureau à la vente de succession de Lallive de July pour lequel il a été exécuté. Il est ainsi décrit : « Œuvre unique de Philippe Caffieri à l'imitation de Boulle ». Malheureusement, nous dit Clément de Ris en 1877 [5], on ignore la destinée ultérieure de ce beau spécimen de l'industrie parisienne ». Nous avons été plus heureux, car nous avons retrouvé ce meuble au musée Condé de Chantilly.

Table bureau et son cartonnier – ébène et bronze doré – attribué à Philippe Caffieri. Collection Lallive de Jully – musée Condé, Chantillly.



Chapitre II

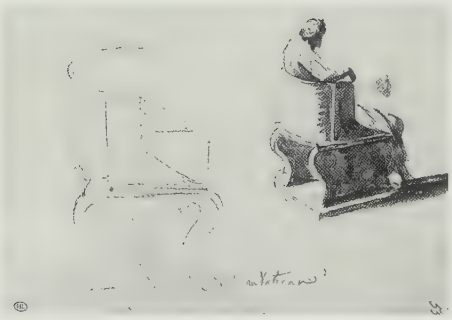
Le style étrusque.

Hôtel de Bourrienne à Paris
Page de gauche, panneau de boiserie ornant l'un des salons.
Ci-contre détail d'un plafond dans le goût étrusque.

Décor étrusque de la bibliothèque de Napoléon à Malmaison. On aperçoit au fond l'un des cinq bureaux mécaniques identiques que l'Empereur avait commandés pour ses résidences.

L'évolution du style de Jacob devra s'accomplir. Du style rocaille largement assagi de la fin de l'époque Louis XV, l'ébéniste passera au goût du jour : ce style gréco-romain qui se mariera à l'étrusque à la suite de nouvelles découvertes archéologiques. Un événement va confirmer cette mutation : un souper donné par Jean-Baptiste-Pierre Le Brun – expert et marchand redoutable – qui a épousé en 1781, Élisabeth Vigée, artiste en vogue et pleine de talent. Ils mènent grand train dans l'hôtel de la rue de Cléry : « Je recevais chaque soir la ville, La Reynière, Rivarol, Marmontel, La Harpe, Ménageot et la cour : Madame de Sabran, Vaudreuil, le maréchal de Noailles, le prince de Ligne et bien entendu, Calonne. » – Le ministre, disait-on, offrait à la maîtresse de maison, et peut-être maîtresse tout court, des bonbons enveloppés dans des billets de la Caisse d'Escompte ! « Faute de siège, les maré-

chaux s'asseyaient par terre. » « L'idée du souper grec le plus brillant que j'aie donné naquit de la lecture du *Voyage du jeune Anacharsis* », roman en vogue de Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), écrit dans ses *Souvenirs* Madame Vigée-Lebrun[6]. Il faudra toute l'inspiration d'une artiste pour tirer du récit d'un abbé érudit l'idée d'une fête élégante et gastronomique. Tables d'acajou, draperies, vases étrusques : le décor fut rapidement organisé, les étoffes qui servaient à draper les modèles de ses tableaux fournirent les costumes. Grisés de musique, de poésie antique, les invités se retrouvent à table autour d'un gâteau de miel et de raisins de Corinthe arrosé de vin de Chypre ; l'assistance charmée, s'amusait beaucoup plus qu'aux fêtes de la cour. À cette petite cause, grands effets : c'est de cette soirée, en partie tout au moins, qu'est né le style « à l'étrusque » qui va fleurir pendant une trentaine d'années dans toutes sortes de disciplines artistiques. L'importance de ce souper a peut-être été un peu exagérée, car déjà en 1781, le comte d'Angiviller, directeur des Bâtiments de France, écrivait à Régnier, directeur de la manufacture de Sèvres : « Je sais que vous n'aimez pas le goût étrusque... Mais, il faut que nous nous y convertissions tous. » Il est certain que des raisons historiques sont à la base de tout renouvellement des modes, mais le changement ne s'affirme que provisoirement. Les découvertes de Pompéi et d'Herculanum, au milieu du XVIII[e], ont mis l'Antiquité à l'ordre du jour. La fièvre archéologique va gagner toute la société. Mme de Pompadour obtient pour son frère, futur marquis de Marigny et futur directeur des Bâtiments de France, une mission en Italie en compagnie du graveur Nicolas Cochin [7] et de l'architecte Soufflot. Le comte de Caylus – « le plus cruel des amateurs », dira Diderot, ayant parcouru l'Italie et la Grèce et rassemblé d'innombrables documents, dès 1752, publie un ouvrage intitulé : *Recueil d'Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines.* Cet ouvrage, de même que celui de l'Allemand Winckelmann, sont des livres de chevet pour tous ces jeunes érudits [8].



Chaise curule, dessin au crayon par David exécuté lors de son premier et long séjour en Italie, 1774-1780. Collection Rothschild. Musée du Louvre.

Paire de fauteuils d'époque Directoire mais incontestablement de style étrusque. Estampilles Jacob. frères/rue Meslée. Collection Ségoura

En 1773, le fermier général Bergeret partit avec Fragonard pour un nouveau séjour en Italie, afin de s'initier à l'art étrusque. Tour à tour, ils s'arrêtèrent à la porte de l'Arc à Voltera, à la porte de Mars à Pérouse, à la porte de Jupiter à Santa-Maria de Faleri, tous les lieux dont Fragonard nous a laissé des « griffoni ». Ils sont entourés d'érudits professeurs qui, avant tout, leur apprennent à regarder et qui leur racontent cette anecdote sur Poussin ramassant une poignée de sable, parsemée de porphyre et de marbre, et leur disant : « Emportez cela pour votre musée secret, ceci est l'ancienne Rome. » Une autre fois, ils fustigent les faux amateurs de bronzes romains et étrusques : « Un âne devant une lyre, c'est l'image du collectionneur, dit un épigramme grec. » Le retour de Bergeret et de Fragonard

Portrait de Bergeret de Grancourt 1774 – par François-André Vincent (1746-1816). Musée de Besançon.

fut pour le moins délicat, car le partage des nombreux dessins réalisés en voyage par le peintre les amenèrent tous deux en justice [9].

C'est à cette époque que peintres et curieux se rendirent en Italie, attirés par cet art étrusque redécouvert. L'engouement pour cet art ne pouvait échapper à la reine toujours « maîtresse » des modes.

Dès sa montée sur le trône en 1774, Louis XVI fit don à Marie-Antoinette, qui n'avait pas encore vingt ans, du Petit Trianon [10]. Sans perdre de temps, la nouvelle reine, fière d'un pareil cadeau (qui va lui offrir cette liberté à laquelle elle aspire), va transformer cette demeure. Elle s'inspirera, pour le mobilier, du nouveau goût « étrusque ». À l'heure actuelle, nous pouvons voir dans une des chambres à la boiserie finement sculptée, une série de sièges et fauteuils en acajou, pièces typiques du style « étrusque ».

Si l'on en croit Pierre Kjellberg que j'ai connu à l'hôtel Drouot, il y a plus de cinquante ans, lorsque nous y étions petits clercs, le mémoire de Jacob du 1er mars 1787 est composé de quatre fauteuils de forme nouvelle du genre étrusque fait en bois d'acajou massif d'après les dessins du sieur Robert. À la Révolution, ce mobilier fut un temps remis au Garde-Meuble, puis en 1810 meubla un salon de l'impératrice Marie-Louise ; après moult tribulations, cet ensemble fut offert à Versailles, en 1951, par un généreux donateur américain.

En 1785 le style étrusque adopté par la cour est matérialisé dans l'important mobilier que Georges Jacob fit pour la laiterie de Marie-Antoinette à Rambouillet sur des dessins du même sieur Robert.

L'ensemble comprenait quatre fauteuils, dix chaises droites, un tabouret, un grand guéridon et quatre petites tables rondes ; l'ensemble de Jacob était placé dans la rotonde du pavillon en accord parfait avec l'intérieur auquel il était destiné. Le mobilier de Jacob pour la laiterie monochrome de Rambouillet

était acajou sombre, pour évoquer la teinte oxydée des objets des fouilles d'Herculanum et Pompei « avec palmettes au-dessus, losanges ouverts pour les dossiers et l'assise ayant à l'origine au centre des têtes de béliers. Les pieds offrent des cannelures en torsades que l'on retrouvait sur les sarcophages et ceux des fauteuils prennent la forme en X des sièges curules des sénateurs romains ! »

Fauteuil à l'étrusque
en acajou,
dossier ajouré à croisillons,
accotoirs à mufle de lions,
pieds en sabre.
Trianon, Versailles.

Pâris et Hélène de David, musée du Louvre
Dans ce tableau, David peint avec précision le mobilier qu'il avait commandé à Jacob pour son propre atelier. Il est intéressant de se demander dans quelle mesure David fut influencé pour cette commande par le mobilier de Rambouillet.

Les commandes royales.

Comme nous venons de le voir, un nouveau style apparaît, on abandonne la courbe pour revenir à la ligne droite. L'Antiquité, ses formes rectilignes, ses angles droits, donnent maintenant leur style aux nouveaux meubles ; les coupes, les profils, les moulurations se simplifient. Des ébénistes, comme Georges Jacob, savent utiliser des formes carrées, droites, des proportions parfaites, des harmonies symétriques plus calmes. Peu à peu, les pieds en toupie, les montants cannelés remplacent les pieds de biche. Les cariatides des angles succèdent aux bustes des femmes souriantes. Dans les sièges, les supports d'accotoirs reprennent leur place à l'aplomb des pieds antérieurs. Ces transformations étaient déjà souhaitées par Cochin qui écrivait : « Supplications aux sculpteurs en bois. Nous les supplions de considérer que nous leur fournissons de beaux bois bien droits, et qu'ils nous ruinent en frais en les faisant travailler avec des formes sinueuses. »

Ci-contre, un « riche » fauteuil provenant d'un vaste ensemble livré par Georges Jacob en 1788 pour le Salon des jeux du roi à Saint-Cloud. Jacob s'était chargé du bois ainsi que de la sculpture et de la dorure. Le prix demandé pour ce fauteuil était de 444 livres, somme très élevée. Dans l'inventaire

Fauteuil meublant le Salon des jeux du roi à Saint- Cloud. Livré en 1788 par Georges Jacob. Londres, collection particulière.

Fauteuil « à treillage » du mobilier dit « aux épées » exécuté par G. Jacob pour Trianon. Musée du château de Versailles.

Fauteuil carré par Georges Jacob provenant du mobilier de Marie-Antoinette au Petit Trianon. Musée du château de Versailles.

redoré furent commandées à Georges Jacob pour ce salon aménagé sous la conduite de Boullée, qui dessina probablement ces sièges. On était en 1777, c'était la première commande royale de Jacob. Par la suite le comte d'Artois imagina d'autres boudoirs turcs, à Versailles et à Bagatelle.

Jacob travaille aussi pour Madame Élisabeth qui va faire réinstaller le château de Montreuil ; elle apprécie un dessinateur nommé Grognard dont l'importance paraît avoir été minimisée aujourd'hui par les spécialistes et dont nous évoquerons la carrière dans la deuxième partie de ce livre. Deux autres clients de marque font de fastueuses commandes : le fameux prince de Condé (château de Chantilly, palais Bourbon) ainsi que le prince de Conti. Bien entendu Jacob exécute aussi des sièges pour le roi. Il semble que le sculpteur Hauré, ornemaniste bien en cour, ait réussi à imposer à Jacob un style officiel qui se traduit par des sièges « alourdis d'ornements superfétatoires... tels qu'entrelacs à rosaces, rais de cœurs, perlettes, rudentures de canaux ». Ces commandes du roi vont être relativement peu importantes, car en conseil, il a été décidé qu'en 1789, le château de Versailles serait remis en état et que, la cour irait à Saint-Cloud pendant les travaux. En réalité elle partira aux Tuileries... Mais le plus important client pour l'ébéniste décorateur Jacob est le comte de Provence, frère du roi. Le futur Louis XVIII, chauve et obèse, porte un grand intérêt à la littérature, à la philosophie et aux objets d'art.

Le montant des meubles facturés par Jacob entre 1781 et 1786 s'élève à la somme fabuleuse de 140 120 livres. L'ébéniste mérite bien son titre de « Menuisier ordinaire de Monsieur »! Les achats de ce dernier sont incroyables, un véritable inventaire à la Prévert : « Cinq cent soixante-quatorze lits dont quinze à impériales, vingt-six canapés dont deux servant de dessus de baignoire, trois sultanes, un sofa, quarante-trois banquettes, quarante-huit bergères, deux cent cinquante-cinq fauteuils dont cent vingt < à la reine >, neuf cent six chaises... »

Parlons un peu finances : le comte de Provence avait substitué aux paiements comptant qu'il devait, en principe, effectuer pour le règlement de ses nombreux mémoires (actes de 1781, 1783, 1785,1787), des rentes viagères payables aux membres de la famille de Jacob. Celui-ci a une telle confiance dans la monarchie qu'il accepte encore, en avril 1790, une rente perpétuelle de 5 % dont le capital s'élevait à 10 000 livres ! Quelque temps plus tard, le comte de Provence passait la frontière, plus heureux que Louis XVI, et sur le total de 85 000 livres de factures non payées, il ne restait à Jacob que des papiers sans valeur et, de plus, fort compromettants ! À sa décharge, notons qu'il ne faisait que suivre l'exemple des

Fauteuil dit « à la reine » à dossier carré, sculpté, montant des accoudoirs à têtes de sphinges. Exécuté pour le boudoir de Marie-Antoinette. Estampillé Jacob. Musée du château de Versailles.

Fauteuil dit « à l'étrusque » en acajou massif d'après un dessin d'Hubert Robert, exécuté en mars 1787 destiné à la laiterie de Marie-Antoinette à Rambouillet. Musée du château de Versailles.

banquiers suisses, en montrant une telle confiance. En effet, ce sont les Genevois qui prêtèrent à 91 % les fonds à la France pour financer la guerre de l'Indépendance américaine. À telle enseigne qu'en 1787, sur 185 millions de livres de revenu annuel français, une bonne partie était consacrée au remboursement de dettes !

La production de Jacob sous le règne de Louis XVI est non seulement importante, mais aussi fort diversifiée ; on trouve des marquises ou canapés à deux places, des voyeuses pour les femmes, des veilleuses asymétriques à placer près des cheminées, des duchesses à plateau ou duchesses brisées, des lits de repos en deux parties, des lits en chaise à porteur. Précisons aussi que le mot meuble veut dire ensemble de sièges.

Bien entendu, dans cette abondance, certains sièges ne sont pas estampillés. Prenons comme exemple quelques sièges du Mobilier national, pourtant incontestablement de Jacob : une chaise peinte en gris et or, recouverte d'une étoffe d'après Philippe de Lassalle, un bois de fauteuil supporté par des chimères ailées, une autre chaise couverte de tapisserie de Beauvais, un fauteuil et une bergère surmontés de l'aigle d'Autriche dans une couronne de roses, couverts de soie brochée, ayant fait partie d'un « meuble » exécuté pour les futurs appartements de la reine Marie-Antoinette au palais de Saint-Cloud, qui devait servir de résidence principale de la cour pendant plusieurs années. À quoi attribuer ces anomalies ? À plusieurs raisons. Jacob ne crut pas utile de mettre son estampille sur tous les meubles d'une même série. Nous avons vu tout à l'heure que cette suite n'était pas estampillée, mais comme le dit Pierre Verlet, « ils peuvent être attribués au célèbre menuisier avec plus de certitude que bien des meubles marqués d'une vraie ou fausse estampille de Jacob ». De plus, il n'était pas nécessaire d'apposer le fer du maître sur les meubles destinés à la cour. Une troisième raison d'ordre plus général intervient pour la vente aux particuliers. En effet, ces ventes, dans

cette deuxième partie du XVIII[e], étaient le fait de marchands-merciers (ils avaient plus de poids auprès de la clientèle aisée que de simples ébénistes) tels Héricourt, Darnault, Duchesne, Boudin, Granger dont on retrouve le nom du magasin *Petit Dunkerque* sur de nombreux objets, et de Simon Philippe Poirier, Au *Carrosse d'or*, rue Saint-Honoré, spécialiste de meubles ornés de plaques de porcelaine, dont le successeur sera Daguerre en 1778. Réaction normale : les marchands-merciers ne voulaient pas que leur clientèle particulière puisse s'adresser directement aux artisans ébénistes.

Chaises en bois doré estampillées Jacob, livrées en 1775 au comte d'Artois pour Bagatelle. Étude Binoche.

Ce mythe de l'estampille qui sévit de nos jours paraît à nos yeux exagéré, mais quelle émotion cependant de trouver sous des sièges comme au palais de Fontainebleau, l'estampille de G. Jacob avec une petite fleur de lys entre le G et le patronyme, la marque du château de Fontainebleau, FON accompagnée du monogramme royal, puis les F, marques d'inventaire du Premier Empire en noir, de la Restauration en vert, de Louis-Philippe et de Napoléon III (avec deux F adossés). Paris est la capitale universelle et l'on comprend le fameux mot de Talleyrand : « Celui qui n'a pas vécu sous Louis XVI n'a pas connu la douceur de vivre », et pourtant les jours

Paire de canapés de forme rectangulaire en bois doré finement sculpté par Georges Jacob
Chacun repose sur huit pieds de forme fuselée, creusés de cannelures garnies de perles et recouverts à l'amortissement de feuillage. Une paire similaire est conservée au musée Nissim de Camondo à Paris
Ancienne collection Ségoura.

sont comptés... À Paris nombreuses sont les grandes familles nobles qui veulent suivre la cour et se meubler au goût du jour. Mais Jacob a aussi une clientèle internationale telles les commandes du prince de Galles pour sa résidence de Carlton house, des sièges divers pour l'électeur de Bavière, un lit à la romaine, qui est encore conservé à la résidence de Munich.

Dans la boutique de la rue Meslée on trouve des meubles plus simples : bonheurs du jour, commodes, secrétaires, consoles de formes diverses, lits de repos et bien entendu des sièges à profusion, chaises, fauteuils de style classique qui correspond aux souhaits de la noblesse de province et de la bourgeoisie, moins au fait de la mode mais néanmoins au goût très sûr.

Console en bois sculpté réchampi blanc.
Elle fut commandée à Georges Jacob par Marie Fortunée d'Este-Modène, princesse de Conti en mai 1776.
Elle la destinait au salon de son hôtel de la rue Saint-Dominique, dont l'installation est due à l'architecte Pierre-Claude Convers.

Chapitre IV

Jacob au Palais-Royal.

Georg Emmanuel Opitz (1775-1841)
Sa promenade dans les jardins du Palais-Royal, vers 1814.
Huile sur toile. Étude Tajan.

Par un beau dimanche de juin 1788, Georges Jacob, décide de célébrer, hors du faubourg, sa nomination de syndic adjoint de la corporation des menuisiers ébénistes, nomination qui lui tient à cœur puisque l'année prochaine il sera syndic, si Dieu le veut ! ! !

Où peut-on aller si ce n'est au nouveau Palais-Royal ! : « La capitale de Paris », qui, après l'incendie d'il y a quelques années (1781) a été remanié par Moreau et Content d'Ivry. C'est un « palais de fées » d'après Mayeur de Saint-Paul. Malgré les cent quatre-vingts arcades illuminées chacune par un réverbère, il est difficile de tout voir dans cet immense caravansérail.

Jacob et sa femme passent devant le fameux *Théâtre d'ombres chinoises*, devant la boutique de Curtius, préfigurant le musée Grévin où la reconstitution du *Souper du roi* attire les badauds. C'est là, quelques mois plus tard – le 1er juillet 1789 – dans le jardin, que les amis de Camille Desmoulins s'emparèrent des bustes de Necker et du duc d'Orléans – futur Philippe Égalité – qu'ils promenèrent en triomphe, que Desmoulins monta sur une table du café Foy et s'écria : « La bête est dans le piège, qu'on l'assomme ! Jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. Quarante mille palais, hôtels et châteaux, les deux cinquièmes de la France seront du prix de la valeur. »

Un peu plus loin, dans un décor de faïence de Delft, on vend des gaufres, du cidre, des saucissons de Bologne et des ananas, denrée de luxe particulièrement rare. L'ébéniste évite certains bosquets où l'on rencontre des « couveuses, des frotteuses, des gorières », dans deux galeries au lieu-dit : *le Camp des Tartares* où elles viennent, deux à deux, affronter le regard des hommes... si l'on en croit Sébastien Mercier dans *Paris le jour*

Jacob ne va pas aux *Frères provençaux* où l'on dîne très bien pour trente-neuf sols ; hésite entre le restaurant *Le Véfour* et celui que tient Beauvilliers, cet ancien officier de bouche

Buste de cire de Curtius. Extraordinaire personnage de cire rapporté d'Allemagne par le duc d'Orléans.

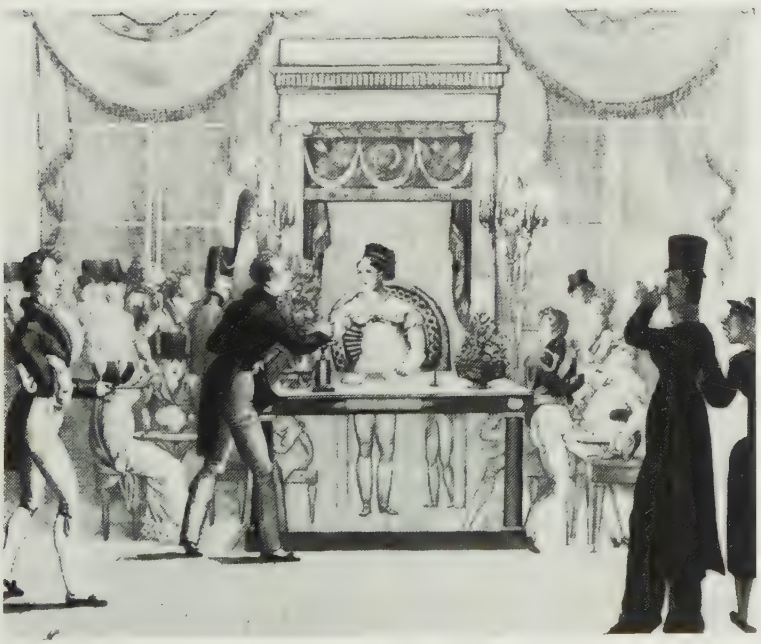
de Monsieur, comte de Provence. Là, il va offrir à son épouse des œillets que lui présente la bouquetière de Madame la duchesse d'Orléans. Le voilà assis à une table d'acajou individuelle qui doit venir de ses ateliers; le maître de céans lui présente une carte aux noms séduisants : huîtres de Cancale, pâté de veau de Pontoise, langue de bœuf mayençais, boudin blanc de chapons aux truffes, aux pistaches et aux écrevisses, le tout arrosé de Clos Vougeot, la propriété des moines bourguignons. En quittant ce lieu paradisiaque, Jacob doit penser à ce propos de Grimod de la Reynière, fils de fermier général qui, parlant des créations des maîtres cuisiniers, disait : « Ce fumet indéfinissable qui parle au cœur comme au palais [11]. » Après ces agapes, Georges Jacob veut faire un cadeau à sa femme. Chez une marchande de mode, il aperçoit des minois charmants – il n'est pas le seul, car un « abbé » et un militaire entrent pour considérer les belles et après bien des hésitations, il lui achète un « pouf » qui va étonner les voisins de la rue Meslée!

En sortant, Jacob bifurque et montre à sa femme l'hôtel des Orléans. Jacob lui confirme que le duc vient de commander pour son fils Louis-Philippe – quarante ans plus tard, roi des Français – un ameublement en acajou de style étrusque dont les dessins préparatoires sont de David. Notre ébéniste ne parle pas des appartements secrets du duc d'Orléans où l'on trouve des figures obscènes de l'Arétin, exécutées en cire, grandeur nature, probablement l'œuvre de Mademoiselle Grosholtz, dont c'était la spécialité. Il se rend ensuite devant la résidence de la princesse Lubomirska, remplie de meubles précieux qu'elle envoie régulièrement dans son château de Lancut dans la lointaine Pologne, comme le fameux brûle-parfum en bronze de Gouthière acheté à la vente du duc d'Aumont. La princesse resta à Paris pendant une grande partie de la Révolution et eut l'audace d'acheter des bijoux de Marie-Antoinette aux fameuses ventes de Versailles (juillet 93-août 94), ainsi qu'un

grand vase de Sèvres, dont le pendant se trouve aujourd'hui à Windsor.

Comment imaginer dans cet étalage de richesses une révolution politique ? Le comte de Besenval, commandant des gardes suisses, déclare : « Il est extraordinaire de voir le roi prêt à faire banqueroute dans un instant où la France était si florissante, la population au degré le plus désirable, l'agriculture et l'industrie poussées à leur comble, et Paris regorgeant d'argent. »

« Et c'est ainsi qu'un roi escorté de ses seules vertus, si peu tyran sanguinaire, va se laisser entraîner petit à petit à sa perte. »

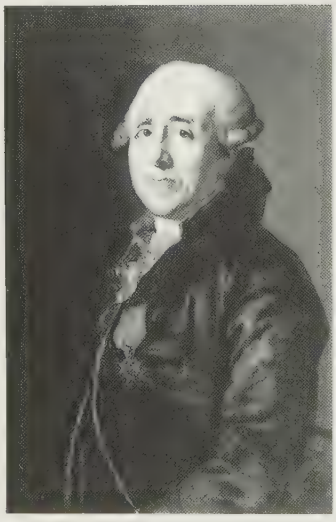


Lady Cauchemar ou
la belle Limonadière
au café des Milles colonnes.
36, galerie de Montpensier.
Le plus luxueux des
établissements du Palais-Royal.
Collection particulière, Paris.

Chapitre V

Paris à la veille de la tourmente.

« On va abattre quelques girouettes, on va allumer quelques châteaux. »



Thierry de Ville d'Avray en 1789, qui fut le premier maire de Versailles et dernier défenseur du roi

Après la prise de la Bastille, deux tendances contradictoires vont s'affronter ; d'une part, un goût de la dévastation, du pillage, de rapine (particulièrement les biens du clergé), et d'autre part, un conservatisme qui a été sous-estimé.

En ce qui concerne le conservatisme, le meilleur exemple est celui de Thierry de Ville d'Avray [12], le très sérieux administrateur du Garde-Meuble royal qui maintint tout son programme de travaux jusqu'en 1792 ! Tout en recommandant des économies, il ne craint pas de se lancer dans des dépenses qui semblent être, à ce moment-là, « hors saison ». C'est ainsi que le 24 juillet 1789, il est décidé à transformer le salon turc de Madame Élisabeth au château de Montreuil.[13] La perse qui orne les murs sera remplacée par de la toile de Jouy de la fabrique d'Oberkampf. Les menuiseries de deux sultanes, deux fauteuils et deux voyeuses sont demandées à Sené. Le devis est raisonnable : deux cent seize livres, et tout devra être terminé fin 1790.

D'autre part, l'installation de Marie-Antoinette aux Tuileries doit être achevée pour octobre 89. Des commandes nouvelles, passées à divers ébénistes, Sené, Boulard, Le Marchand, Mauter en témoignent. Il semble que Jacob ne fut pas consulté

sur cette tranche de travaux. Tant mieux pour lui, car le règlement de cette commande semble bien aléatoire... Pendant ce temps-là, sont mis à mal les couvents des Cordeliers, des Grands-Augustins, des Carmélites, des Feuillants, des Chartreux, des Jésuites, des déprédations ont lieu à la Sainte-Chapelle, à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Saint-Roch, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Saint-Sulpice, au chapitre de Notre-Dame et dans leurs bibliothèques [14].

Des demeures furent pillées, des meubles de valeur, transportés à l'hôtel de Nesle, rue de Beaune, et confiés à l'ex-abbé Mulot, ancien député de la Constituante qui, comme le raconte Adrien Marcel, fait, par excès de zèle républicain, disparaître des meubles « les armoiries et tous les signes de féodalité »; il enlève même « les ornements proscrits » qui se trouvaient sur de précieux ouvrages de Boulle; c'est l'excellent ébéniste allemand Beneman qui procéda à ce travail peu compatible avec son ancienne fonction de fournisseur de la cour, mais n'a-t-on pas vu un jardinier inquiété pour avoir laissé pousser une fleur de lys dans son jardin ! Quelques mois plus tard, c'est le pillage de l'hôtel de Castries, boulevard Saint-Germain, où l'on voit le moyen expéditif de « démeubler » un aristocrate, le 13 novembre 1790.

Cependant, rien ne paraît irréparable : il y a même des ventes publiques, telle celle du comte d'Orsay, le 14 avril 1790 à l'hôtel Bullion; des tableaux de maîtres, de grands maîtres même si l'on en croit le catalogue, vont être dispersés avec un curieux avertissement : « Monsieur le comte d'Orsay est retenu en Allemagne dans la famille de Madame la comtesse, son épouse, Monsieur le comte veut sacrifier à la patrie ce qu'il voyait de plus précieux dans son cabinet. Non content d'avoir satisfait au décret de l'auguste assemblée par sa déclaration et sa soumission pour l'acquit du quart de ses revenus, il veut encore qu'une partie du prix de ses tableaux soit versée dans le trésor national. » L'année précédente, Orsay avait loué

Louis XVI coiffé du bonnet phrygien aux Tuileries. Le 20 juillet 1792.

Pillage de la maison Saint-Lazare,
le 13 juillet 1789.
Gravure de Berthault d'après Prieur.

son hôtel de la rue de Varenne à William Beckford qui, fuyant l'Angleterre après un scandale retentissant, profite de la vie parisienne et des désordres d'une société en plein désarroi. Dans ses carnets, on ne trouve aucune allusion aux événements tragiques, il n'y parle que de la bonne chère, de l'agrément de la vie parisienne, de l'Opéra où il occupe la loge du prince de Condé et des ventes publiques où il fait de nombreux achats. C'est à Orsay qu'il achète à l'amiable, à la fin de l'année 1791, un bureau à cylindre de Riesner faussement dénommé pendant longtemps, bureau du roi Stanislas, aujourd'hui à la Wallace Collection. Mais revenons à la vente du comte d'Orsay ; les légendes établies par les experts étonnent un peu : *Vénus tente de dérober à l'amour son carquois* et *L'amour fouetté* de Boucher sont adjugés au marchand Bassan pour trois cent cinquante livres.

Pillage de l'Hôtel de Castries,
le 13 novembre 1790.

Il est vrai qu'une petite note de catalogue n'incite pas les particuliers à porter les enchères. En effet, on peut lire : « Cet artiste célèbre qui, pendant plusieurs années a occupé la place de premier peintre du roi, est tombé dans une non-value, sans autre cause que d'avoir trop exercé son génie fécond. » Un Rembrandt est adjugé à quatre cent quatre-vingts livres, un Rubens, quoique contesté, vingt-cinq mille livres, et un Teniers, mille huit cents livres. Bien entendu, l'enchérisseur privilégié est l'expert Le Brun qui, un an plus tard, le 11 avril 1791, deux mois avant la fuite de Varenne, va disperser sa « collection d'objets rares et capiteux dans tous les genres de la curiosité » ! Paradoxe, Le Brun, l'ami de David, se pare encore dans le catalogue de ce titre : « Garde des tableaux de Monsieur le comte d'Artois (frère du roi, émigré depuis deux ans) et de

ceux du duc d'Orléans (Philippe-Égalité, futur régicide, qui sera cependant exécuté en fin 1793) ». Mais pourquoi s'étonner de ces adjudications parisiennes puisque à pareille époque, des ventes de porcelaines de Sèvres sont organisées à Londres par la manufacture elle-même? « Ventes déplorables pour les finances et le nom de la manufacture, car les pièces sont cédées à la moitié de leur valeur », comme le stigmatise l'ancien conservateur Pierre Verlet. Peut-être, mais ne fallait-il pas éponger les déficits précédents et déjà s'assurer des rentrées d'argent et, de plus, payer les ouvriers qui ont pendu le caissier de cette manufacture à la lanterne (symboliquement, j'espère)?

Il est vrai que la vente du 15 mars 1790 intitulée : « Valuable assortment of the production of the Royal Manufactory of the Seve porcelain », ne paraît pas avoir rencontré un grand succès. L'enchère la plus élevée : un lot de trente-deux plats et trente-quatre assiettes fut adjugé cent dix livres. Une seconde vente eut lieu le 25 mars 1791 et une troisième en mars 1792, sur l'initiative de Lignereux, orfèvre de Marie-Antoinette; elle rapportera 1543 livres, mais présentait, outre des porcelaines, des candélabres et des girandoles. N'oublions pas que la manufacture de Sèvres (écrit souvent en anglais *SEVE*) se trouve, en cette année 1790, dans une redoutable situation : les gens de cour sont partis, ou payent avec beaucoup de retard, arguant du non-versement de leur pension par le trésor. Grâce au roi qui octroya cent mille écus à la manufacture, celle-ci fut sauvée, du moins jusqu'en août 1792.

Quelques mois plus tôt, une grande manifestation fut organisée en souvenir de Voltaire. Pour un homme averti, cette cérémonie aurait dû être prémonitoire des événements d'août. En effet, quelques jours après « l'évasion » de Louis XVI, eut lieu la translation du corps de Voltaire au Panthéon. Un char monumental fut construit, il avait la hauteur du second étage des maisons, traîné par quatre chevaux blancs presque

Séance de l'Assemblée législative,
le 10 août 1792. Derrière la tribune,
la famille royale dans la loge du logographe.

« nuds » (sic) et caparaçonnés d'une simple draperie brodée aux couleurs nationales... Quatre génies tenant des flambeaux renversés ornaient les faces latérales et quatre masques scéniques décoraient les quatre angles du sarcophage. « Sur la face de devant, on lisait ces mots : *Ô mannes de Voltaire* ». « Le dessin de ce char est de Monsieur Cellerier qui, avec Monsieur David, s'est fait un devoir de concourir à la pompe d'une fête unique dans les fastes des lettres et de la philosophie. » Le jour choisi pour la cérémonie était le 12 juillet 1791, le cortège était très nombreux et varié. Quatre torches portées par de jeunes élèves habillés à l'antique, montés aux quatre coins du cénotaphe, complétèrent ce tableau pittoresque. Il y avait, pour le moins, 150 000 spectateurs. L'évêque célébrait la messe et entonna le Te Deum – chacun voulut emporter un petit morceau de l'hôtel, pensant que c'était une relique pour guérir la lèpre de la noblesse et la rage aristocratique. Comme dit fort justement Émile Dard, « la Révolution fut une suite d'événements qui déjoua les prévisions les plus raisonnables [15]. »

ceux du duc d'Orléans (Philippe-Égalité, futur régicide, qui sera cependant exécuté en fin 1793) ». Mais pourquoi s'étonner de ces adjudications parisiennes puisque à pareille époque, des ventes de porcelaines de Sèvres sont organisées à Londres par la manufacture elle-même? « Ventes déplorables pour les finances et le nom de la manufacture, car les pièces sont cédées à la moitié de leur valeur », comme le stigmatise l'ancien conservateur Pierre Verlet. Peut-être, mais ne fallait-il pas éponger les déficits précédents et déjà s'assurer des rentrées d'argent et, de plus, payer les ouvriers qui ont pendu le caissier de cette manufacture à la lanterne (symboliquement, j'espère)?

Il est vrai que la vente du 15 mars 1790 intitulée : « Valuable assortment of the production of the Royal Manufactory of the Seve porcelain », ne paraît pas avoir rencontré un grand succès. L'enchère la plus élevée : un lot de trente-deux plats et trente-quatre assiettes fut adjugé cent dix livres. Une seconde vente eut lieu le 25 mars 1791 et une troisième en mars 1792, sur l'initiative de Lignereux, orfèvre de Marie-Antoinette ; elle rapportera 1543 livres, mais présentait, outre des porcelaines, des candélabres et des girandoles. N'oublions pas que la manufacture de Sèvres (écrit souvent en anglais *SEVE*) se trouve, en cette année 1790, dans une redoutable situation : les gens de cour sont partis, ou payent avec beaucoup de retard, arguant du non-versement de leur pension par le trésor. Grâce au roi qui octroya cent mille écus à la manufacture, celle-ci fut sauvée, du moins jusqu'en août 1792.

Quelques mois plus tôt, une grande manifestation fut organisée en souvenir de Voltaire. Pour un homme averti, cette cérémonie aurait dû être prémonitoire des événements d'août. En effet, quelques jours après « l'évasion » de Louis XVI, eut lieu la translation du corps de Voltaire au Panthéon. Un char monumental fut construit, il avait la hauteur du second étage des maisons, traîné par quatre chevaux blancs presque

Séance de l'Assemblée législative, le 10 août 1792. Derrière la tribune, la famille royale dans la loge du logographe.

« nuds » (sic) et caparaçonnés d'une simple draperie brodée aux couleurs nationales... Quatre génies tenant des flambeaux renversés ornaient les faces latérales et quatre masques scéniques décoraient les quatre angles du sarcophage. « Sur la face de devant, on lisait ces mots : *Ô mannes de Voltaire* ». « Le dessin de ce char est de Monsieur Cellerier qui, avec Monsieur David, s'est fait un devoir de concourir à la pompe d'une fête unique dans les fastes des lettres et de la philosophie. » Le jour choisi pour la cérémonie était le 12 juillet 1791, le cortège était très nombreux et varié. Quatre torches portées par de jeunes élèves habillés à l'antique, montés aux quatre coins du cénotaphe, complétèrent ce tableau pittoresque. Il y avait, pour le moins, 150 000 spectateurs. L'évêque célébrait la messe et entonna le Te Deum – chacun voulut emporter un petit morceau de l'hôtel, pensant que c'était une relique pour guérir la lèpre de la noblesse et la rage aristocratique. Comme dit fort justement Émile Dard, « la Révolution fut une suite d'événements qui déjoua les prévisions les plus raisonnables [15]. »

Chapitre VI

De Gaulle, huissier priseur rue Saint-Jacques vis-à-vis de celle de la Parcheminerie.

Assiette en faïence de Nevers portant l'inscription *La nation, la loi et le roi. 1791*
Collection particulière.

C'est en effet ce nom que nous avons retrouvé dans un in-8 en veau marbré : « Almanach de France 1793 », concernant le nom et les titres des personnalités en France avant août 1792, (sac des Tuileries).

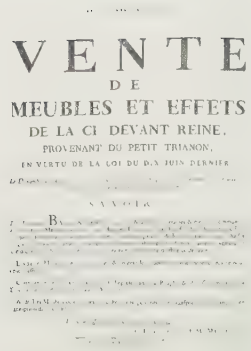
On peut relever, entre autres, les noms de La Rochefoucauld-Liancourt, parti pendant l'été 1792 pour Londres, déguisé en marin, de Lavoisier, grand chimiste, d'une famille de fermiers généraux, qui fut condamné et exécuté (la Révolution n'a pas besoin de savants, dit l'avocat général), de Choiseul-Gouffier qui émigra après 1792, de Malesherbes qui défendit Louis XVI et fut guillotiné avec sa fille et ses petits-enfants, de Lefèvre d'Ormesson, de ce fameux de Gaulle, huissier priseur rue Saint-Jacques, et bien entendu des hommes politiques : les frères Robespierre, députés de Paris, Danton, ainsi que Camille Desmoulins, Cambon, député de l'Hérault, Grégoire, député du Loir-et-Cher (probablement un peu rouge, le cher abbé, mais plein de bon sens – il créa le mot *vandalisme*). Mais la liste de l'almanach de 1794, et surtout celui de 1795 sera raccourcie…

Pour la petite histoire, dans l'almanach de 1793, nous avons relevé le nom de Cartier, bijoutier, de Villegrain, déjà sur le quai

Fauteuil confortable, dessin aquarelle paru dans le *Journal de la mode et du goût* 1792 – 33e cahier.s. Bibliothèque de l'Opéra de Paris.

de la Mégisserie, de Le Fuel, de Thion la Chaume, notaire, de quatre Jacob [16], dont un homme de loi, mais pas de Georges Jacob, notre ébéniste. Incontestablement, cet almanach fut imprimé avant l'été 1792 qui vit l'exode de nombre d'entre eux.

En province, les événements sont plus dramatiques ; un vent de panique règne sur les campagnes ; c'est *la Grande Peur*. Les brigands sont partout, mais il y a d'heureuses exceptions. On voit, par exemple, un certain Monsieur Walche, propriétaire du château de Chassenom, qui invite à sa table les soi-disant brigands. Parallèlement à ces déprédations diverses, on constate qu'une certaine stabilité bureaucratique perdure. À cette époque, entre 1790 et août 1792, on peut à juste titre, s'étonner du ton modéré des journaux parisiens : malgré tout, la vie continue.


VENTE
DE
MEUBLES ET EFFETS
DE LA CI DEVANT REINE,
PROVENANT DU PETIT TRIANON,
EN VERTU DE LA LOI DU DIX JUIN DERNIER

Affiche d'une vente de Versailles, juillet 1793-août 1794.
Musée de Versailles

Un étranger aux ventes de Versailles – juillet 93-août 94

Un des plus curieux personnages de cette époque est Gouvernor Morris, représentant du gouvernement des États-Unis, qui quoique unijambiste, est un des rares acheteurs particuliers aux ventes de Versailles. Il est né en 1750 aux États-Unis dans l'État de New York d'une mère française huguenote ; et avait une reconnaissance certaine pour les efforts financiers de la France envers son pays et restait fidèle à la royauté. Il le prouvera en faisant parvenir au frère du roi, émigré [17], des sommes très importantes ; mais il ne s'oublie pas dans des tractations peu élégantes, où il remet à Madame de Flahaut seulement 1250 guinées pour une magnifique argenterie estimée 2000 guinées au poids.

Son acheteur privilégié aux ventes de Versailles est un marchand strasbourgeois Eberts, dont l'activité principale est de profiter des privilèges douaniers de l'Alsace, lui permettant d'acheter en assignats qui se dévaluent tous les jours, et de revendre ces objets d'art en monnaie sonnante et trébuchante aux petites cours allemandes.

Bien entendu celui-ci n'est pas bien vu à Versailles, car il empêche les révisions de la « bande noire ».

Un jour, en faisant des recherches aux archives de Seine-et-Oise, anciennement Écuries royales de Versailles, j'ai trouvé les doléances d'un particulier qui a été frappé pour avoir mis des enchères au cours d'une vente.

Morris fut aussi un grand amateur de tapisserie, conseillé par l'ancien conservateur des Gobelins. Il fut remplacé à son poste officiel en 1794 par Monroe, et devint l'agent secret du ministre anglais des Affaires étrangères, lord Grenville. Il rentra aux États-Unis, fut sénateur de New York en 1802, puis dans sa retraite se consacra à mettre en valeur les meubles et objets qui lui rappelaient tant de souvenirs.

Journaux de Modes, miroirs de la Révolution

Coiffures de Parisiennes dites à la Bérénice, à la créole, à la sultane
Journal de mode 1790.

Dans les journaux de modes de l'époque, l'actualité politique ne paraît pas avoir été une source d'inspiration dominante : le numéro de septembre 1789 de la *Gazette des modes nouvelles françaises et anglaises* était attendu par ses lecteurs avec une grande impatience, mais les éditeurs du vingt-quatrième *Cahier du 21 juillet 1789* s'excusaient seulement « auprès de MM. les souscripteurs du retard de cette parution dû aux circonstances trop fameuses et trop malheureuses où Paris s'est trouvé ». Si nous avons relevé ces quelques lignes de la *Gazette des Modes* c'est pour montrer que malgré l'émigration, la vie continue en France. La prise de la Bastille, symbole séculaire du pouvoir royal n'était pour les Parisiens qu'un épisode politique au même titre que l'émeute du faubourg Saint-Antoine après le pillage de la manufacture des papiers peints Reveillon trois mois plus tôt, en avril 1789.

La fameuse phrase du grand maître de la garde-robe du roi, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt : « Ce n'est pas une révolte, sire, c'est une révolution », est probablement apocryphe, mais en revanche, celle de Mirabeau, un peu plus tard il est vrai, est véridique et prémonitoire : « Quand on se mêle de diriger la Révolution, la difficulté n'est pas de la faire, mais de la retenir. »

Revenons à notre *Gazette* de 1789 qui présente un pupitre-chiffonier remplaçant un pupitre à musique et une table à tiroir. Le rédacteur du journal juge ce double objet « incohérent qui révèle un défaut de goût imputable aux circonstances où nous nous trouvons. À grandes causes, petits effets... » Mais rapidement le ton change. Un an plus tard, un tapissier de la rue de la Verrerie, M. Boucher, écrit dans le *Journal de la mode et du goût* : « La liberté consolidée de la France a ramené le goût antique qu'il ne faut pas confondre avec le goût ancien et gothique. »

Que voit-on ? C'est le « lit à la Révolution » tenant le milieu entre la forme des « lits à la polonaise » et du

« lit en chaire à prêcher orné de franges étrusques ». Le rédacteur dans une métaphore hardie confirme que : « L'acajou, qui joue dans l'ordre des bois, le rôle du tiers dans l'ordre des choses, est bien près de détrôner l'ébène et le bois de rose. »

Les Goncourt en parleront avec un lyrisme assez cocasse : « La France va vivre dans un décor de tragédie. Son épiderme spartiate, elle l'assoira sur des chaises étrusques en bois d'acajou, dont le dossier sera en forme de pelle et orné de camées, ou bien composé de deux trompettes et d'un thyrse liés ensemble. Elle se reposera de ses chaises dans des fauteuils antiques dont le bois ainsi que le dos sera de couleur bronze. Elle se couchera dans des *lits patriotiques* et, en place de plumets, ce sont des bonnets au bout de faisceaux de lances qui forment les colonnes du lit représentant l'Arc de Triomphe élevé au Champ de Mars le jour de la Confédération. »

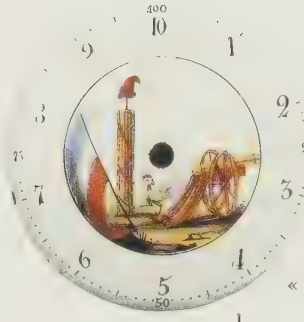
On peut se demander ce que pensait de toutes ces élucubrations plus ou moins de circonstance le champion du classicisme, Jacob. Le maître ne veut pas prostituer son talent. Il choisit donc ses clients pour faire vivre le personnel de ses ateliers et fournit entre autres au duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, « un lit d'acajou orné de bronze doré dans le goût antique, vingt fauteuils et vingt-quatre chaises en acajou dans le genre étrusque » dont le dessin esquissé est de la main de David ; le prince et le peintre qui sont amis seront bientôt assis côte à côte à la Convention. À la même époque, Jacob fabrique pour Talma un lit étrusque dont le grand acteur sera très fier.

Août 1792 marque la fin de la Révolution des Lumières, mais une autre va faire son apparition : la Révolution des Sans-Culottes, terroriste et sanglante.

Costume d'époque révolutionnaire. Quatrième cahier du *Journal de la mode et du goût.*

Chapitre VII

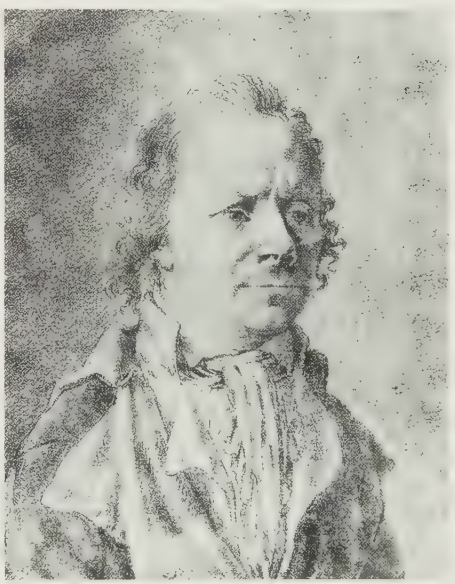
L'éloquence nuit aux rabots.



Curieuse plaque suisse émaillée aux emblèmes révolutionnaires.

Dans cette période troublée, nous avons vu combien Jacob avait eu du mal à « décrocher » quelques commandes officielles, mais ses confrères n'avaient rien à lui envier. Comme disaient les Goncourt : « L'éloquence nuit aux rabots. » Il ne peut plus compter sur la cour, et si l'on excepte une importante commande de Thierry de Ville d'Avray, le 24 juillet 1789, tout est fini... Les quelques bourgeois restants se terrent en n'ayant qu'une idée : ne point paraître. Les ébénistes se trouvent au chômage, quoique ce mot n'existât pas au XVIII[e] siècle. Ils vont se tourner de tous côtés et trouver une autre activité, après la prise de la Bastille. Venu pour le pillage ou simplement en voisin, Vautrin, ébéniste, va faire une carrière militaire fulgurante ; engagé comme volontaire national en 1792. Il est lieutenant l'année suivante au 1[er] bataillon des fusiliers de Popencourt. Vendelin-Weber est membre du jury des affaires criminelles sous la Terreur – son fils fut tué en Vendée en 1793. Un autre ébéniste, Joseph Geoffroy siège à la Convention et finit directeur des contributions directes. Sébastien Birgham dut, comme Jacob, fournir des crosses de fusil et Pierre Dupain, fabriquer des caisses de munitions pour l'armée républicaine. Beneman exécute quelques meubles pour la chapelle de la Conciergerie transformée en prison et doit enlever tous les signes féodaux sur les meubles. Des bonnets phrygiens vont,

de ce fait, décorer les œuvres des plus grands ébénistes : en compensation, Beneman reçut une importante commande sous le Consulat. Bernard Molitor paraît plus heureux ; mais ne le voit-on pas cependant essayer de vendre en pleine Terreur, deux superbes portes commandées par la cour et, bien entendu, non payées. Cependant le plus célèbre de ces menuisiers ébénistes est sans doute Maurice Duplay.[18] Jacobin militant ayant une petite fortune, il habitait rue Saint-Honoré [19], au coin de la rue Saint-Florentin (non pas le saint, mais l'ancien ministre). Voici son portrait par La Reveillière-Lepeaux, collègue de Robespierre à la Constituante et à la Convention : « Un riche menuisier appelé Duplay avait quatre filles, tout bonne gens, mais fort exalté et fort borné, qui s'était passionné pour la Révolution ». À l'époque la plus tragique, les trois Robespierre habitaient chez lui ; une des filles de Duplay épousa Le Bas. La petite histoire raconte que Robespierre était amoureux de la sœur aînée que Danton appelait « Eléonore Copeau ». Dans la maison des Duplay, Robespierre recevait des hommages tels ceux que l'on rend à une divinité. Un petit cabinet lui était réservé où trônait son buste enchâssé de divers ornements. Des réunions familiales comprenaient, peu avant thermidor, Buonarroti jouant du piano, Le Bas chantant et Robespierre récitant Corneille ou Racine. Nous retrouvons certains de ces personnages dans la fameuse nuit de thermidor où Robespierre demanda alors à Le Bas de l'achever, à quoi il lui répondit : « Ah ! non, chacun son tour ! ». Ce n'était pas une parole en l'air car Le Bas se tua sur-le-champ tandis qu'Augustin Robespierre, frère de Maximilien, sautait par la fenêtre. La légende raconte que, malgré sa blessure lui déformant atrocement le visage, Robespierre fit venir sa redingote bleu ciel commandée pour la fête de l'Être Suprême pour monter bravement sur l'échafaud, sur la ci-devant place Louis XV. Sous les huées, des tricoteuses conduites par Aspasie, vont tremper leurs mouchoirs dans le sang du cruel dictateur.



Portrait de Maurice Duplay, chez qui habitait Robespierre avant son exécution. Collection particulière.

Chapitre VIII

Exode des collections du duc d'Orléans.

Louis-Philippe duc d'Orléans dit Philippe Égalité, en costume de la noblesse de Paris, aux états généraux par Jean Touzé, gravé par Duclos.

Je ne peux résister au désir de conter « l'exode » des collections de tableaux du duc d'Orléans, futur Philippe Égalité, car c'est un curieux épisode qui n'aurait jamais pu se passer sous la « vraie Révolution [20] ». Dès 1790, à son retour d'exil en Angleterre, le duc d'Orléans, ayant de plus en plus de besoins d'argent pour sa campagne politique, décide de vendre sa magnifique collection de peintures, le plus prestigieux ensemble en Europe de tableaux de maîtres français, italiens, flamands, hollandais et allemands. L'origine de cette collection remontait au cardinal de Richelieu, amateur passionné, qui avait réuni dans sa galerie du Palais-Royal quatre cent quatre-vingt-cinq peintures du meilleur choix, toutes en excellent état. En 1639, il légua palais, mobilier et collection, au jeune roi Louis XIV. Par la suite, ce fastueux patrimoine passa entre les mains de Philippe d'Orléans, neveu du roi et futur régent, qui enrichit encore la galerie de nouvelles acquisitions. Malheureusement, son fils Louis, devenu à sa mort duc d'Orléans, réagissant, sans doute, contre l'esprit libertin et l'excessive débauche du régent, supprima toutes les œuvres qui lui paraissaient « immorales » au mépris de tout critère esthétique. C'est ainsi qu'une « Léda » du Corrège, présent de la reine de Suède, d'une nudité jugée indécente, fut découpée en plu-

sieurs morceaux; un destin, à tout prendre, moins irrémédiable que d'être jetée aux flammes, comme tant d'autres nymphes dévêtues... Le duc d'Orléans avait, comme nous l'avons vu, besoin d'argent. Outre ces besoins de toutes sortes, il avait contracté au jeu quelques dettes criardes (ses dettes au billard étaient impressionnantes). Très sollicité par les amateurs anglais pendant son exil en Angleterre, il vit sans doute dans cette vente l'ultime recours à ses ennuis financiers. Toutefois, la première transaction menée par un certain Thomas Moore Slade Esq. de Rochester, agissant pour son propre compte et pour celui de lord Kinnaird, de Mrs George Morland et Hammerley, fut un échec.

Quelques mois s'écoulent, les événements s'aggravent et les créanciers du duc sont de plus en plus menaçants. Celui-ci accepte l'offre du banquier de Bruxelles nommé Walkuers : 750 000 livres pour les tableaux des écoles italienne et française. La même année (1792), Walkuers va les revendre 900 000 francs à M. Laborde de Méréville, dont nous parlons dans le chapitre consacré à Hubert Robert. À la veille de la Terreur, le nouveau propriétaire, Laborde, fait adjoindre à son hôtel de la rue d'Artois une superbe galerie pour y abriter ses acquisitions. Les travaux sont presque terminés lorsque la tempête révolutionnaire (thermidor) se déchaîne, et contraint M. Laborde à chercher en Angleterre, avec des milliers d'autres réfugiés, un abri pour lui-même et quelques-uns de ses merveilleux tableaux. Malheureusement, pour quelle obscure raison eut-il l'imprudence de revenir à Paris? Reconnu par les agents du gouvernement il fut arrêté, et ne put sauver sa tête.

Revenons à notre collection. Cependant, et malgré l'intervention tardive de l'impératrice de Russie, Slade fit une offre que le duc, toujours réticent, accepte à une condition : avoir un taux de change préférentiel. Bien entendu les Anglais l'emportèrent sur les Russes ! Au moment de procéder à l'enlèvement des peintures, Slade eut la désagréable surprise d'être confronté aux multiples créanciers du duc qui considé-

raient ces œuvres comme partie intégrante de leurs gages, et ne voulaient à aucun prix les laisser partir. Trente ou quarante personnes qu'il fallut bien convaincre au moyen d'arguments juridiques du non-fondé de leurs réclamations..., et probablement... par des moyens plus terre à terre. Ce n'était pas tout : à peine sorti du palais, il abandonna le projet d'acheminement vers Calais, et requit une péniche pour assurer le transport sur la Seine jusqu'au Havre-de-Grâce ; l'embarquement se fit avec discrétion dans la nuit et, arrivé à bon port, le chargement fut rapidement réexpédié vers l'Angleterre jusqu'à Chatham. Il ne fait aucun doute que le transport de ces tableaux en Angleterre ne réussit que grâce au titre de Grand Maître de l'ordre de la Maçonnerie qui était celui du duc d'Orléans, dont « on admirait le génie remuant », et probablement aux louis d'or distribués généreusement.

M. Slade fit une exposition privée réservée à quelques privilégiés, amateurs et collectionneurs. La saison suivante, l'ensemble fut réexpédié à Londres (avril-juin 1793) pour être montré au grand public dans les salles de la Old Academy, à Pall Mall. Tous les grands noms de la gentry et de l'intelligentsia défilèrent dans les salles, dont le duc de Richmond, le marquis de Landsdowne, le comte de Carlisle, le comte de Darnley, lord Eardly, Viscount Dudley and Ward, lady A. Polwarth, le comte de Buckinghamshire, le baron Nagel, le comte de Gainsborough, la comtesse de Hardwicke, William Beckford Esq, etc.

Il est indéniable que l'introduction en Angleterre d'une quantité aussi importante d'œuvres d'un intérêt capital eut des incidences considérables non seulement sur le goût et la culture, mais aussi sur le cours des objets d'art : l'arrivée sur le marché de tant de chefs-d'œuvre ne pouvait en effet que faire baisser les cotes de tableaux. Plusieurs ventes publiques chez Christie's en subirent le contrecoup [21] Quant aux œuvres des écoles italienne et française envoyées aussi à Londres par

M. Laborde de Méréville avant son retour funeste à Paris, il fallut attendre 1798 pour les voir présentées dans une grande exposition organisée à Londres par un marchand éminent, M. Bryan. Elle eut un immense retentissement. Un chef-d'œuvre d'Hannibal Carrache : *Le Christ mort et les trois Maries* fut acquis par le comte de Carlisle pour 4 000 guinées. Philippe Égalité fut guillotiné en 1793, cent jours après son royal cousin. Sa femme ne fut pas inquiétée et trouva un refuge ; c'est ce que nous allons voir.

Château de Méréville
appartenant au marquis de Laborde.
Gravure de Gamble.

La maison Belhomme, havre de paix.

En effet dans cette période tragique il y a, avec un peu d'appui, un peu de chance et beaucoup d'argent, des prisons « douces », comme la maison Belhomme à Charonne. En fait, Belhomme – du nom de son propriétaire – était une bien curieuse prison. Il s'agissait à l'origine d'une pension de famille agréablement située au fond d'un jardin calme, que Belhomme eut l'idée, grâce à ses hautes protections, de transformer, sous la Terreur, en maison de repos pour détenus malades ou prétendus tels. La plupart de ceux-ci portaient de grands noms de France : le duc de Nivernais, les Rochechouart, les Talleyrand, les Nicolay, Bony, Portalis, Volnay, Linguet, ou des personnalités politiques, tel Rouzet, le conventionnel ; on jouait, on s'amusait, on faisait de la musique dans ce refuge privilégié… Les membres d'une certaine société, qui n'avaient pas émigré, s'y retrouvaient entre eux… Les révolutions ont de ces oasis imprévues qui en adoucissent l'horreur ! Belhomme ne se livrait pas moins sur ses hôtes à un chantage éhonté et

les notes qu'il leur faisait payer étaient lourdes. Quelque peu mêlé à la police, commandant un bataillon de garde nationale de vieillards, et surnommé le « Royal Pituite », ce personnage promenait dans Paris « un superbe uniforme », si l'on en croit le colonel Menestrel.

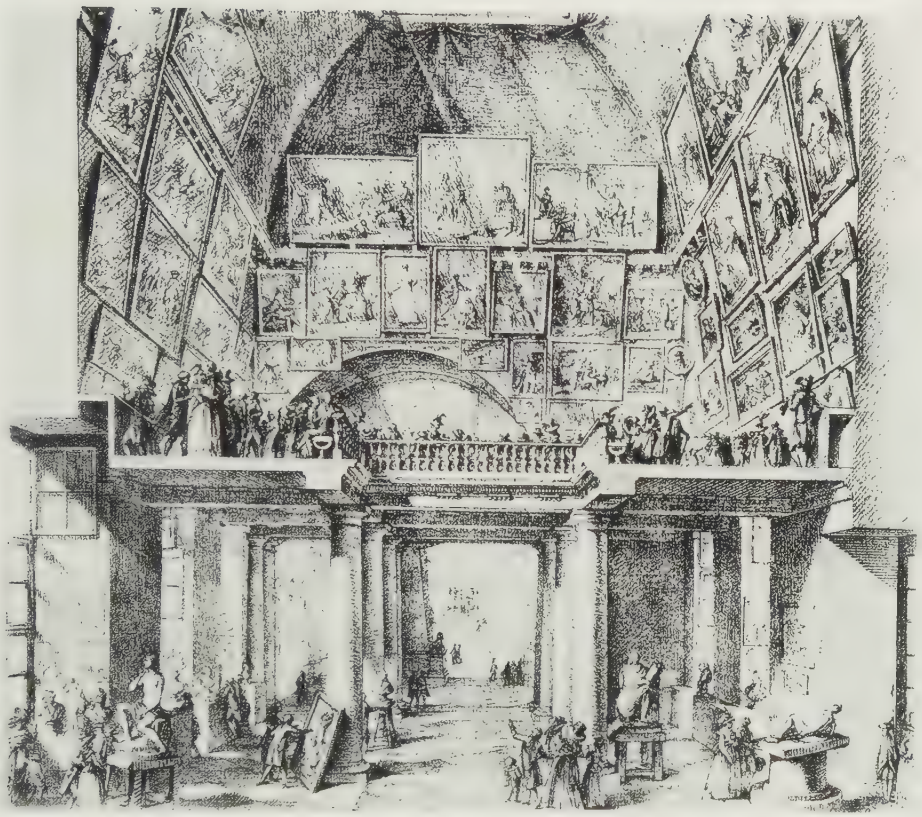
Adélaïde de Bourbon,
épouse de Philippe d'Orléans
par Vigée-Lebrun. Musée de Marseille.

Rouzet, le plébéien, vouait une admiration éperdue à la duchesse d'Orléans mais en périodes troublées, qui se soucie des préjugés ? La duchesse y tient salon – un salon fort élégant, avec tables à jeu en acajou, clavecin, bibliothèque : l'ancienne cage est devenue un agréable logis... Le fidèle Rouzet lui amène ses collègues du Corps législatif – Tallien lui-même y viendra – ce qui donne à ses réunions mondaines une allure politique. Le Directoire s'en inquiète. Le lendemain du 18 fructidor, un décret condamne la veuve d'Orléans à l'exil... Pendant dix-huit jours, la proscrite va rouler vers l'Espagne dans une vieille berline de l'ancienne cour consolidée avec des ficelles. À la frontière, les douaniers se livrent à une fouille minutieuse. Et que découvrent-ils en soulevant une pile de cartons ? Rouzet, cramoisi, à demi asphyxié. Apprenant le départ de la dame de ses pensées, il est venu à toutes brides la rejoindre à Cahors et il a sauté dans la berline... Mais il n'a ni congé ni passeport. La duchesse s'évanouit ; pourtant tout finira bien grâce à l'indulgence des Cinq Cents « pour ces faiblesses humaines qui font aimer la vie ».

Les amoureux se retrouveront à Carria près de Barcelone et, comme dans les belles légendes, ils vieilliront ensemble. Rouzet, devenu comte de Folmon, arbore sur sa poitrine la croix de l'Ordre de Malte et le grand cordon de Saint-Charles de Naples dus à la magnificence du roi d'Espagne.

Excusez-moi de cette longue digression, mais c'est incontestablement une « jolie histoire » dans une sombre période. Revenons à Georges Jacob pour qui l'époque thermidorienne fut cauchemardesque.

Inauguration du Muséum, futur musée du Louvre.



Quelques années avant l'exposition au Muséum en 93, une semblable manifestation avait été préparée comme le prouve ce *Projet pour le salon du Muséum* 1789 par Charles de Wailly.

Le Muséum fut ouvert en pleine Terreur, le 10 août 1793, premier anniversaire de la République, un vernissage sensationnel, quelques mois après l'exécution de Louis XVI, qui prônait d'ailleurs depuis longtemps, l'édification d'un tel Temple des Arts. Mais à l'époque où « il faut guillotiner avant d'être guillotiné », à l'époque où les Prussiens aidés des Anglais envahissent la France, l'initiative paraîtra hasardeuse. Cependant les commissaires réunis par Roland, le mari de la talentueuse et charmante Madame Roland, aidé de Jollain,

Rignault, Vincent, Pasquier, tous peintres (dont sont exclus David, et le fameux expert Le Brun) se sont dépensés sans relâche d'une part pour réunir les plus beaux tableaux qui soient au monde, et d'autre part, ce qui était fort difficile, d'en assurer une bonne présentation. Les commissaires s'attribuèrent la gloire de cette manifestation, mais il faut reconnaître que le surintendant des cabinets du roy, le comte d'Angiviller, avait établi des projets pour une pareille exposition, toujours rejetés par manque de crédits. Durant des années, d'Angiviller va acheter de nombreux tableaux de grande qualité dignes d'un musée. À la mort de Mariette, le grand spécialiste de dessins et gravures, le roi veut se porter acquéreur de l'ensemble, mais le tout va passer en vente publique, et il doit se contenter de quelques tableaux d'un montant de 50 000 livres.

D'Angiviller, sur les conseils d'Hubert Robert, est plus généreux à la vente Merle, et achète *Le Bon Samaritain* de Rembrandt, *Le Galant Militaire* de Terborch et *Le Départ pour la promenade* de Cuyp. Durant des années, si l'on en croit Jacques Silvestre de Sacy, d'Angiviller chargea des rabatteurs tels que Paillet et Le Brun de trouver des tableaux dignes d'un roi. C'est ainsi que lors d'un voyage en Hollande, ceux-ci rapportèrent un merveilleux tableau d'un peintre inconnu et d'un prix très élevé. Le roi renoncera. Il faudra attendre cent ans pour connaître et reconnaître le nom de cet homme de génie : ce sera Vermeer. Aujourd'hui il est au Louvre. C'est un don de la famille Rothschild.

Bien entendu, tous ceux-ci seront présents en 1793. Un autre apport consistera en de nombreux tableaux soustraits à la fureur populaire par Lenoir, et qui provenaient des églises et couvents (10 000 couvents en France à cette époque). Ils seront exposés aux Petits-Augustin, aujourd'hui École d'architecture, rue Bonaparte, dont Michelet nous a laissé des pages mémorables.

Lenoir est un des grands hommes de la Révolution, et pourtant les avis diffèrent sur ses capacités, son courage, et même

son action. Dans son livre *La Norme et le Caprice*, Francis Haskell parle, à son sujet, « d'une passion enragée, mais peu éclairée ». Tandis que l'historien, Jean Tulard, l'accuse d'avoir : « hurlé avec les loups » lors de la profanation des sépultures de Saint-Denis. N'aurait-il pas écrit dans un rapport de décembre 1792 : « J'ai joui d'un spectacle extraordinaire, c'est d'avoir passé en revue tous les rois de la monarchie quoiqu'ils soient défigurés. »

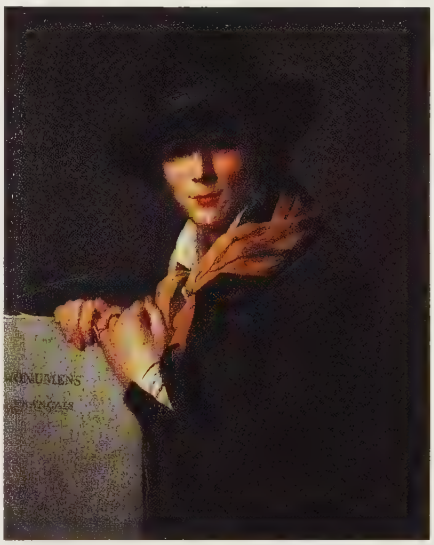
Je dois avouer que ces lignes sont d'une telle maladresse que je ne puis y voir un mauvais sentiment. Personnellement, j'ai relevé dans son carnet de notes ces quelques mots qui témoignent de son honnêteté un peu enfantine : « Pour mon compte, j'ai fait chercher dans les cendres, et je n'ai pu découvrir que deux vieilles crosses presque entièrement brûlées, un petit bas-relief gothique, et une petite tête de Diane – valeur en écus : quinze francs. »

Sont aussi exposées des sculptures provenant des châteaux d'émigrés où le public prend Condé pour Alexandre et Brissac pour Platon, si l'on en croit les frères Goncourt.

C'est dans la Grande Galerie du Louvre, débarrassée des fameux plans des villes fortifiées, que prirent place ces tableaux. Pour l'éclairage que « la mode » réclamait zénithal – Louis XVI en avait eu l'idée, et fait exécuter les plans par Soufflot – différentes raisons dont le coût empêchèrent l'exécution qui ne prendra forme qu'en 1801.

Paradoxe dont l'histoire est friande, en août 1815, au retour de la monarchie, le ministre des Beaux-Arts va confier à Lenoir la tâche ingrate de remettre en place les dépouilles royales exhumées et profanées en 1793. De plus, Lenoir devint administrateur des tombeaux de Saint-Denis !

Les peintres Fragonard, Bonvoisin, Le Sueur, le sculpteur Dardel, l'architecte Wicar, équipe plus politique que professionnelle, se maintiendront jusqu'à l'ouverture du musée Napoléon, futur musée du Louvre.



Portrait d'Alexandre Lenoir
dit « Le fondateur Lenoir ».
Par Marie-Geneviève Bouliard.
Musée Carnavalet.

Chapitre X

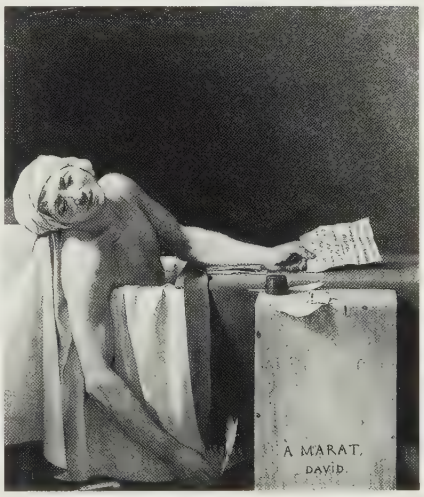
Jacob travaille pour la Convention.
Thermidor – Jacob en prison.

Gravure satirique représentant
un conventionnel exécutant le bourreau
sur la place de la Révolution.

Dans cette période où la délation était la chose la plus commune, ce qui devait alors arriver arriva. Une lettre anonyme accusa Jacob d'avoir travaillé pour Capet. D'après Hector Lefuel, « le ci-devant s'en tira sans encombre en assurant que s'il avait été occupé par les rois et les nobles, il travaillait maintenant pour la Nation, à laquelle il offrait quatre à cinq cents bois de fusil ». Son offre fut acceptée et il en profita pour faire sortir sa femme de Paris sous le prétexte assez plausible d'aller surveiller la coupe de noyers nécessaires à la fabrication des fusils. Cette assertion de travailler essentiellement pour la Nation était d'ailleurs facilement vérifiable puisqu'il avait fourni le mobilier de la salle des séances de la Convention. En effet, en septembre 1792, après les affreux massacres, il est décidé que la Convention nationale, terme emprunté à la révolution américaine va devoir choisir un nouveau local, plus vaste, digne de la majesté nationale... Après bien des débats, c'est l'ancienne salle du Théâtre français, situé dans le palais des Tuileries, qui est choisie. Le délai d'un mois est prévu pour les travaux, mais c'est ridiculement court étant donné qu'avant de commencer, il faut réunir une commission d'experts. Après bien des palabres, le projet de Gisors, soutenu par David, est accepté du fait qu'il est moins

cher que celui de Vignon. Le décor avait été confié au sculpteur Roger, au tapissier Ledoyen et, pour le mobilier, à Jacob qui, sous les ordres de David, avait dessiné la maquette du fauteuil présidentiel en bois de tilleul et drapé de pourpre. Le complément du décor de la tribune était dû à deux jeunes architectes, Percier et Fontaine, que leurs camarades surnommèrent les *Étrusques* tellement leur style était imprégné de l'Antique. Au mur, parmi des drapeaux enlevés à l'ennemi, deux grands tableaux particulièrement célèbres de David : *La Mort de Marat* et *L'Assassinat de Le Pelletier de Saint-Fargeau*. Grâce à Madame Ledoux-Lebard, on sait aujourd'hui que Jacob réclamera 7 395 livres pour son travail. Il reçut un premier acompte de 4 100 livres en thermidor an II et, d'après un rapport de l'architecte Gisors, il reçoit 2030 livres, ce qui correspond à peu près à la somme réclamée ; Jacob, on peut s'en douter, a bien besoin de cet argent pour payer ses ouvriers. Peu de temps après, il lui est commandé soixante bureaux en bois de noyer avec leurs serre-papiers vernis en noir et polis.

Du 29 prairial au 9 thermidor an II (1794), c'est-à-dire en l'espace de quarante jours seulement, quatre cent quarante-huit têtes tombent à Paris. « La Terreur était telle dans les quartiers, si l'on en croit un témoin du temps, Delecluze, élève de David, que personne n'osait ouvrir sa fenêtre pour s'assurer de ce qui se passait dans la rue. » C'était le comité révolutionnaire du quartier accompagné de sa garde qui venait faire des visites domiciliaires ou des arrestations. On se disait en parlant de la victime que « son tour était venu, que le sien arriverait bientôt ». Nul livre ne peut donner une image aussi vivante de la vie parisienne à l'époque thermidorienne que les rapports des agents secrets du ministère de l'Intérieur dont les noms « Bouchesèche et Pourvoyeur » ne sont pas inventés. À cette époque, la principale préoccupation des Parisiens est le ravitaillement. On fait la queue devant les boulangeries, on se bat devant les boucheries. « Le poisson est horriblement cher,



Mort de Marat par David – huile sur toile exposée dans la salle des séances de la Convention. Bruxelles, musées royaux des Beaux-Arts

À Paris Beau – gravure satirique anglaise par James Gilleroy.

et un petit maquereau vaut dix à quinze sols, l'huile à manger est introuvable ; les laitières se plaignent d'être agressées en chemin, leur lait volé ; les brasseurs ne font plus leurs affaires et vendent leurs chevaux. » En un mot, la disette se fait sentir de plus en plus tous les jours. Plus tard, à la veille de thermidor, une affaire de « marché noir » faillit coûter très cher à Jacob, car en cette période de famine où le rationnement était sévèrement contrôlé, il fallait peu de choses pour vous conduire à l'échafaud. Georges Jacob avait été victime d'une « énonciation » (sic) au Comité de sûreté générale pour « accaparement » d'une bête de Saint-Antoine (autrement dit, il avait oublié de déclarer la mise à mort d'un vulgaire cochon). Le commissaire se déplace au 33, rue de Meslée et trouve l'objet du délit en morceaux ! Prêt à la cuisson « dans une tinette » d'environ quinze pouces de diamètre, et dans une « houle » (marmite) à soupe ordinaire aussi pleine (sic). Nous ne saurions certifier que c'est cette méchante affaire qui conduisit Jacob à la Conciergerie à la veille de Thermidor, ou bien le retour peu glorieux de son fils à la vie civile. En effet, toujours bon père, on voit Jacob s'efforcer de faire rapatrier son fils aîné Georges II, de santé délicate, qui sert dans les armées révolutionnaires près de Valenciennes. En fait, il semble bien qu'il revint malade du front. Inutile de dire qu'en juillet 1794, il ne fallait plus compter sur l'appui de l'ami David, le « Tyran des arts », puisque lui-même ne dut son salut qu'à son absence à la fameuse séance du 9 thermidor. Au lieu de « boire la ciguë » comme il l'avait promis à Robespierre, il but de l'émétique (vomitif contre les empoisonnements), qui le rendit fort opportunément malade, mais lui sauva la vie. Quant à Jacob, il sortit de prison après une assez longue incarcération. La Conciergerie n'avait rien de comparable à la prison mondaine, Saint-Lazare. Hubert Robert y avait acheté des ballons ainsi que tout le matériel pour peindre et dessiner. Il aurait, dit-on, peint à Saint-Lazare cinquante-trois tableaux, sans compter d'innombrables dessins, gouaches et

aquarelles. Il décorait aussi des assiettes et achetait des gâteaux de Nanterre et des fruits pour améliorer son ordinaire, et celui de ses compagnons de captivité. Les dames avaient clavecins et harpes. La société possédait même un singe qui servait au divertissement de tous. Robert était presque toujours enveloppé d'une douillette en soie violette, douillette qui devint légendaire. L'enfant de Roucher faisait la joie de la prison. Gâté, choyé par tous, Émile passait une bonne partie de son temps dans le corridor « Prairial » qui réunissait les femmes. Les hommes occupaient le « Germinal ». « Mesdames de Talleyrand-Périgord, Maillé, Arlencourt, Saint-Aignan s'arrachaient le jeune garçon, mais celle qui le gâtait le plus était la citoyenne Coigny. » Aimée parvint à lui offrir un lapin que Chabroud, le Constituant, éleva comme un chien. Quant à Jacob, à peine libéré, c'est probablement à cette époque qu'il pensa à prendre sa retraite (il a cinquante-cinq ans) et à se retirer dans ses terres de Cheny où la vie, politiquement parlant, était des plus calmes. D'autre part, sa situation pécuniaire n'était guère brillante malgré ses placements immobiliers. Grisé par son succès sous le règne de Louis XVI, Jacob avait eu une gestion financière très imprudente (nous l'avons encore vu avec le comte de Provence). Fier de l'importance de ses tractations et des sommes qui lui étaient dues effectivement, il avait emprunté à tout va sur ses affaires et son bien propre. Mais la majorité de sa clientèle avait fui, une première fois en 1789 (six mille passeports délivrés en septembre, chiffre donné par Necker), puis lors d'une seconde vague pendant l'été de 1792. Sa position était d'autant plus fâcheuse que les hommes de cour, s'ils payaient pour l'honneur, oubliaient de payer leurs dettes. Alors que ce 9 thermidor, les membres de la Convention se déchirent dans une lutte atroce, de jeunes sans-culottes se ruent à l'Opéra pour voir *Mithridate à Marathon* ou au théâtre de la Cité, *Le combat des Thermopyles*, ou enfin au théâtre de la République, *Brutus* de Voltaire !

Juge tenant à la main un rapport sur les costumes français. Aquarelle par David.

Chapitre XI

La Révolution en jouissance.
Août 1794-août 1795

Fauteuil de style révolutionnaire, avec de nombreux symboles patriotiques vers 1793.
Collection particulière.

Après la Révolution sanglante de la Convention « faite de peur, d'enthousiasme, de crainte et de luxure », apparaît une époque intermédiaire entre l'atroce thermidor et l'époque Directoire. C'est la « Révolution en jouissance » selon Albert Randal.

« Sous l'Ancien Régime », relatent les Goncourt, « le jour du mardi gras, une heure était donnée aux domestiques pour faire les maîtres... et c'était un rare spectacle que de voir ces affranchis d'un moment essayer la fortune, la danse, les vins et les tapis, gauches dans cette joie de hasard [22] ». Le monde du Directoire donnera la même comédie avec ses « Incroyables » à cheveux ébouriffés, et ses « Merveilleuses » couvertes de diamants de la tête aux « pattes de derrière ».

Bientôt, les bals, tel le « Bal des Victimes », les spectacles, les feux d'artifice vont remplacer les prisons et les comités révolutionnaires ! Mais il faut bien gagner quelques sols, « on agiote pour vivre, et l'on vit pour agioter ». Faut-il donc s'étonner quand un des directeurs indique dans ses *Mémoires* que : « Le trésor national était entièrement à sec, les assignats, sans valeur ! » Les petits agiotent sur les assignats, les bourgeois sur les biens nationaux, les débrouillards sur les fournitures aux armées. Paris est devenue une immense nécropole où

tout est à vendre : les biens de condamnés : Buffon, femme Marbeuf ; les biens des émigrés : femme Calonne ; des décédés, Louis de Noailles, Grimod de la Reynière, Choiseul Praslin ; des ruinés, qui sont nombreux à cette époque où les assignats tous les jours se déprécient. L'hôtel de Salm, bâti sur les bords de la Seine d'après les dessins de l'architecte Rousseau, gagné à la loterie par un ex-barbier de Corbigny, sera bientôt à vendre ainsi que son voisin, l'hôtel Villeroy. Il en est ainsi de l'hôtel de la princesse Kinska, grande collectionneuse, rue Saint-Dominique, du petit hôtel de Conti devenu provisoirement un marché aux chevaux, et du magnifique hôtel de la ci-devant princesse de Condé, avec jardin anglais de quatre cents toises. L'hôtel de La Rochefoucauld est devenu entrepôt de marchandises et, dans le cabinet où se trouvait la coupe de cristal donnée par le sultan Galga III, fils du Khan des Tartares, au roi Leczinsky, on débite des fichus et de la porcelaine, des meubles et des tabatières à *la République*.

Si on traverse la Seine, c'est l'hôtel de Madame de Sévigné, grande et superbe maison dit *hôtel de Carnavalet*, rue Culture-Sainte-Catherine, au coin de la rue des Francs-Bourgeois, qui est à vendre sur l'enchère de cinquante mille livres, aux criées du département de la Seine. L'affiche stipule qu'en 1788, il était loué huit mille livres et qu'il peut servir à une manufacture ou à une maison de commerce !

La mise aux enchères des biens religieux, qui s'était ralentie, reprend par la vente des églises devenues biens nationaux. Dans le département du Nord, quatre cent quatre-vingt-sept églises ou chapelles furent bradées en l'an VI, à des prix dérisoires : 914 francs, 600 francs et même 1 franc 30 ! À Paris, l'église de Clichy est entièrement détruite. La cathédrale d'Orléans, de style gothique, mais du XVIII[e] siècle ne trouve heureusement pas preneur.

Notre-Dame de Paris dont la façade a déjà été lacérée par l'entrepreneur Varin, est adjugée 45 000 francs, mais l'acquéreur

Change des assignats sur le perron du Palais-Royal

Bal des domestiques reprenant l'idée des saturnales antiques.
Dessin gouaché par Claude-Louis Desrais.

se trouvant défaillant, elle reste la propriété du département de la Seine. La place de Grève, ci-devant place des Suppliciés, est devenue centre de gourmets, de piqueurs de vin, qui se retrouvent dans les dix-huit salles des caves de l'Étape, situées sous l'Hôtel de Ville, lit-on dans les *Petites Affiches* de frimaire an V. Les vingt-cinq mille bouteilles des caves du duc de Mazarin, de la duchesse de Grancourt, du prince de Conti, aussi précieuses que celles du château de Chantilly, sont mises aux enchères. Une seule bouteille d'ancienne eau-de-vie à 23° est vendue soixante francs !

Sur les boulevards, pullulent les revendeurs du « mobilier de la France royale et de la France aristocratique ». Boulevard Poissonnière, la maison du traiteur Mauduit « montre à vendre le plus beau meuble » – c'est-à-dire le mobilier de salon – « en damas bleu et blanc, représentant *les forges de Vulcain* de la ci-devant cour ». À l'entrée de la rue Michodière, la lanterne de Trianon est à céder au plus offrant toujours d'après les *Petites Affiches*. Au début de la rue de la Loi, le revendeur Villemain présente le coffret à bijoux de « Madame », tandis qu'à la devanture du marchand Pin, ce sont des robes, habits, vestes, rabats, au point d'Argentan et d'Angleterre, jupes de la reine, manchettes du roi ou supposées telles. Comme enseigne, un déshabillé qui, à la « belle époque » valait cinq mille livres. Souvent, un collègue bien intentionné signale à Jacob, dans une vitrine du quartier de la place Vendôme, rue Neuve-des-Petits-Champs, ex-rue Neuve-des-Capucines, des meubles de ses ateliers. Il s'y rend avec tristesse, mais n'achète pas faute de moyens. N'a-t-il pas toujours dans ses salons les quelques sièges arrachés à la *bande noire* qui hantait les ventes de Versailles (juillet 1793-août 1794) ? Il en est de même du meuble du grand salon richement sculpté et doré, recouvert de velours vert, galonné d'or à la Bourgogne aux franges, qui vient des ateliers de Jacob.

De ce fait, s'ouvrent à tous les coins de la ville de pseudo salles des ventes. Un dénommé Foix, fabricant de meubles rue Saint-Denis, transforme sa boutique en lieu d'adjudication pour toute espèce de curiosités, les frais s'élevant en tout et pour tout à 6 %. Le tapissier Audry annonce la mise aux enchères de « meubles et effets provenant de ci-devant condamnés » : le citoyen Lecordier, Maison-Egalité 232, vend tous les jours, de 11 à 14 heures, et le soir de 17 à 21 heures. Pour l'anecdote, remarquons que celui-ci obéit encore aux habitudes de l'Ancien Régime, où l'on dînait entre 14 et 15 heures, et l'on soupait vers 22 heures. Les experts en meubles et tableaux, Clitorius, Regnault, Constantin, Paillet et l'homme à tout faire de la Révolution, J-B.P. Le Brun, ne suffisent pas pour composer les catalogues. Mais en vérité, les véritables clients sont rares. Comme sont les acheteurs étrangers encore à Paris. Les meilleurs clients, les Anglais, ont disparu depuis le décret du 9 octobre 1793 qui stipule que « tous les Anglais, Écossais, Irlandais, Hanovriens, seront mis en état d'arrestation dans les maisons de sûreté ». Seuls quelques privilégiés, courtiers internationaux, tels Durazzo de Gênes, les frères Benjamin, Bourdillon, Isaac Lemaître, Abraham Alcan, Brun Le Jarre et le banquier Chapeaurouge de Hambourg troquent des matières premières contre des meubles et objets d'art choisis dans les magasins, garde-meubles nationaux et réserves royales. Profiteurs ? Comme on l'a souvent écrit... peut-être pas, car il ne suffit pas d'acheter, il faut encore revendre.

Quelque temps plus tard, on apprend qu'un capitaine qui s'est distingué au siège de Toulon, vient d'être promu général. Il se nomme Bonaparte. En politique, en cette année, ce fait parut alors sans intérêt : Ne voit-on pas le même général, auteur d'un livre d'essence jacobine *Le Souper de Beaucaire* être emprisonné quelque temps à Nice ; c'est toujours Bonaparte. Peu après, on lui propose un commandement en Vendée, mais il refuse et reste momentanément sans emploi.

Chapitre XII

Le Directoire.
Novembre 1795-novembre 1799

Bonaparte à la séance
des Cinq-Cents à Saint-Cloud
le 19 brumaire.

« Le Trésor est vide », écrit Louis Madelin, « on n'acquitte plus les contributions. » La planche à billets ne va pas chômer en cet an IV de la République, car il va être imprimé pour trente-six milliards d'assignats (603 millions de louis d'or), mais celui-ci va rapidement se dévaluer, bientôt suivi par le *mandat territorial* ou assignat privilégié qui perd 74 % de sa valeur dès son émission…

La France est en bien mauvais état comme nous venons de le voir mais ô paradoxe ! « Il n'y a jamais de catastrophes complètes » dixit Jacques Bainville. Les « sauveurs » vont être de bons bourgeois : La Reveillère-Lepeaux, Tourneur de la Manche, Reubell, Sieyès et le vicomte rouge Barras qui, promus subitement « directeurs du Directoire », se découvrent des idées de grandeur. Sans aucun complexe ils débauchent Chalgrin, ancien architecte de « Monsieur », qui aura le soin de remettre en état les grand et petit palais du Luxembourg, puis Bayard, l'inspecteur du Garde-Meuble, à qui ils enjoignent de décorer le palais « royalement ». En toute simplicité Barras couche dans un lit de lampas vert et bleu, en bois sculpté, où se succéderont de nombreuses « Merveilleuses » telle Thérésa Cabarrus, femme du conventionnel Tallien, qui deviendra la « fée du palais ». Des pendules de Robin, des porcelaines de Sèvres, des torchères de la galerie des Glaces, des sièges du cabinet intérieur de la reine, des lustres en cristal de roche rachetés lors des ventes de Versailles, vont bientôt orner les salons du Luxembourg où se pavaneront les directeurs, glorieux et ridicules dans leurs costumes François I^er^ dessinés par David. La Réveillère-Lépeaux prévoit pour le Conseil des Cinq-Cents au Palais-Bourbon et pour le Sénat au Palais-Royal (1796) des sièges confortables en acajou dont certains sont parvenus jusqu'à nous.

Jacob et quelques confrères comptent parmi leur clientèle privée, de nouveaux noms qui en quelques années ont fait fortune. « L'ostentation, l'étalage, le luxe les distinguent dans leurs maisons, dans leurs équipages, dans leurs vêtements », écrit l'Allemand Hanzmann. Jacques Laffite tient une place légendaire, mais il y en a d'autres : les frères Michel qui viennent de l'Ariège, Jacques Récamier, sans oublier les fournisseurs aux armées, tels

Lanchère, fils d'un cocher de fiacre de Metz, le Belge Michel Simons et Ouvrard chargé en 1799 des fournitures générales de la Marine et dont l'avocat-conseil, dirions-nous aujourd'hui, était Cambacérés.

Sébastien Mercier dans son *Nouveau Paris* stigmatise « ses fourniturier des armées qui, par le jeu savant de la hausse et de la baisse, ont fait la rafle des écus et des louis ».

Paradoxalement ce sont ces spéculateurs qui vont créer, une nouvelle bourgeoisie. Cette faune argentée délaissant la rive gauche va se loger de l'autre côté de la Seine, car la Chaussée d'Antin est alors le quartier élégant de Paris où « tant de milliardaires viennent compter leur or, où tant de coquettes reçoivent la ville ». Cette vogue date déjà d'une trentaine d'années. Sur les marais des Porcherons, sur les vergers bourbeux que montrent les plans de Turgot, l'actrice Guimard, la première, renonçant au faubourg Saint-Germain, s'était fait construire en 1770 un hôtel que l'on avait bientôt nommé le *Temple de Terpsichore*. D'autres « folies » ne tarderont pas à surgir, telles celles de Sophie Arnoult, de Rosalie Duthé qui eut l'honneur – et le plaisir espérons-le, de déniaiser le duc de Chartres. Une autre actrice, Mademoiselle Dervieux, l'une des ex-maîtresses du comte d'Artois, choisit, comme architecte Brongniart qui devait surpasser en élégance dans le style palladien, l'œuvre de Ledoux, par son petit hôtel à colonnes de la rue Chantereine (1777). Mais à l'époque que nous étudions, celui-ci était habité par Mademoiselle Lange, autrefois égérie d'un des directeurs : « Barras est le roi, Lange est sa reine » chantaient les Parisiens au temps de leur idylle. Plus tard, il fut habité par Louis Bonaparte, futur roi de Hollande, qui avait épousé, sans grand enthousiasme d'ailleurs, Hortense de Beauharnais. Revenons à l'hôtel plus modeste de Bonaparte, également rue Chantereine, qui appartenait à Julie Carreau, la femme séparée du fameux acteur Talma et que Joséphine avait loué le 30 thermidor an III, c'est-à-dire le 15 août 1795.

Dessin de Girodet.
Femme assise sur une chaise Directoire à pieds en forme de sabre.

Chaises en acajou et citronnier, exécutées vers 1798 pour l'hôtel de Mme Récamier. Elles sont estampillées des Frères Jacob. Ancienne collection Lenormant Etude Tajan. Musée du Louvre, Paris.

« Le rez-de-chaussée était composé de cinq pièces, antichambre, salle à manger ovale, salon et garde-robe. Un escalier tournant, très étroit, conduisait à l'attique qui comptait un salon et deux chambres. La première avait ses panneaux peints de vases étrusques et de lyres, tandis que la seconde, de forme ovale, était entièrement décorée de glaces encadrées de petites colonnes surmontées d'arceaux. »

Joséphine fit transporter quelques meubles de famille, mais les jugeant un peu « vieux jeu », elle fit appel à l'homme à la

mode, Georges Jacob, maître-ébéniste, spécialiste de sièges et consoles, et conseiller artistique des grands de ce monde, en fait décorateur, mais ce mot n'existant pas au XVIII[e], on disait « tapissier ». Une femme comme Joséphine qui, notons-le, était plus connue avant son mariage sous le nom de Rose, tenant à se montrer au fait de la « nouvelle mode patriotique et militaire », commanda pour sa chambre nuptiale (le mariage de Joséphine et de Bonaparte eut lieu le 14 mars 1796) un lit aux attributs guerriers avec « baldaquin simulant une tente peinte de tons tricolores et huit tabourets en forme de tambours avec leurs cordes dont la peau était remplacée par du cuir jaune ».

Des éléments plus classiques sont demandés à Jacob, mais ce sont ses deux fils, l'aîné Georges et François-Honoré-Georges, qui en feront livraison le premier frimaire an V (novembre 1797), car ils ont repris le fonds de commerce le 13 avril 1796 dont le papier à lettre et la signature sur les meubles seront dorénavant :

JACOB FRÈRES, RUE MESLÉE

Tabouret en X de Jacob
provenant de l'hôtel Récamier.
Ancienne collection Lenormant.
Étude Tajan.
Musée du Louvre, Paris .

Guéridon à pied central, seul des meubles de Madame Récamier estampillé.
En acajou et peint vert antique, se terminant par trois pieds griffés. Le marbre du plateau basculant est encadré d'une frise d'acajou avec incrustations et entouré d'une galerie de bronze doré.
Ancienne collection Lenormant. Étude Tajan.
Musée du Louvre, Paris .

La facture adressée au « citoyen Buonaparte » (sic) mentionne un beau secrétaire en acajou plaqué de citron, une commode assortie, les deux pièces estimées 3 000 livres, et des bougeoirs, chandeliers, quinquets, tables de nuit, pendules, etc., et qui font monter le total à 7 381 livres. (Comme on le voit, le payement est libellé dans l'ancienne monnaie supplantant les francs et assignats républicains). Bonaparte ne payera le bordereau des Jacob qu'à son retour d'Égypte deux ans plus tard. Cependant, d'après *le Mémorial de Sainte-Hélène*, l'Empereur jugea les travaux d'un prix trop élevé. Mais Bonaparte a une autre surprise pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre (où son

beau-fils, Eugène de Beauharnais fut blessé) : l'insatiable Joséphine acheta, aux environs de Paris, un petit château que, bien entendu, elle n'avait pas payé ; c'est donc dans une ambiance « houleuse », dirons-nous, que Bonaparte s'installe à La Malmaison achetée pour 325 000 francs, à son retour d'Égypte, où il reçoit le « Tout-Paris » : Laplace, Monge, Bernardin de Saint-Pierre. Décorée par les frères Jacob presque entièrement terminée en 1800, elle servit alors de résidence secondaire, si je puis dire, aux Bonaparte pendant la plus grande partie du Consulat, et de l'Empire, car Napoléon n'aimait pas les Tuileries et se réfugiait soit à l'Élysée, soit à Malmaison. Nous en ferons une étude plus approfondie au chapitre consacré à l'Empire.

La Nourrice.
Marguerite Gérard, huile sur toile.
Les jeunes femmes vêtues à la mode inspirée de l'antique sont assises sur une chaise longue dans l'esprit de celle créée par Jacob pour Mme Récamier.
Collection Maurice Ségoura.

Fauteuil en acajou et citronnier exécutés vers 1798 pour l'hôtel de Madame Récamier.
Les accotoirs posent sur des sphinges ailées en bois sculpté et peint vert antique.
Ancienne collection Lenormant
Étude Tajan. Musée du Louvre, Paris

Madame Récamier fait appel à Jacob

Le petit hôtel de Madame Récamier était considéré, à l'époque du Directoire et du Consulat comme le temple de l'élégance et du goût. Mais qui était ce Récamier, époux de la plus jolie femme de Paris dont le portrait est un joyau du Louvre ? Jacques Rose Récamier est né à Lyon en 1756, il débute comme associé à son père chapelier, métier qu'il délaisse (ce métier ne lui montant pas à la tête) pour, à Paris, se lancer dans les affaires. Il est bientôt administrateur de la Caisse des Comptes, participe aux fructueuses opérations de l'époque – il sera même l'un des premiers régents de la Banque de France. Il épouse Mademoiselle Juliette Bernard, avec qui il va décorer et meubler leur résidence parisienne d'une manière très personnelle.

C'est alors qu'ils font appel à l'ébéniste Jacob. Celui-ci va participer à l'ameublement. Nous reproduisons

Détail d'une chaise longue ayant fait partie des collections de Madame Récamier. C'est sur cette chaise qu'elle choisit de se faire peindre par David. Ancienne collection Lenormant. Étude Tajan. Musée du Louvre, Paris .

Madame Juliette Récamier sur un canapé de Jacob, par David. Huile sur toile commencée en 1800 et inachevée. Musée du Louvre, Paris.

de lui un guéridon assez représentatif de l'époque et surtout le fameux lit de repos, œuvre majeure du grand ébéniste. Le lit devait rester dans les mémoires comme la pièce centrale de ce fameux salon, ouvert aux arts, aux idées ainsi qu'aux festivités. Les bals chez Madame Récamier étaient célèbres; on va même danser pour la première fois en France, un pas venu d'Allemagne et appelé: « valse ». Parmi les habitués nous pouvons relever Lucien Bonaparte, les frères Montmorency et Bernadotte.

Mais son amitié pour Madame de Staël la force à quitter la France en 1811. Elle ouvre à nouveau son salon à l'intelligentsia ainsi qu'à ses nombreux admirateurs – à partir de 1817 Chateaubriand devint cet ami de cœur, titre à lui seul réservé et qu'elle avait toujours refusé à quiconque. Mais des revers de fortune, son mari ayant fait une deuxième faillite, la pousse à se retirer à l'abbaye aux Bois en 1819.

Chapitre XIII

La fortune de Bonaparte.

Portraits de Bonaparte
Dessins par David,
musée de Nice

Que d'événements en cette fin de siècle ! C'est la fortune au propre et au figuré pour ce général de moins de trente ans, Bonaparte, qui vient de se marier avec l'une des femmes les plus en vue de Paris, Joséphine de Beauharnais, comme nous venons de le voir. Quelques jours plus tard, Bonaparte part pour l'Italie [23]. En quelques semaines, le nord de la péninsule est conquis, le général enverra rapidement plusieurs millions au Directoire qui en a besoin. Voici, en effet, ce que Bonaparte écrit aux directeurs sous une forme flatteuse : « Les contributions mises sur le pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne, vous avez, en outre, envoyé trente millions au ministère des Finances pour le soulagement du Trésor Public », et Bonaparte ajoute : « Vous avez enrichi le Muséum de Paris de trois cents chefs-d'œuvre de l'ancienne et nouvelle Italie, et qu'il a fallu quatre siècles pour produire. » Ce petit paragraphe relevé dans un texte d'André Castelot est tout de même assez déconcertant. L'or afflue, et les directeurs remercient le général des

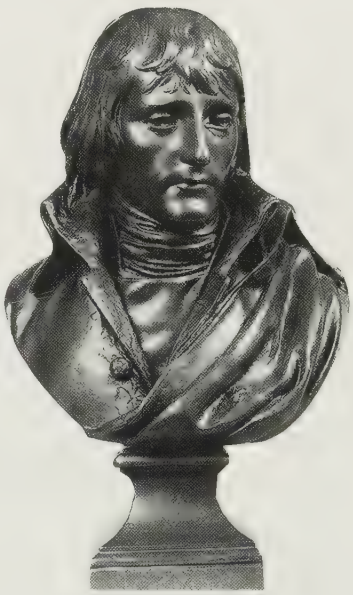
« sommes considérables que la République doit à ses victoires ». Bonaparte razzie, si je puis dire, l'Italie ; les ducs de Parme et de Plaisance versent respectivement deux millions et dix millions. De son côté, Murat, à Livourne, rafle dix millions de marchandises anglaises. Avec les contrôleurs financiers, certains Suisses, Bonaparte comprend vite que rien n'est impossible mais surtout, rien ne se refuse... Ceci n'est pas propre aux généraux car les députés de la Constituante se contentent rarement de leurs dix-huit livres d'allocations mensuelles : ils font fortune au nom de l'égalité et de la fraternité.

Danton, en toute liberté, puise dans la caisse. Ce n'est plus le roi que l'on filoute, mais la Nation et les maîtres du moment donnent raison à Montesquieu dans *L'esprit des lois* : « Quand le trésor public devient le trésor des particuliers, la République est une dépouille et sa force n'est plus que le pouvoir de certains citoyens et la licence de tous. » Danton, quant à lui, est le prototype de l'agent double ; il aurait, selon les souvenirs de Bertrand de Molleville, reçu trois cents livres de divers ministres du roi pour dévier le cours des événements.

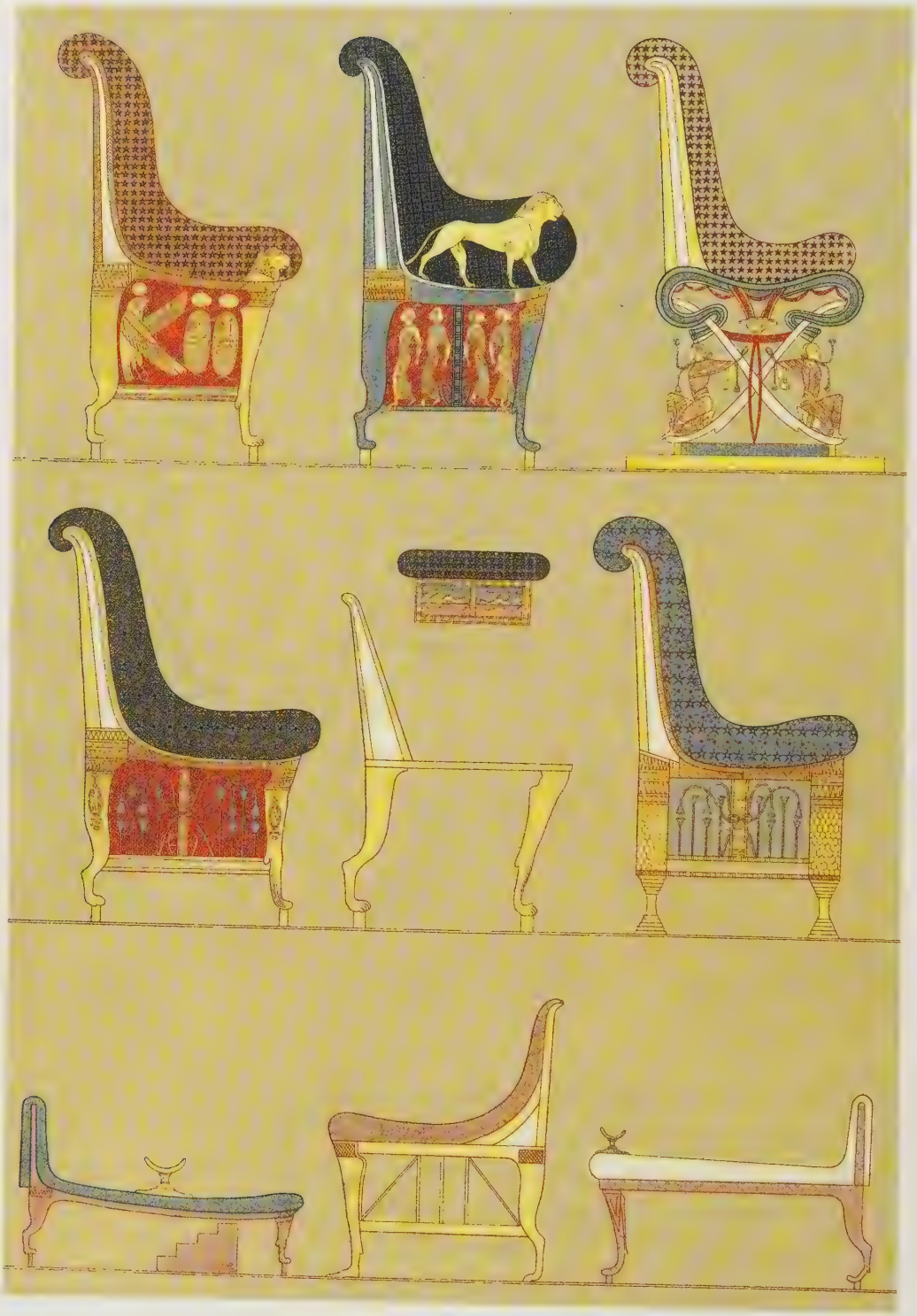
Genève, quoique considérée comme une capitale spirituelle de la Révolution fut aussi envahie par Bonaparte ; à peine entrés sur le territoire suisse, les généraux français frappent le canton de Vaud d'une contribution de 7 000 livres. Les magasins de Fribourg, Salerne, Zurich et Lucerne sont vidés, et une participation de 16 000 livres est exigée le 8 avril. Tout ceci servira à payer la solde des soldats de la campagne d'Italie.

Sur ces sommes considérables, des « prélèvements » seront certainement pratiqués – comme le veut d'ailleurs la tradition par les généraux vainqueurs... Ne fallait-il pas « honorer les travaux somptueux » commandés par Joséphine !

Dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, Napoléon écrit : « Quel roman que ma vie, c'est à ma mère que je dois ma fortune. », mais il aurait pu dire aussi : « et aux guerres d'Italie » En effet, comment expliquer son enrichissement avant 1802 ?



Buste en bronze patiné du général Bonaparte, sculpté par C.L. Corbet, an VI (1798). Il fut exposé au salon de 1800. Etude Couturier Nicolay.

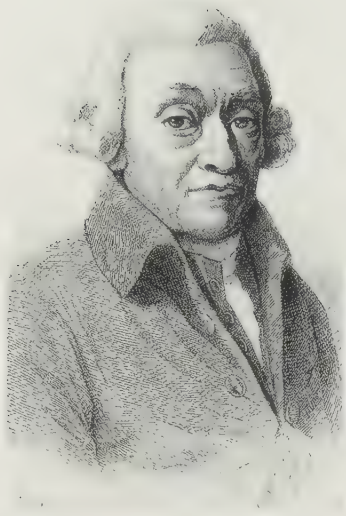


Le Consulat.
Janvier 1800-Mai 1804

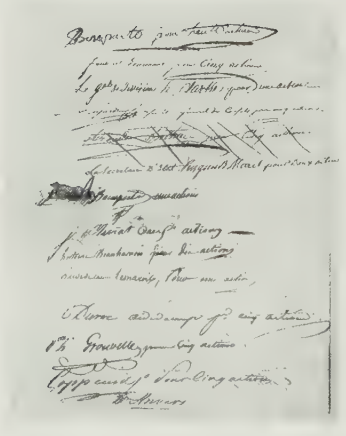
Planche tirée de *La description de l'Égypte*, ouvrage commandé par Napoléon lors de la campagne d'Égypte.
Ces dessins vont influencer toute une génération d'ébénistes.

Détail d'un fauteuil estampillé Jacob, en érable moucheté, buis et amarante. Les accotoirs sont formés de sphinges ailées. Ancienne collection Ségoura.

Le « coup d'aventure » du 18 brumaire est oublié et la Constitution de l'an VIII est promulguée le 24 décembre 1799, plaçant à la tête du pouvoir exécutif le général Bonaparte Premier Consul, assisté de



Portrait du banquier suisse protestant Perrégaux, président de la Banque de France jusqu'en 1806.



Acte de fondation de la Banque de France, avec les signatures des fondateurs.

Cambacérés, chargé des problèmes législatifs et de Lebrun, qui va s'installer au pavillon de Flore aux Tuileries, avec le concours de Jacob. Contrairement aux directeurs du Directoire, Bonaparte et ses collègues vont se meubler fort simplement, comme en témoigne un devis de 1800 retrouvé par Denise Ledoux-Lebard. *Mémoire des meubles de l'année 1799 et 1800*, dont nous ne citons qu'une partie :

–Pour Madame Bonaparte : un lit en acajou de forme antique, une jardinière en acajou ajustée à l'antique très richement ornée... – Pour le service du Premier consul : une toilette d'homme en acajou, un secrétaire, un vide-poches, forme octogonale, nombreuses réparations de meubles divers... – Pour le citoyen Cambacérés : une couchette peinte en jaune clair, une table à manger en acajou... Postérieurement, celui-ci deviendra avec Mademoiselle Mars, un des meilleurs clients de Jacob. Pour le Consul Lebrun : quatre chaises en acajou à colonnes avec dossiers en forme de lyre, deux fauteuils en acajou dossiers à crosse...

L'ensemble s'élève à 20 772 francs, ce qui paraît raisonnable étant donné les prix pratiqués par les Jacob au XVIII[e] siècle.

Bonaparte, qui n'est à cette époque que « membre de l'Institut » va très vite justifier sa politique en quatre mots : « La Révolution est finie », et par la voie de son frère Lucien, il proclame : « Le repos, la liberté, les sciences, les lumières, les beaux-arts, toutes les idées libérales prospéreront sous la République. La vie qui commence sera un grand siècle. » Cette harangue correspond bien au désir des Français qui, après des années de miséricorde sanglante, ne demandent qu'une chose : l'apaisement. Du gouvernement, ils attendent l'ordre, le bien-être matériel, une monnaie saine, une certaine prospérité.

En 1802, Bonaparte crée la Banque de France dont les principaux actionnaires sont le Premier consul lui-même et sa famille [(24)]. Le principal régent, le banquier suisse Perrégaux, est chargé de l'émission des billets et de leur distribution. Les action-

naires recevront un intérêt de l'ordre de 10 %. On peut se demander comment Bonaparte avait acquis ses connaissances en « finance », et d'autre part, comment lui et sa famille avaient pu participer au dépôt de sommes importantes lors de la création de la Banque de France. Voici quelques explications dues au livre de Michel Bruguière. Les Bonaparte étaient de famille « noble et pauvre » selon la mention qui permit à Napoléon d'être boursier au collège d'Autun. Néanmoins son père, petit propriétaire avisé, était, de plus, sujet génois, donc rompu au maniement des lettres de change. On sait qu'à dix-huit ans,

« Commode turque » en acajou et bronze doré, livrée par Jacob Desmalter au château de Fontainebleau en 1810. Estampillé Jacob.

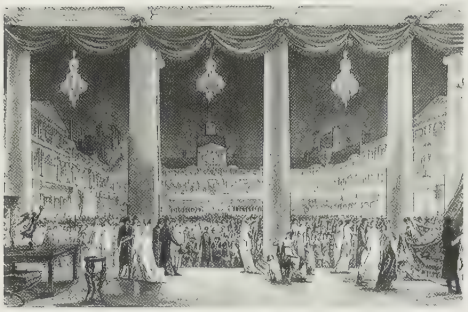
Epouse du Premier consul à cheval (Madame Bonaparte). Dessin caricatural chez Letourney à Orléans.

Bonaparte avec son goût pour la précision, du calcul, avait déjà une formation économique solide. Ainsi avait-il lu Necker, et étudié spécialement le système français mal accueilli en Corse (déjà !). Bref, quand il est confronté aux réalités financières dans la campagne d'Italie, il n'était pas ignorant, c'est le moins qu'on puisse dire, ni un béotien. De plus, il était assisté du frère de Necker, et de Fesch, que sa grand-mère Ramolino avait épousé en seconde noce, était fils d'un banquier bâlois. Par ses conseils et son entregent, Fesch facilitera les emprunts français du jeune consul dans divers pays ; par ailleurs, l'amitié de François Clary, échevin du commerce à Marseille, enrichi dans son négoce avec les pays du Levant, dont la fille, Désirée, fut les premières amours de Napoléon, avait tout un réseau dans le commerce méditerranéen [25]. Sans être avide de richesses comme Mazarin, Bonaparte a tout de suite pratiqué, « un mélange entre fortune personnelle et fonds publics ». Il pratiquait librement et personnellement les « finances extraordinaires » au bénéfice de l'armée sans doute, mais aussi au sien propre, comme nous l'avons vu. D'autre part dès 1797, selon Hamelin la confiscation des mines d'Idria lui aurait rapporté un million. « C'était l'extrême facilité après l'extrême misère. »C'est probablement l'une des explications que l'on puisse donner à sa participation et celle de sa famille à la création de la Banque de France ». Dès que sa fortune semble mieux assise, il peut se laisser guider dans ses dépenses par le goût très sûr de Joséphine Tascher de la Pagerie ; le « Petit Général » sera vite orienté vers les meilleurs artisans, et bien sûr vers Jacob qui a déjà travaillé pour lui.

À Paris, un témoin impartial, allemand, ami de Necker et de Madame de Staël, le docteur Meister, note qu'« il n'avait jamais vu dans aucun temps à Paris, autant de grands magasins de comestibles, et aussi autant de magnifiques cafés ». Un très bon repas coûte 18 francs à l'époque... Il ajoute : « Le lieu d'Europe où l'on paraît avoir conservé le moins de

souvenirs pénibles du règne de la Terreur, du 13 vendémiaire, du 18 fructidor, de tous les crimes et de tous les malheurs de la Révolution, c'est Paris. Il serait impossible de citer une seule époque où la France ait joui de plus de gloire et de prospérité, de plus de repos, d'une liberté plus douce. » Il est donc naturel que les métiers d'art refleurissent dans cette période. Dès le printemps 1801, Chaptal, alors ministre de l'Intérieur,

Fauteuil époque Consulat estampillé Jacob frères rue Meslée avec la marque du palais des Tuileries.



Exposition des produits industriels français dans la cour du Louvre. Dessin d'un auteur inconnu 1801
Musée Carnavalet.

décide d'organiser une *Exposition des produits industriels français* dans la cour du Louvre ; ils seront présentés sous cent portiques s'inspirant d'une idée de David pour une exposition similaire du Directoire (septembre 1798). Si l'on en croit Mercier, l'endroit n'est pas prestigieux, car quelques années plus tôt, en face de cette superbe colonnade du Louvre, on voit « beaucoup de vieilles hardes qui, suspendues à des ficelles, tournent au vent, et forment un étalage hideux. Il y a des culottes de toutes formes, de toutes couleurs et de toute vétusté exposées aux chastes regards du soleil et des jolies femmes ». Bien entendu, les Jacob vont exposer : une grande console à griffons dorés, une petite console ornée d'incrustations, des tables, deux secrétaires d'un nouveau modèle, deux armoires ornées de bronzes et de camées, un chiffonnier à colonnes et frises sculptées et dorées, un petit lit, une table mécanique, un fauteuil à chimères, une paire de candélabres, plusieurs nouveaux modèles de trépieds, un lustre ajusté sur place, et une paire de riches candélabres.

Fauteuil de cabinet d'Henri Jacob.
Ancienne collection Segoura.

Le jury avait à décerner douze médailles d'or dont une seule pour le mobilier. Les jurés hésitaient entre Lignereux et Jacob. Pour le rapporteur « le citoyen Lignereux présentait des meubles remarquables d'élégance et de richesse, par l'accord de toutes les parties, par le choix des formes appropriées, par la perfection du travail extérieur et intérieur. Les meubles du citoyen Jacob sont également recommandables dans un genre différent, leur style est plus noble dans la perfection des détails de la sculpture… » Le jury embarrassé, laissa au sort le soin de déterminer celui des deux qui aurait droit à la médaille d'or. Ce fut Jacob qui l'emporta sur Lignereux, son beau-père ! La petite histoire n'a pas raconté la réaction de ce dernier. Parents ou homonymes, les Jacob n'aimaient pas la concurrence ; dès avril 1800, ils font paraître dans *Affiches, Annonces et Avis* un avertissement ainsi conçu : « Les frères Jacob mettent leurs clients en garde contre toute confusion entre leur magasin et celui d'Henri Jacob, rue de l'Échiquier », pourtant cousin germain !

La paix d'Amiens (mars 1802 – mai 1803)

En 1802, la tension internationale se calme à la plus grande joie de tous et se concrétise par la paix d'Amiens, consécutive au traité conclu entre Joseph Bonaparte et sir William Cornwallis, le 25 mars 1802. Cette trêve fut rompue quatorze mois plus tard ; mais pendant cet intermède, on assiste au rush de marchands anglais tel Robert Fogg, courtier mondain, tel le chevalier Festhenston qui se portera acquéreur de deux meubles d'ébène garnis de pierres de Florence (sic) achetés chez Lignereux pour le prince de Galles (le futur George IV), des artistes tel Turner, des banquiers tel Sir John Dean Paul, de riches anciens clients, tel le duc de Beckford, des journalistes ou amateurs, ou simples voyageurs. Après dix ans, ils se jettent sur Paris et Versailles, comme en 1989 les Français sur le mur de Berlin, voulant rapporter un souvenir. Anthony Merry qui remplit les fonctions de ministre plénipotentiaire, en attendant l'arrivée de l'ambassadeur anglais, calcule que 5 000 de ses compatriotes se trouvent à Paris pendant la belle saison (vingt-sept navires anglais sont entrés dans le port de Calais du 29 juillet au 8 août 1802). Ces touristes se ruent sur le Muséum où se trouve « la plus riche collection qui existe dans l'univers » ; qui ne sera baptisé musée Napoléon qu'en 1803 et dirigé par Vivant Denon sous la haute autorité de Daru. Ils sont un peu étonnés par cette foule hétéroclite où, à côté des amateurs raffinés, on rencontre des portefaix, des dames de la Halle, des valets. Tout en réprouvant, les Anglais vont admirer les tableaux italiens razziés en 1796, les trésors du pharaon rapportés d'Égypte, les Rubens pris à Anvers, les Van Eyck à Gand, les antiques de la villa Borghèse. Berthie Greathed qui nous a laissé quelques notes datées du 2 mars 1803, est plein d'admiration : « Rien ne peut être plus beau, plus somptueux. Les tables, les secrétaires en bois avec des ornements dorés de bronze coûtaient 1000 livres. Les figures de bronze qui portent des bougies, les lampes, les pendules, les tables chinoises sont somptueuses et du meilleur goût. » Au cours de ses visites,

il constate que lord Whitworth fait emballer ses derniers achats avant son retour en Angleterre, lui sait que les hostilités entre les deux pays vont reprendre en mai (1803). Compte rendu moins flatteur, celui d'une dénommée Mary Berry qui, dans son journal du 18 mars 1802, exprime sa déception : les objets sont de bon goût, tous en acajou mais trop chers, les ornements des candélabres et des pendules sont d'un style frivole. Les nostalgiques partent en pèlerinage à Versailles ou à Trianon, qui sont dans un triste état. Seuls subsistent des boiseries sculptées, quelques glaces, la plupart des meubles ont été vendus aux enchères entre juillet 1793 et août 1794, la plupart des tableaux sont partis au Muséum. Certains visiteurs se rendent dans l'atelier Biennais *Au singe violet* qui, on le sait, est le fournisseur du consul (ne lui a-t-on pas fait crédit lors de son arrivée à Paris), ou chez H. Auguste qui est avec Odiot l'un des meilleurs orfèvres de l'époque, ce qui ne l'empêchera pas de faire une faillite retentissante en 1810. En passant boulevard Saint-Martin, une enseigne de café rend les visiteurs perplexes : *Tu, toi.* On ne veut pas de *vous* expression tardive de légalité. Mais, bien entendu, la visite qui s'impose aux Anglais est celle des frères Jacob, rue Meslée. On commence par seize ateliers de menuiseries en meubles qui se subdivisent en ateliers de sculpture, de figures d'ornement, de peinture et dorure, d'ébénisterie, d'incrustateurs, de polisseurs, de fondeurs mouleurs, de ciseleurs, de doreurs en métaux, de tapissiers, de serruriers mécaniciens. On se rend ensuite au magasin où se trouve déposé le résultat de tous les divers travaux ; et on voit alors tous ce que les goûts et les arts peuvent offrir de plus parfait. En un mot, tout y est employé pour justifier et accroître la réputation dont ils jouissent. « Les bois qui servent à la confection des meubles sont, parmi ceux de France, l'érable, le pommier, l'acacia, le hêtre, le noyer, le tilleul, le poirier, la racine d'orme, le buis et parmi les étrangers : l'acajou, l'ébène, l'amarante, le noyer de Guadeloupe, le citronnier, l'if des Indes et le satiné rouge. Les deux frères Jacob présentent une réunion de talents qui concourt avantageusement à la perfection de leur art. »

Table liseuse en acajou, reposant sur quatre caryatides canéphores. Elles sont reliées par une entretoise en X. Estampillée Jacob frères, rue Meslée. Collection Ségoura.

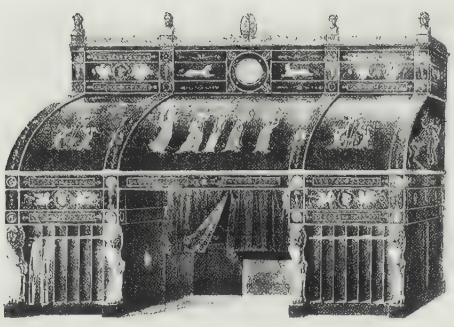
L' Empire.
Le Blocus continental et ses répercussions

Le style Louis XVI, un des plus beaux styles d'ameublement, va « s'amenuiser en s'appelant Directoire et s'alourdir en devenant Empire » si l'on en croit Pierre Verlet. Mais encore faut-il distinguer le style officiel incontestablement pompeux du style personnel de l'Empereur qui, dans tous ses nombreux domiciles, recherche pour lui-même un mobilier en acajou, simple, tels ces petits guéridons que l'on rencontre disséminés dans tous les palais ; il en commande une centaine à Jacob ; c'est sur l'un de ceux-ci que Napoléon déjeunera seul avec Marie-Louise aux Tuileries (voir le chapitre intitulé : *Le goût de l'Empereur*) [25].

Les marchandises importées d'Angleterre illégalement sont brûlées par l'armée française à Hambourg lors du Blocus continental, en 1806.

Le style impérial officiel, grandiloquent, solennel, somptueux, symétrique, déclamatoire, comme le décrit un de nos confrères, a souvent été conçu par les maîtres architectes Percier et Fontaine devenus, peut-on dire, « maîtres tapissiers ». La cérémonie du Sacre sera la meilleure illustration de ce style propre à frapper les esprits. Il y a chez l'Empereur une volonté politique, une forme de propagande. Napoléon est fier de voir la foule subjuguée, heureuse d'avoir trouvé un nouveau maître qui lui rappelle les fastes d'antan. Les fêtes se succèdent, des fêtes nouvelles, presque toutes militaires : 5 décembre 1804, distribution des aigles au Champ-de-Mars ; 22 décembre 1805, *Te Deum* pour Austerlitz ; 15 et 19 janvier 1806, arrivée des drapeaux pris aux Autrichiens et aux Russes ; 14 juin 1807, *Te Deum* pour Dantzig. Le 28 mai

Salle de bains de l'impératrice au palais de Compiègne. La banquette dissimule une baignoire.



Important bureau à cylindre en acajou décoré en bronze doré d'éléments décoratifs typiques du style Empire : sphinges, aigles, lions, têtes d'empereur romains...

1809, *Te Deum* pour l'entrée à Vienne. Le 3 décembre, l'anniversaire du couronnement est la plus belle fête donnée à Paris depuis le Sacre. En 1810, fêtes du mariage ; le 10 juin, la ville reçoit Napoléon et Marie-Louise à l'Hôtel de Ville ; le 14, fête à Neuilly chez Pauline ; le 24, fête au Champ-de-Mars offerte par la Garde. Le 15 août, saint Napoléon. Le 20 mars suivant, on recommençe : fêtes pour la naissance du roi de Rome ; Madame Blanchart part en ballon pour annoncer la nouvelle. L'auteur Paul Avril, plein de verve, conclut : « Le style Empire est un style viril et puissant qui convenait à l'époque de la plus grande domination française... » ; « ainsi apparaît une fois de plus la continuité du génie français... » ! On est loin de

Guéridon de forme ronde, le plateau de marbre blanc repose sur des doubles colonnettes décorées de feuilles d'eau et terminées par des pommes de pin. Il repose sur un socle triangulaire, les bords concaves ornés d'une frise en bronze doré Estampillé Jacob D. rue Meslée Époque Empire. Ancienne collection Ségoura.

l'esthétique de l'Institut et de l'École des beaux-arts. Dans un des chapitres suivants, nous étudierons les fournitures commandées aux Jacob pour divers palais : le palais de l'Élysée et le château de Malmaison. Mais ceci est le côté faste de cette grande dynastie de fournisseurs des rois et des empereurs, car, en réalité, après la mort de l'homme d'affaires Georges-Honoré Jacob en 1803, c'est à son père, retiré – plus ou moins

Grand fauteuil en acajou et bronze doré à haut dossier cintré d'époque Empire ; estampillé Jacob D. d'après le dessin de Charles Percier et Pierre Fontaine. Sotheby's.

Bureau plat à mécanisme permettant la lecture des cartes militaires, donné par l'Empereur au comte Carl Philipp Furst von Wrede avant 1810. Galerie Koller, Zurich

– depuis plusieurs années, et au fils cadet François-Honoré Georges que vont incomber des problèmes financiers, et ils ne sont pas simples ! À la mort de Georges-Honoré, l'entreprise gérée par le père et le fils cadet prend alors pour nom : Jacob-Desmalter (Desmalter étant le nom d'une terre possédée en Haute-Bourgogne). L'affaire s'est encore agrandie (trois cent cinquante ouvriers), et à la fin du Consulat, le paiement du personnel et des fournisseurs devient une source d'angoisse pour les Jacob, car, quoique meilleur payeur que sous Louis XVI, la bureaucratie d'Empire bloque les dossiers d'une part, et, d'autre part, comme toutes les trésoreries du monde, elle est loin d'être pressée : les affaires sont donc très difficiles [26] ... Mais il y a aussi le Blocus continental. Contrairement à ce que certains pensent, celui-ci n'est pas le fait des Anglais, mais de

Paires de jardinières en placage d'acajou
Elles sont décorées de bronze doré symbolisant Vénus
Estampillées Jacob, rue Meslée
Ancienne collection Ségoura

Napoléon (Berlin 1806). Toute contrebande étrangère est sévèrement réprimée, comme le montre le tableau page 84, où l'on voit un autodafé à Francfort où sont brûlées des caisses de marchandises anglaises de contrebande. Cependant, après les effets néfastes de ce décret, Napoléon, en 1810, répudie ce qu'il avait prôné pendant quatre ans, et autorisera l'importation de marchandises au moyen d'un système de licences sur lesquelles, bien entendu, le Trésor percevra des droits élevés, ce qui apportera un peu d'oxygène aux métiers de luxe. D'autre part, les commandes impériales affluent, mais l'Empereur exige des délais si courts que les Jacob font œuvrer des équipes de nuit qui, probablement, travaillent de ce fait, pour des salaires plus élevés. Sans que cela soit une consolation, notons que les Jacob ne sont pas les seuls à pâtir : le grand peintre David est forcé

Important bureau du cardinal de Cambacérés orné de bronzes emblématiques de son appartenance au Sénat, exécuté vers 1811. Conservé au ministère de l'Intérieur, à Paris.

de réclamer moult fois les honoraires pour son grand tableau du *Sacre*, et la faillite retentissante de l'honorable maison Odiot est de 1810 ! Les affaires devenant de plus en plus difficiles, Napoléon va alors créer un système de prêt sur gage sur des objets nominalement enregistrés. Jacob proposera alors un lot d'objets et meubles, mais il ne peut se mettre d'accord sur la liste des objets mis en dépôt, autrement dit, « hors vente ». Notre vieil ami Landau disait en riant, « le stock, c'est ce qui ne se vend pas », mais ici, dans un sens un peu différent. Jacob ne reçoit donc que 270 000 F, ce qui ne suffit pas, car il a plus de 300 000 F de dettes. Toute la corporation des ornemanistes est touchée, et a besoin de l'aide gouvernementale. Thomire, le grand bronzier, qui a repris le fonds de commerce de Lignereux, reçoit un prêt de 140 000 F – somme importante. Le fabricant de porcelaine, Dagoty empruntera 30 000 F, le propriétaire de la manufacture de cristaux, 190 000 F, Feuchère, le ciseleur et doreur avec qui travaillaient les Jacob, 80 000 F seulement. Au total, vingt-cinq établissements consacrés aux objets d'art reçurent, en 1807, un million deux cent mille francs environ. Deux ans plus tard, les remboursements s'élevaient seulement à 200 000F ! Quelquefois, cela se termine très mal, comme pour l'ébéniste Daguerre de Montrosier qui avait contracté un prêt de 100 000 F peu avant sa mort, en 1806. L'Empereur finit alors par accepter d'acheter quelques meubles, quoique les trouvant d'un style quelque peu exubérant. D'après Lefuel, les ateliers de Jacob fabriquèrent entre 1796 et 1813 pour près de dix millions de francs, où les fournitures publiques rentrent au total pour deux millions : quant aux exportations, elles représentent un tiers, le reste des fournitures concernant les particuliers.

Coiffeuse en acajou d'époque Empire somptueusement ornée de bronzes dorés chers à l'Empire : palmettes draperies, couronnes, cygnes, palmes, rosace et décor à la marguerite. Elle porte l'estampille Jacob rue Meslée. Ancienne collection Ségoura.

Portrait en pied de l'impératrice Joséphine. Huile sur toile de Riesener.

Le Premier consul à la Malmaison dont on aperçoit l'architecture à droite. Dessin rehaussé de gouache par J.B. Isabey.

Le château de la Malmaison.

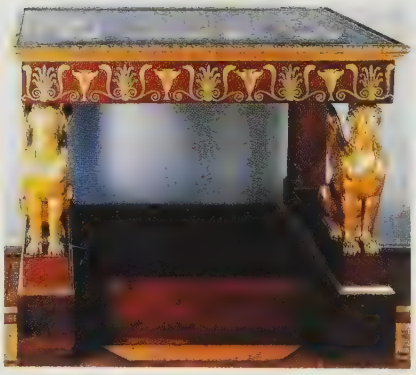
Avant d'écrire ce court chapitre sur Malmaison, il m'est apparu sage de retourner dans ce haut lieu de l'esprit empire. Ici, sont réunis des objets d'art et meubles exceptionnels, bien souvent de Jacob frères et de Jacob-Desmalter, ainsi que des tableaux de David, de François Gérard, de Gros et de Girodet dans une ambiance de château, « bien loin de la tombe froide d'un musée », comme disent les Goncourt. En sortant d'une longue visite où j'avais retrouvé tous mes souvenirs d'enfance, j'achetai deux petits catalogues, très intéressants, bien illustrés, l'un du conservateur Bernard Chevallier, l'autre de Gérard Hubert. Hélas, trois fois hélas, en lisant ces fascicules, je m'aperçus que cet ensemble mobilier qui m'avait tant séduit était en fait constitué de pièces provenant d'autres résidences. C'est ainsi que dans l'antichambre, on peut admirer une console en acajou signée Jacob frères venant du château de Fontainebleau, et une chaise en acajou ayant figuré aux Tuileries dans le bureau du secrétaire Bourrienne. Il en est de même au salon où une console demi-lune avec plateau de marbre peint, signé Jacob-Desmalter vient de Saint-Cloud, tandis qu'un métier à broder de l'Impératrice meublait le château de Compiègne. Dans le salon de musique, nous trouvons un fauteuil en loupe d'orme et douze chaises avec incrustations d'ébène et étain, le tout provenant de la bibliothèque du maréchal Murat à l'Élysée. Pas très loin, six fauteuils et deux chaises à pieds tournés et dossiers à crosses viennent

Reconstitution de la chambre de Joséphine au château de la Malmaison.

des Tuileries. Mais la pièce la plus importante est le magnifique bureau mécanique de Jacob frères exécuté pour le cabinet de travail du Premier consul aux Tuileries. Toutefois, dans le grand salon, deux canapés et quatre fauteuils d'acajou des frères Jacob sont rentrés au « bercail », car ils portent les marques de la Malmaison après avoir été vendus en 1828. Mais soyons honnêtes, en dehors des meubles de Jacob à Malmaison, il en est

d'autres de grand intérêt. C'est ainsi qu'un meuble d'appui en acajou et bronze doré est l'œuvre de Simon Mancion. Celui-ci porte une inscription : « Dédié à Napoléon, Empereur des Français. » Aussi intéressant est un bureau mécanique en acajou exécuté par Giovanni Socci à Florence, provenant de la succession de la princesse Bacciochi, sœur de Napoléon. Surprise ! Une exposition consacrée au mobilier Empire, intitulée : *Sous le signe de l'Aigle* a été présentée récemment au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Dans un ensemble exceptionnel où l'on retrouve les noms de Martin Guillaume Biennais, de Percier, de Fontaine, d'Antoine-André Ravrio et de Jean-Baptiste Odiot, deux pièces de haute qualité provenant de l'atelier de Jacob Desmalter sont présentées. Il s'agit d'une console de 1809 – pied en forme de sphinx, plateau en mosaïque (travail italien du milieu du XVIII[e]), et d'une table guéridon en bronze doré avec plateau de mosaïque décoré d'un aigle (vers 1801). Comment ces deux pièces ayant meublé la Malmaison sont-elles parvenues en Russie ? D'une manière très simple : le fils de Joséphine, Eugène de Beauharnais – beau-fils de Napoléon I[er] – avait épousé une princesse de Bavière. De cette union naquit Maximilien, duc de Leuchtenberg, lequel épousa, à son tour, la fille de Nicolas I[er], tsar de Russie. À la mort de son père, Maximilien, résidant à Saint-Pétersbourg, hérita de certains biens mobiliers provenant de Malmaison. On peut, dès lors, imaginer, au vu de la grande qualité de ces deux pièces, le faste régnant à Malmaison du temps de l'Empereur. Somptueuse résidence de campagne !

Nous représentons page 13, la bibliothèque de Malmaison qui, en son temps, était meublée d'un grand bureau plat de Jacob. Ce bureau à mécanisme était reproduit à l'identique dans tous les cabinets de travail de Napoléon, à Fontainebleau, Compiègne... Son mécanisme permettait à l'Empereur, quand un visiteur entrait pour une audience, de rabattre un abattant, afin de cacher les papiers disposés sur le bureau sans avoir à



Console de 1809 pieds en forme de sphinges surmontés d'un plateau en mosaïque italienne provenant d'un petit-fils de Joséphine, lui-même gendre du tsar Nicolas I[er].
L'Ermitage Saint-Pétersbourg.

Importante coiffeuse en acajou et bronze doré appartenant à l'impératrice Joséphine aux Tuileries aujourd'hui à la Malmaison.

les ranger, et d'une douzaine de sièges dessinés par Percier et Fontaine.

Bien que ces meubles aient été dispersés lors de ventes aux enchères en 1828, cette pièce a été meublée à nouveau en respectant le style et l'atmosphère d'alors. Sous l'Empire, la bibliothèque contenait 4 500 livres. Cinq cents ont pu reprendre leur place de jadis, tandis que sept cents volumes aux armes de Napoléon et de Marie-Louise, venant de diverses provenances impériales, complètent cet ensemble.

Chapitre XVII

Les Jacob et le palais de l'Élysée.

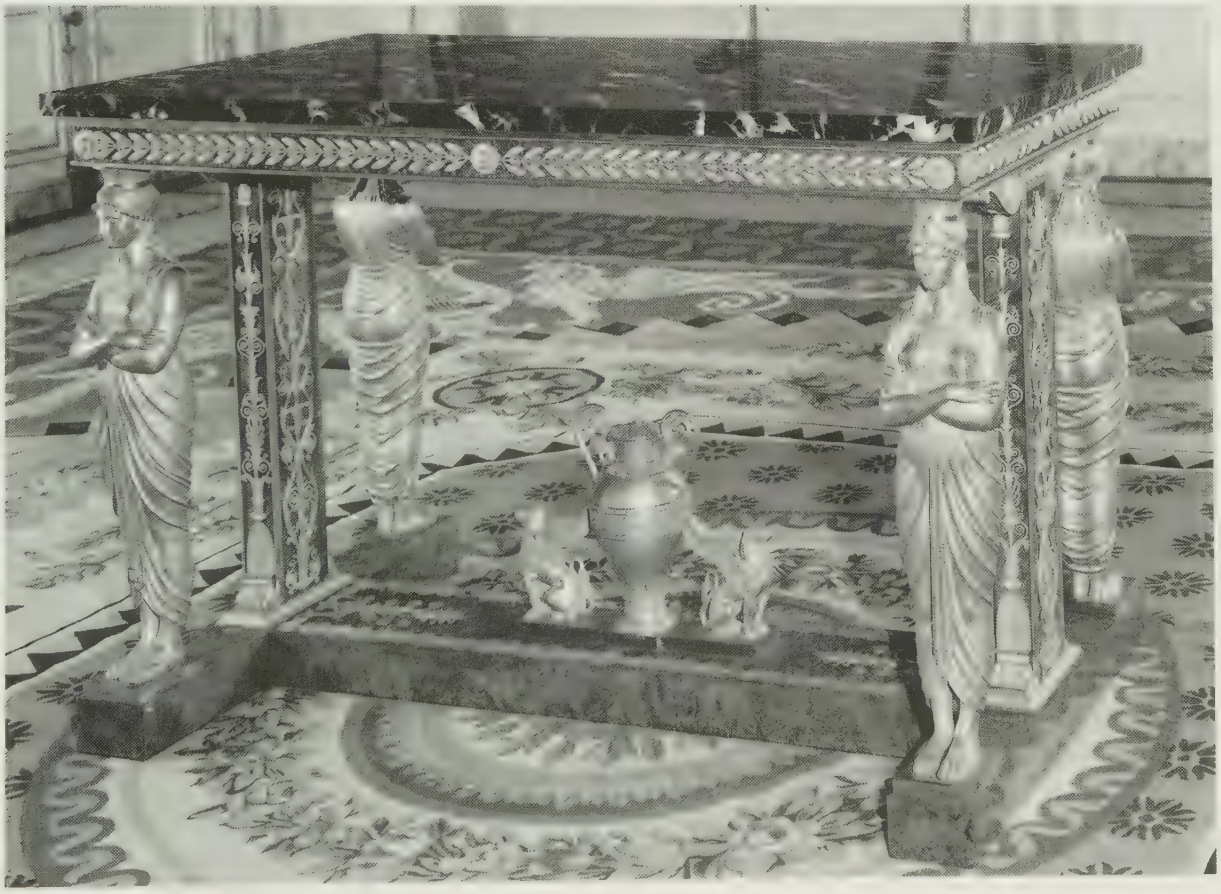
Chaise lyre en acajou, pour le salon de musique de l'impératrice Joséphine par Jacob-Desmalter.

Longtemps propriété de femmes, de la marquise de Pompadour d'abord puis de la duchesse de Bourbon, sœur de Philippe Égalité qui remodela le parc dans le goût anglais, le palais de l'Élysée fut donné à l'État par cette dernière en 1794. En dépit de ce legs, la duchesse sera emprisonnée puis libérée, et exilée sous le Directoire. Pour un temps, ce palais deviendra un saint lieu de réjouissances populaires, où l'on danse, où l'on sert des glaces, des cafés et même une nouvelle citronnade dite « citronnelle mousseuse » ; on y trouve des « haltes anglaises », ancêtres, sans doute, de nos assiettes anglaises. Ce parc de loisir fut racheté par Joachim Murat, le 6 août 1805. Alors interviennent nos ébénistes Jacob-Desmalter qui le meubleront « royalement ». En effet, Joachim Murat avait épousé Caroline, sœur de Bonaparte en 1800. Il donnera à l'Élysée un lustre incomparable grâce à une « cagnotte » qu'il s'était constituée lors des guerres d'Italie. Les dépenses de menuiserie-ébénisterie du prince Murat entre 1805 et 1808 se sont élevées à 390 000 francs, somme très importante à l'époque. Voici le titre de ce mémoire :

ÉLYSÉE, PROPRIÉTÉ DE MURAT,
GRAND DUC DE BERG

Puis les Murat quittèrent la France pour régner sur le trône de Naples et deux Deux-Siciles en 1808. Ils sont un peu déçus de n'avoir pas été « faits » roi et reine d'Espagne. Murat se révèle alors meilleur général que diplomate. Ainsi, en 1815, après avoir constitué une armée de 70 000 hommes, il tenta de s'allier à l'Autriche et à l'Angleterre, espérant ainsi sauver son trône. D'autre part, ses réformes diverses ne fédèrent pas l'ensemble de la population qui se détourne de lui, et il sera fusillé sur une place. L'Élysée étant libre en 1808 et l'Empereur ne pouvant aller tous les jours à la Malmaison, trop éloignée, reprend le palais qui va s'appeler dorénavant : l'Élysée-Napoléon. Au moment de son divorce, Joséphine n'aimant pas les Tuileries,

Console de Jacob-Desmalter en orme ornée de bronze doré, dessus marbre, à l'origine le plateau était une mosaïque romaine; ayant garni l'Élysée sous l'Empire aujourd'hui à Trianon.



habite à l'Élysée, « le plus beau palais de Paris », dit-elle. De 1809 à 1814, Napoléon fait compléter le mobilier sans relâche. Jacob fournira, à côté de travaux de menuiseries, de très nombreux nouveaux meubles ; voici l'inventaire, du plus noble au plus trivial : « Un couronnement (ciel de lit), un lit avec impériale, cinq autres lits, trois fauteuils, quatre chaises, dix tabourets, quatre tables, deux bureaux, deux pupitres à musique, une table de nuit, une chaise garde-robe, un bidet et six porte-manteaux ». L'inventaire mentionne aussi la restauration de l'ancien mobilier, extrêmement important. Jacob-Desmalter va mettre alors en état : « Trois lits, deux couronnements, treize canapés, quarante-quatre fauteuils, trente et une banquettes, deux bergères, soixante chaises, deux méridiennes, cinq en-têtes, un tabouret de pied, un écran, trois consoles, une commode, deux bureaux et trois corps de bibliothèque ». Beaucoup de meubles furent enrichis de bronzes dorés. La facture de quelques travaux s'élève à 39840 francs, travaux effectués surtout au rez-de-chaussée. Il refait le vestibule, l'antichambre, dit « Salon des pages », une galerie, le grand cabinet de Sa Majesté dit « Salon d'angle », une chambre à coucher. Au moment de l'abdication en juin 1815, Napoléon traversera le jardin anglais de l'Élysée et sortira par la porte sud pour gagner Malmaison, où il attendra, mais en vain, un passeport pour les États-Unis. C'est alors qu'il partira pour Rochefort et se rendra aux Anglais sur leur navire, *le Bellérophon*, en faisant appel à la magnanimité de l'Angleterre ! Enfin, au début du XIX^{e} siècle, sous Louis XVIII, nous trouvons un mémoire du petit-fils du grand Georges Jacob, pour travaux effectués à l'Élysée lors du mariage du duc de Berry avec Caroline, fille de Ferdinand, roi des Deux-Siciles ; après l'assassinat de son mari, celle-ci changera le décor et inventera bientôt « le style troubadour ». Quelque trente ans plus tard, un autre Bonaparte prête serment à la Constitution et s'installe à l'Élysée. C'est dans ce palais que celui-ci deviendra Napoléon III.

Au palais de l'Elysée salon dit d'argent qui fut peint à l'argent par Jacob-Desmalter. Ce salon fut commandé par Caroline Murat.

Le goût de l'Empereur.

Tabouret faisant partie d'une suite de quatre, en bois doré finement sculpté posant sur des glaives croisés en forme d'X. Un siège identique est conservé au musée Victoria and Albert de Londres. Il porte l'estampille de Jacob-Desmalter, rue Meslée et la marque au feu du palais de Saint-Cloud. Ancienne collection Ségoura.

Trône de Napoléon en bois doré, pieds à tête d'Hercule sculptés par Cartelier d'après un dessin de Percier et Fontaine. Provenant de Saint-Cloud

En réalité, il faudrait dire « les goûts de l'Empereur » car ceux-ci sont fort divergents ; il y a un style pompeux, césarien, fait pour frapper les foules, et un autre, beaucoup plus simple, qui correspond à sa nature intime, mais que, politiquement, il refoule bien souvent. Il aime les meubles d'une aimable rusticité lui rappelant son enfance. À ce sujet nous allons relater un curieux exemple qui date de la campagne de Russie. Après avoir fait un enfant à une belle Polonaise [26], la comtesse Waleska, Napoléon se trouve maintenant au château de Petrowski, dans la banlieue de Varsovie, où il s'installe pour un mois du 19 octobre au 18 novembre 1812. Dans sa chambre, l'Empereur remarque un petit meuble russe « mi-secrétaire, mi-écran » assez singulier, lui permettant de travailler en se chauffant les pieds. « Les désirs d'un roi sont des ordres », et il en est de même pour ceux d'un empereur. Tout de suite sur les instructions de Napoléon, le grand maréchal Duroc fait parvenir au duc de Cadore [27] le dessin et les dimensions

dudit meuble. Celui-ci écrit la lettre datée du 31 octobre 1812 à Monsieur Desmazis, administrateur du Mobilier de la Couronne : « Sa Majesté a, dans sa chambre à coucher à Varsovie, un meuble qui lui plaît beaucoup... Le dessin représente le meuble tel qu'il est avec toutes ses délicatesses ; celui que l'on ferait à Paris pourrait être de meilleur goût, mais l'essentiel est de le faire léger et de lui conserver toutes ses dispositions de commodités... Ne pas faire un meuble trop riche et trop recherché. Je vous prie de me faire exécuter pour l'approuver, le devis de la dépense d'un ou deux meubles. Je vous demande de les faire avec toute la simplicité qui n'exclut pas le bon goût. » Ce qui fut fait et bien fait. Ce qu'est devenu ce meuble rarissime, nul ne le sait !

Mais dans les grandes occasions, l'Empereur sait manifester son bon goût, digne d'un amateur averti. En effet, le 19 juillet 1809, quelques mois avant son divorce d'avec Joséphine, Jacob-Desmalter présente la maquette d'un serre-bijoux destiné à l'impératrice ; la fabrication peut s'élever à 55 000 francs. D'après une tradition familiale, l'ébéniste aurait subi une perte assez sensible sur ce meuble – le prix de revient ayant largement dépassé le devis primitif. Entre la réalisation définitive, l'Empereur aura divorcé de Joséphine, et épousé, en 1810, Marie-Louise d'Autriche, a qui fut offert ce fameux meuble. D'après Lefuel, les bronzes provenaient de l'atelier de Thomire, mais le dessin revenait à Antoine Denis Chaudet dont le nom n'est pas resté dans l'histoire, mais qui fut, cependant, un excellent artiste agréé par l'Académie, et qui fit exécuter la célèbre statue de la Paix, assisté, peut-être, de Prud'hon. Le sujet principal de la décoration du serre-bijoux est : *La naissance de la reine de la terre à qui les amours et les déesses s'empressent de venir apporter des offrandes.* Les bâtis sont en chêne plaqué en amarante de bois des îles. Les colonnes et corniches sont également en amarante. Le socle est incrusté de bronze et de nacre. Parmi les ornements de frise : « collier en perles et poires en nacre ».

Serre-bijoux en bois d'if et d'amarante avec incrustation de nacre et de bronze doré ; le motif central est de Chaudet. Il fut donné en 1810 à l'impératrice Marie-Louise, mais en réalité il avait été commandé pour l'impératrice Joséphine. Estampillé Jacob vers 1810

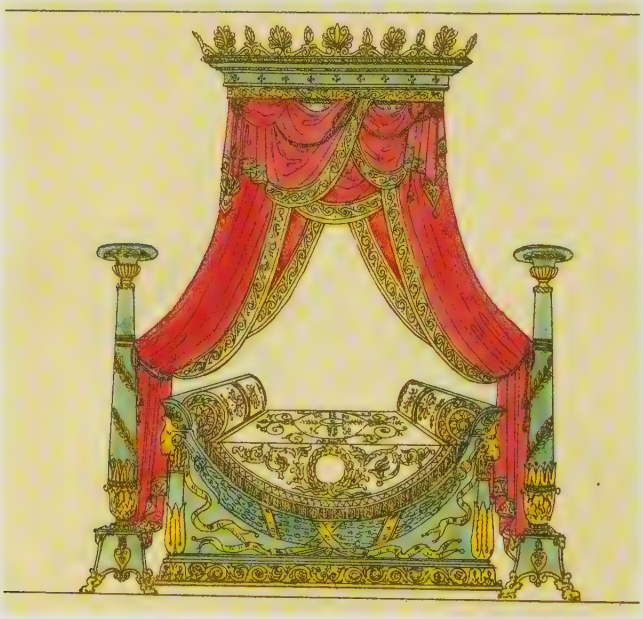
Les serrures sont traitées comme des mouvements de montre, une modification des mouvements de celles-ci intervint à l'occasion du changement de destinataire – pour six cent cinquante francs – ce qui paraît très raisonnable. Aujourd'hui, comme il se doit, ce meuble prestigieux est fort bien présenté au Louvre par Daniel Alcouffe, mais j'aurais aimé un peu plus du décorum cher à l'Empereur.

Mobilier de Jacob meublant la salle de bains de l'impératrice au palais de Compiègne.

En conclusion, ce meuble de Jacob, le plus beau de cette époque que l'on connaisse, est à mettre à la gloire d'un homme de goût, qui a certainement assisté à l'évolution de sa fabrication : Napoléon lui-même. De qualité égale, deux meubles dont nous reproduisons un de la paire ci-dessous, sont en acajou ronceux avec appliques de bronzes dorés, représentant Apollon et Vénus. Ils furent exécutés en 1810

Serre-bijoux d'une paire, en acajou, bronze doré et nacre, vers 1811.

▲ Gravures d'après des dessins originaux de percier et Fontaine tirées de l'ouvrage *Style Empire Complément du Percier-Fontaine* ▼



pour la chambre à coucher de l'impératrice à Compiègne, pour entrer « à volonté » dans un renfoncement, ce qui a nécessité double assemblage pour le « tout ». Leur dessus était en marbre blanc ; ils furent payés 6 200 francs. Nous reproduisons un coin de la chambre du palais de Compiègne, ci-contre. Autre pièce d'importance : le berceau destiné au roi de Rome, en racine d'orme, orné de bronzes dorés, représentant deux génies se disputant une couronne – prix demandé : 3 200 francs – aujourd'hui au musée de Saint-Cloud.

Remarquons, un peu à contrario, que l'Empereur, quoique prônant pour lui la simplicité, aime les meubles Boulle, puisqu'il a dans sa chambre à Fontainebleau, une commode de Boulle (il n'est pas le seul, car Vivant Denon, Georges Brummell et Girodet-Trioson l'ont précédé dans ce choix). Ne nous étonnons pas que de telles productions Louis XIV aient été souvent bradées au début du règne de Louis XV, comme nous l'avons vu, mais les meubles de Boulle furent toujours appréciés. Au milieu du XVIII[e] siècle, Blondel de Gagny, le grand collectionneur, achète, pour son hôtel de la place Vendôme, des meubles de Boulle. Il en est de même du comte

Le mobilier de la chambre de l'Impératrice, au palais de Compiègne, est de Jacob-Desmalter

d'Artois, renommé pour son goût d'avant-garde, qui acheta, en 1777, un faux meuble de Boulle pour sa résidence du Temple. Mais l'Empereur ne s'en tint pas à la commode de sa chambre, il plaça aussi dans le cabinet de topographie, à Fontainebleau, deux importantes armoires de Boulle, ornées de sujets de « chasse et pêche ». N'oublions pas non plus deux meubles d'appui, dont l'écaille était incrustée de cuivre et d'étain, dans le cabinet du château de Saint-Cloud. Comme dit Hector Lefuel : « Cela ne prouve-t-il pas de l'éclectisme ? ».

Autre facette de son caractère, l'Empereur ne veut pas acheter de meubles anciens, car il veut que son époque « crée ». C'est ainsi qu'il refuse l'achat en 1808 du « serre-bijoux de la comtesse de Provence » de Riesener – aujourd'hui au château de Windsor – pour deux raisons : la première, parce qu'il trouvait le meuble démodé, en disant qu'il préférait celui de Monsieur Jacob, la seconde, pour celle que nous venons d'évoquer, car il veut des créations de son temps. Nouvel effort en 1811, de Daru qui propose ledit meuble pour 38 000 francs, afin de le situer en bonne place au palais de Saint-Cloud. Celui-ci doit se contenter de cette réponse : « Sa Majesté veut faire du neuf et non acheter du vieux ».

Il en fut de même pour les fameux tapis de la Savonnerie de la Galerie des Glaces, achetés en 1796 par le banquier de Hambourg, Chapeaurouge, contre des fournitures de harengs. En effet, le 6 juin 1806, Daru reçut d'un représentant de la succession Chapeaurouge, l'offre d'achat de 190 000 francs d'une grande partie de ce lot de tapis qui, semble-t-il, n'aurait pas quitté la France. Quelques mois plus tard, une lettre de l'intendant de la maison de l'Empereur informe Monsieur Demazis, administrateur du mobilier : « Je vous invite à ne pas donner suite à cette affaire. » Cependant, d'après Pierre Verlet, une partie de ce lot fut achetée postérieurement, car de meilleure qualité et moins chère que les tapis de la manufacture des Gobelins ; quelquefois, il faut savoir attendre !

Faillite de la maison Jacob.

F.-H.-G. Jacob-Desmalter, 1770-1841.
Médaillon signé :
« Dantan aîné, Rome, 1833 »
(À Madame Meurice.)

Dans le milieu artistique, c'est un atterrement général. Le soir du 10 octobre 1813, on apprend cette affreuse nouvelle qui se propage dans le « faubourg » comme une traînée de poudre. Comment Jacob, qui employait 750 ouvriers il y a quelques années, qui faisait un énorme chiffre d'affaires avec la cour et l'administration française et un tiers à l'exportation, pouvait-il être en faillite ? Il faut cependant se rendre à l'évidence : *le Journal de Paris*, daté du 5 octobre 1813, publie la déclaration de faillite de la maison Jacob-Desmalter qui entraîne une mise sous scellés, et l'inventaire de tous les biens, y compris les appartements personnels avec leur contenu. Il y avait entre autres l'un des premiers pianos Pleyel auquel Georges Jacob était très attaché. Georges Jacob est contraint de quitter son domicile de la rue Meslée, situé au-dessus des ateliers. Malgré les efforts de David, de Percier et Fontaine, en haut lieu, pour le tirer de ce mauvais pas : « La Loi est la Loi », il faut s'y plier.

Après un séjour de quelques mois dans une clinique de Chaillot – beaucoup plus confortable que l'on a pu l'écrire – Jacob rentra chez lui, 57, rue Meslée...

Mais il ne put supporter toutes ces épreuves, et devait mourir le 5 juillet 1814, âgé de 75 ans. Le fils du grand artiste, François-Honoré-Georges, va être remis à la tête de l'établissement « Jacob », les créanciers reconnaissant sa parfaite probité ; « il avait seulement été victime des événements politiques ! »

Le Concordat est homologué le 13 février 1815, et son fils, François-Honoré-Georges, reprit la société avec le concours financier d'un négociant, François Bonnatier.

À la même époque, après vingt-trois ans d'exil, Louis XVIII rentre à Paris au printemps 1814 et, comme tout un chacun, se rend au ministère des Finances, où il constate que Napoléon l'a précédé et que les caisses sont

Paire de consoles en érable. Elles reposent sur des dauphins surmontés de ballustres. Estampillées Jacob (après 1815). Collection Ségoura.

presque vides ! Malheureusement, le prince le plus fastueux de la famille royale, anciennement à l'affût des derniers modèles des meilleurs faiseurs, dont Jacob – menuisier ordinaire ; doit commander pour l'instant, à ce dernier, un fauteuil roulant où le clouent des crises de goutte fort douloureuses. Bien entendu, dans toutes les résidences royales, les N et les abeilles sont remplacés par des L et des fleurs de lys.

Lors de son court séjour à Fontainebleau, le 16 juin 1816, le Roi, bon prince, fait remarquer à son frère : « Combien les appartements sont beaux et magnifiquement meublés » – compliments différés à l'homme Napoléon ou au style Empire ?

Fauteuil en forme de gondole en placage de bois d'érable finement incrusté de bois d'amarante. Le dossier en demi cercle est gravé au pourtour d'un décor de frise à la Grecque, les accotoirs en placage de bois d'amarante sont ornés de têtes de dauphins, les pieds sont en forme de sabre. Ancienne collection J.B. Chantrell, puis Ségoura.

Fauteuil roulant de Louis XVIII.
En acajou masif, Jacob en fit deux pour le roi, il les munit d'un mécanisme permettant d'actionner les roues en bronze doré, pour se déplacer.
Sous le siège figure l'inscription « Fauteuil du Roi fournit par Jacob en 1820 ».
Celui-ci est conservé au château de Breteuil dans une évocation historique.

Après les nombreux tracas de la famille Jacob, François-Honoré, bientôt aidé de son fils Alphonse-Georges, œuvra pour la famille royale dont la duchesse de Berry, qui va s'installer aux Tuileries en style troubadour. Mais François-Honoré doit répondre à une offre pressante de George V qui désire remeubler Windsor où il va se rendre.

Quelques années plus tard, il part pour le Brésil à la demande de Don Pedro afin de décorer les palais impériaux, dont celui de Petrópolis.

Son fils tient alors les rênes de l'atelier, et c'est peut-être à cette époque qu'il remit en état la fameuse coiffeuse reproduite ci-contre, marquée de l'estampille : « Jacob, rue de Bondy 32 » qui correspond à la nouvelle adresse de l'entreprise Jacob vers 1830 !

La faillite de la maison Jacob en 1814 empêcha que ce meuble ne soit entièrement terminé, il fut retiré des ateliers avant inventaire et mis à l'abri... peut-on penser.
Il réapparait quinze ans plus tard dans l'atelier d' Alphonse-Georges, le fils de François-Honoré, sis rue de Bondy 32.
Étude Tajan.

Chapitre XX

La collection de malachites de Napoléon

Portrait d'Alexandre Ier tsar de Russie, grand admirateur de Joséphine, peint par le baron Gérard. Château de Malmaison.

Après les défaites russes d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Eylau (8 février 1807) et de Friedland (14 juin 1807), le tsar Alexandre Ier Pavlovitch, petit-fils de la Grande Catherine, fut contraint de demander la paix à Napoléon. C'est ainsi que sur un radeau amarré au milieu du fleuve Niemen, fut signé le fameux traité de Tilsit reconnaissant le nouvel ordre établi en Europe par Napoléon, et que le tsar donnait de ce fait (!!) son adhésion au Blocus continental, décret qui fermait à l'Angleterre tous les ports continentaux (du moins en principe). Il était dans les us et coutumes que, pour clore un traité, les parties en présence s'échangent des cadeaux représentatifs de leurs génies industrieux. Napoléon envoya en Russie un service de la manufacture de Sèvres décoré des dessins de Denon relatant la campagne d'Égypte. Tandis que le tsar fit parvenir à Napoléon des fourrures et des malachites extraites de ses mines de Sibérie. Ces malachites, pierres semi-précieuses, d'un beau vert soutenu, étaient très appréciées des cours impériales russe et chinoise!

Dans l'esprit de l'Empereur, les plus importantes de ces pierres étaient destinées à être montées sous diverses formes. Bien sûr, les premiers consultés furent Percier et Fontaine, architectes, dessinateurs, ornemanistes de renom, que nous retrouverons à la fin de ce volume.

Des esquisses furent ainsi conçues par ces dessinateurs ; Jacob-Desmalter exécutera d'après elles, entre autres, une vasque, des candélabres, une console et divers autres meubles incluant dans leurs structures des plaques de malachite. Certains de ces objets sont encore visibles aujourd'hui au Grand Trianon, dont la grande vasque fort bien exposée (page suivante).

Nous connaissons le montant du devis de certains de ces objets :
– les deux candélabres en bronze et malachite furent exécutés pour la somme de 11 000 francs.
– la grande vasque à piétement de bronze exécutée d'après Cartelier, pour la somme de 6 500 francs.
– deux grandes tables de malachites pour la somme de 12 500 francs.

Un devis de Jacob daté du 6 février 1811 nous montre les soins apportés au transport de ces pièces exceptionnelles. En fait, Jacob décrit dans ce mémoire les manutentions diverses : « Après avoir été aux Tuileries avec huit hommes pour emballer les malachites ; les avoir garnies de coton, papier de soie et fait des chemises, exprès, pour les envelopper, afin de garantir les bronzes ; les avoir chargées le lendemain, sur deux voitures et les avoir conduites à Trianon avec six hommes pour les décharger, les remonter et les mettre en place. Cent cinquante francs en règlement, prix en demande deux cents. »

Lors d'une période particulièrement délicate avec renversement des alliances – campagne et retraite de Russie – Alexandre I[er], oubliant tout différent, revient en France en 1814. Le 17 août 1814, le tsar se rend à Malmaison où réside Joséphine en compagnie de sa fille, la reine Hortense.

Candélabre en malachite et bronze doré d'après une aquarelle de Percier, aujourd'hui au Grand Trianon.

À droite : grande vasque en malachite supportée par trois grandes chimères à têtes d'Hercule exécutée pour les Tuileries, aujourd'hui au Grand Trianon à Versailles.

Fidèle en amitié… Alexandre lui rend de nombreuses visites ; il est amené à lui acheter pour une somme approchant le million de francs, une grande partie de sa collection de tableaux, tableaux acquis ici et là, d'autres étant le fruit de rapines perpétrées par les généraux d'Empire dans les pays occupés.

Mais ces visites furent rapidement interrompues, car le dernier samedi de mai, l'impératrice s'alite, après un coup de froid, pour ne plus se relever.

Dessin de la vasque en malachite ci-contre. Montée en 1810 par Jacob-Desmalter d'après Cartelier. Aquarelle de Percier

Chapitre XXI

L'hôtel particulier d'Eugène de Beauharnais, rue de Lille.

Portrait du prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Andrea l'Aîné Appiani, huile sur toile, château de Malmaison.

Une des figures les plus sympathiques de cette époque est le fils d'Alexandre de Beauharnais et de la créole Marie-Josèphe Rose Tascher de la Pagerie (dite plus tard Joséphine) né le 3 septembre 1781 à Paris.

Eugène fit de bonnes études au collège d'Harcourt à Paris. En 1792, son père rejoignit l'armée, et refusa que ses enfants Eugène et Hortense se rendissent en Angleterre

– le mot « émigré » n'existe pas à l'époque. Au printemps 1794, Alexandre et Rose furent arrêtés et enfermés dans l'ancien couvent des Carmes. Alexandre fut guillotiné quatre jours avant le 9 thermidor. Eugène, âgé de 13 ans, commença d'apprendre le métier de menuisier ébéniste, puis il entra en pension à Saint-Germain chez l'Irlandais Mac Dernot, tandis que sa sœur Hortense était mise en pension chez Madame Campan.

Le mariage de leur mère avec Bonaparte fut accueilli avec amertume par les deux enfants. Quand plus tard en 1796, le traité de Campo Formio fut signé avec l'Autriche, le jeune Eugène fut chargé de porter aux îles Ioniennes la nouvelle de leur rattachement à la France, puis, comme aide de camp de Bonaparte, fit partie de l'expédition d'Égypte, où il fut blessé à la tête devant Saint-Jean d'Acre.

Le temps passe, et par le fait du prince, Eugène se voit confier le gouvernement d'Italie ; il se tira fort bien de cette tâche pour laquelle il n'avait pas été formé. Il tint à installer sa jeune épouse, la princesse Auguste-Amélie de Bavière, et l'enfant qui va bientôt naître, dans un hôtel de la rue de Lille qui sera décoré en grande partie par Jacob. Je passe la plume à mon érudit ami, Bernard Oger, qui va vous ouvrir en grand les portes de l'hôtel de Beauharnais.

« Lorsqu'il se rend acquéreur de l'hôtel de Villeroy en 1803, Eugène est en Italie, où il fait campagne aux côtés de Bonaparte. Il demanda alors à sa mère, la future impératrice Joséphine, de superviser les travaux, qu'elle fait exécuter par MM. Calmelet et Bataille.

Pour être au goût du jour, on a plaqué sur la façade de l'hôtel construit par Boffrand, un péristyle à l'égyptienne, reprenant les décors de mastabas, et si les niches sont vides aujourd'hui, elles ont abrité jusqu'au début du XX^{e} siècle, deux statues d'*Antinoüs* par Beauvallet, aujourd'hui propriété de l'Institut au musée Marmottan. Pour quel motif ont-elles été enlevées? le mystère reste entier !

Portrait de la fameuse reine Hortense,
mère de Napoléon III.
Huile sur toile
par Anne-Louis Girodet de Roussy-Trioson.

Au rez-de-chaussée, à l'ombre des arbres plantés côté Seine, se développe l'appartement dit « frais », réservé à Eugène, selon le plan habituel de l'époque : antichambre, salon, chambre et cabinet. Pour ces pièces, les Jacob vont livrer des sièges en bois doré et laqué d'un modèle très classique, mais aussi une magnifique bibliothèque en acajou à deux corps, le haut vitré rythmé par des colonnettes ornées de chapiteaux à feuilles de lotus en bronze doré. Consoles en bois laqué ou acajou se succèdent le long des panneaux. Il faut noter, dans le salon, deux toiles peintes de paysages de fantaisie par Hubert Robert et son atelier, des panneaux ornés de reliefs « casques antiques » en stuc, qui reprennent les modèles peints à Malmaison, et surtout une exceptionnelle garniture de foyer en bronze, tout à la gloire d'Eugène pendant la campagne d'Égypte, ornée de palmiers shako, tambour…

Berceloннette (berceau) acajou et bronze doré par Jacob Desmalter, cadeau de la ville de Milan à Eugène de Beauharnais pour la naissance de sa fille Joséphine de Leuchtenberg.

Empruntons au fond du hall, le bel escalier de Boffrand avec sa superbe rampe de fer forgé, sans négliger la charmante statue de jeune femme antique en terre biscuitée qui, à l'époque, couronnait le poêle. Sur le palier, une grande toile *Paysage* de l'atelier d'Hubert Robert, et des appliques de bronzes à têtes de félin et vases antiques invitent à découvrir les salons d'apparat, dont les fenêtres donnent sur la Seine. Et c'est là que le goût de Joséphine va se manifester. Dès la première antichambre, les appliques en bronze à têtes d'Athéna et le baromètre vertical en acajou orné de sphinges donnent le ton, au-dessus des fauteuils de Belanger qui garnissent également le grand salon. Dans l'antichambre tendue de damas cramoisi et d'une frise de lampas, on découvrira dans un salon en acajou de Cresson, qui préfigure les modèles à crosses de la Restauration, une superbe console en acajou de Marcion ornée de bronzes d'après l'antique.

Avec ses cinq lustres, et ses quinze appliques, le salon des Saisons est sans doute l'une des pièces les plus extraordinaires de l'époque. Ils éclairaient des peintures *Aux quatre saisons*, exécutées par des élèves de Prud'hon. Outre

les fauteuils cités ci-dessus, une console en bois doré, sculptée de sphinges à dessus de marbre, ornée de plaques de tôles peintes en faux marbre, répond à la cheminée qui lui fait face. Au centre de la pièce, un guéridon d'acajou, ajouré de flèches de bronze, comporte un plateau en porcelaine, dernière production connue de la manufacture du comte de Provence, rue de Clignancourt. D'autre part, une réunion de bronzes permet de comprendre l'évolution du goût en deux ou trois ans : d'un vase Médicis à collerette ornée d'anses en faune, encore tout à fait Louis XVI d'esprit, dernière œuvre de Gouthière âgé, on passe à une pendule de l'atelier de Thomire, puis aux somptueuses torchères aux esclaves nubiens de Feuchère (l'un des quatre modèles connus actuellement), totalement inspirés par les dessins de la campagne d'Égypte exécutés par Vivant Denon et son équipe.

Le salon rose, plus intime, abrite une cheminée créée par la famille Belloni, en mosaïque blanche peinte en polychromie d'après l'antique. Un salon en bois doré tout simple, attribué à Marcion, entoure une console d'applique en acajou, œuvre de Molitor en fin de carrière, et un fabuleux petit bureau de pente de Genty marqueté à toutes faces, et retrouvé dans le grenier lors des restaurations de 1960. Quelle est sa provenance ? Il garde son mystère, mais ses bronzes au C couronné le datent de 1740-1745. La chambre d'apparat fait sentir encore plus l'influence de Joséphine dans cet intérieur : immense baldaquin à doubles colonnes d'acajou cerclées de feuilles de lierre (prélude à la mode de 1830), avec un lit relevé de bronzes dorés aux sirènes ; boiseries d'acajou peintes à l'huile de motifs antiques également en bronze ; meubles d'appui et consoles ornées de « feuilles d'aquarelle sous vitre » avec baguettes de bronze, dits « églomisé » (M. Glomis, inventeur) sur le socle de la console… Jacob livre d'exceptionnels fauteuils avec accotoirs en cygnes aux ailes déployées, portant le double collier de corail d'un modèle différent de celui de Malmaison.

Derrière la chambre, une merveilleuse salle de bains (toujours en état de fonctionnement) recèle une baignoire en tôle sous une suite des colonnes peintes de feuilles de lotus, éclairées par un lustre quinquet, le tout en tôle peint en faux marbre, alors qu'au sol une mosaïque reprend des thèmes antiques. Enfin, dans le salon de musique, nous

Fauteuil de Jacob se trouvant dans le salon donnant sur la Seine de l'hôtel de Beauharnais, rue de Lille
Étude Oger

retrouvons un décor peint de muses par un élève de Prud'hon. Des panneaux verticaux sont ornés de reproductions de camées antiques et d'oiseaux au naturel qui, comme dans la chambre de la belle Fortunée Hamelin, amie d'enfance de Joséphine, ont été copiés sur les planches de l'*Histoire naturelle* de Buffon. Un piano forte évoque les après-midi que la reine Hortense organisait pour ses enfants et neveux.

Les factures s'accumulent sur le bureau de Napoléon qui, excité par ses sœurs, jalouses, explose, et met l'« embargo » sur l'hôtel ! Le vice-roi d'Italie, Eugène, se défend, proposant de vivre des primes gagnées sur les champs de bataille ! C'est à peine si, avant de partir en Russie en 1814, il séjournera quelque temps dans ce palais. Réfugié à Munich, après 1815, il vendra l'hôtel et son contenu, en 1818, à la Prusse ; cet édifice deviendra ce qu'il est toujours aujourd'hui : « L'ambassade d'Allemagne ».

Joséphine, la fille aînée d'Eugène de Beauharnais eut une heureuse destinée. Née à Milan, elle se maria avec Oscar, fils de Bernadotte et de Désirée Clary (la petite fiancée marseillaise du jeune Bonaparte). Ainsi, par ce mariage, Joséphine devint reine de Suède. Son frère, Charles-Napoléon, épousa en 1835 Marie II, reine du Portugal, mais il mourut quelques mois plus tard... Quant à la dernière fille, Amélie, elle se maria en 1829 à Don Pedro, empereur du Brésil ; c'est à cette époque qu'Alphonse Jacob, petit-fils du grand Georges Jacob, fut mandé au Brésil pour y décorer quelques palais de l'empereur. Enfin, le second fils d'Eugène, Maximilien, né en 1817, troisième duc de Leuchtenberg, épousa, en 1839, la grande-duchesse, fille du tsar Nicolas I^er^. Quant à Hortense, fille de Joséphine, mariée contre son gré à Louis, frère de Bonaparte, elle devint, de 1806 à 1810, reine de Hollande, la fameuse « Reine Hortense ». De cette union, un seul fils survécut, le futur Napoléon III. D'une liaison qu'elle eut avec un fils naturel de Talleyrand, le

général de Flahaut, naquit en 1811, le futur duc de Morny, grand amateur d'art en tableaux anciens et en mobilier des Jacob.

En ce qui concerne les tableaux et les meubles de Jacob, rescapés des ventes aux enchères de Malmaison, il s'en trouve encore en Bavière et en Russie, comme nous l'avons vu, d'autre part. C'est ainsi que par l'intermédiaire de sa propre descendance Joséphine, épouse répudiée pour n'avoir pas donné de fils à l'Empereur, va régner sur l'Europe entière...»

Fauteuil à col de cygne d'un salon de l'hôtel de la rue de Lille, actuellement ambassade d'Allemagne. Etude Oger.

Gabriel Julien Ouvrard (1770-1846), munitionnaire aux armées et collectionneur discret.

Ouvrard, dont on oublie dans tous les textes, les prénoms, était le fils d'un négociant de Nantes qui s'était enrichi dans le commerce colonial ; il arrondit la fortune paternelle par de nombreuses spéculations. Grâce à l'appui de Barras et de l'amiral Bruix, la bête noire de Napoléon, il obtint avec le Belge Michel Simons, le mari de la belle Mademoiselle Lange, la fourniture générale de la Marine. Leur avocat-conseil, dirait-on aujourd'hui, était Cambacérés.

Que cherche-t-on à trente ans si ce n'est une maîtresse en vue, une résidence hors de Paris ? C'est ainsi qu'il devint l'amant de Thérésa Cabarrus, « ex » Madame Tallien et « ex » maîtresse de Barras à qui il fait deux filles et un garçon. Ouvrard lui offre alors l'hôtel de Chanaleilles, construit pour le duc du Maine (aujourd'hui l'hôtel Niarchos). Il va successivement habiter au Raincy, à Marly, et à Louveciennes. Dans la décoration de ses demeures, il n'essaie pas de restituer les fastes de l'Ancien Régime, il y reçoit, dans une atmosphère de fausse simplicité, ce qui peut être le comble de l'élégance ; il désapprouve les projets qui cherchent à parodier le style impérial, car il tient à se différencier de ses confrères. Jacob, abandonnant alors le goût antique qui était une exagération du néo classique Louis XVI, va évoluer vers une décoration dans laquelle des éléments naturalistes

Portrait de Madame Tallien amie intime d'Ouvrard, peint par le baron Gerard, huile sur toile.
Musée Carnavalet.
Etude Bailleul.

auront une grande part : les pieds fuselés ont été remplacés par des pieds à griffes, les accotoirs sont inspirés de l'Égypte (campagne de Bonaparte de 1798) avec sphinx, sphinges, mufles de lions, cygnes, dauphins. Les chevets à crosses des lits bateaux ainsi que des meubles de toilettes font leur apparition.

À contre-courant, Jacob, suivant les directives d'Ouvrard, va fabriquer des meubles en bois fruitier, comme le citronnier, l'oranger, l'olivier, ainsi que des essences locales telles que l'érable gris, le pâle sycomore, le thuya moucheté, des loupes et des racines tourmentées. Ouvrard eut à ce point le goût du confort qu'il pourrait reprendre à son compte les propos du ministre Roederer [28] : « Je veux des meubles faits pour moi et ne veux pas me refaire pour mes meubles. Être bien assis, bien couché, voilà ce que je demande à mon fauteuil et à mon lit. »

Sur les murs, des tableaux de maîtres et de petits-maîtres, choisis rue du Gros-Chêne chez l'expert Jean-Baptiste Le Brun (époux de Madame Vigée-Lebrun, partie en 1789 et qui va « portraiturer » les grands de ce monde, elle ne reviendra qu'en 1803), et souvent évoqué dans ce livre. En effet, Ouvrard et Le Brun sont de vieilles connaissances, car ils se sont connus lors de la vente de la deuxième collection du « conseiller à perruque genevois », François Tronchin, le 9 germinal an 1801. Parmi les acheteurs, on retrouve bien sûr déjà Le Brun, qui achète probablement pour Ouvrard, Vivant Denon et le peintre marchand franco-anglais Bonnemaison dont le portrait se trouve au Louvre. Celui-ci, malgré le Blocus continental, réussit à envoyer à son correspondant anglais, Buchanan, qui nous a laissé des *Mémoires,* de nombreux tableaux, dont le fameux *Portrait de Napoléon dans son cabinet de travail* par David, peint pour le marquis de Douglas, futur duc de Hamilton, pour son château en Écosse. Mais, pour Ouvrard, l'époque faste est déjà sur le déclin. Thérésa l'abandonne en 1805 pour épouser le

marquis de Caraman, elle deviendra bientôt princesse de Caraman-Chimay. Malgré son énorme fortune, il fait faillite en 1807, puis est emprisonné à Sainte-Pélagie, la « Bastille femelle » comme on disait à l'époque, pour avoir escroqué le ministre des Finances ; les événements se précipitant pour lui, il devient vite un habitué de ce lieu [29]. Entre-temps d'ailleurs, il ne manque pas de reprendre ses activités « délicates » de « fourniturier » comme le dit Sébastien Mercier dans *Paris le jour*. En 1814, il devient munitionnaire général des armées françaises en association avec Auguste Domerc, gendre du banquier Chapeaurouge dont nous avons déjà parlé.

D'après certains auteurs, Napoléon, avant son départ pour l'île d'Elbe, aurait confié sa fortune à Ouvrard... mais, ce qui est certain, c'est que celui-ci, « le plus intelligent si ce n'est le plus honnête », si l'on en croit la com-

Lit de repos simple et de bon goût, estampillé Jacob : tel que les appréciait Ouvrard. Étude Chayette et Cheval.

tesse de Boigne, fit partie de la délégation chargée de défendre des intérêts français sous la direction de Talleyrand, lors du traité de Vienne, en 1815.

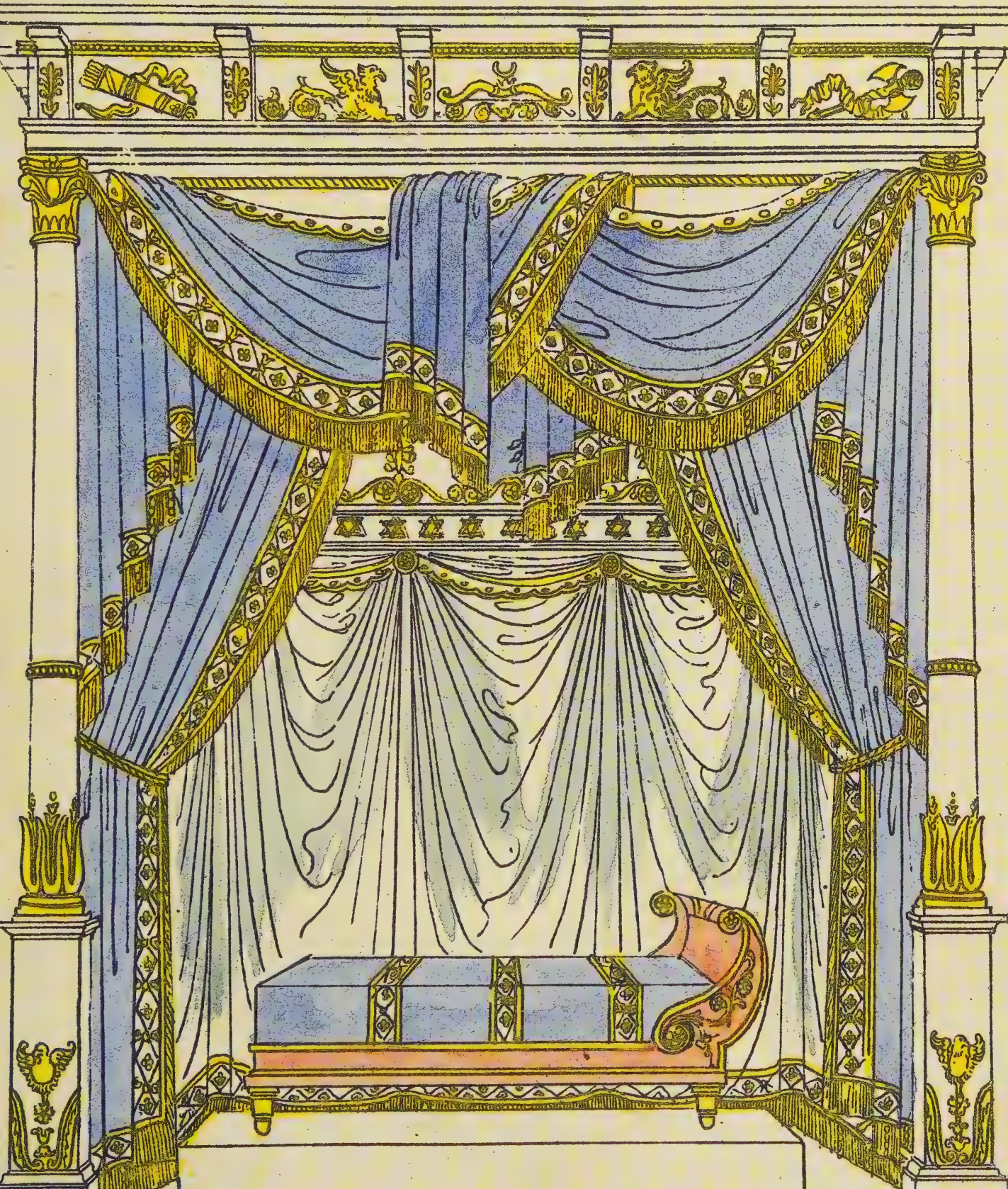
Ouvrard séduisit Wellington, actif représentant de la Coalition et réussit, après de puissantes négociations, à rabaisser le montant des dommages de guerre. Plus tard, la comtesse du Cayla chargea Ouvrard d'une affaire délicate. En effet, la charmante et dangereuse duchesse du Berry est « enceinte en prison » à la citadelle de Blaye. Ouvrard, « avec les arguments incontestables de Don Basile et 100 000 écus » arriva à décider le comte Hector Luchessi Pali à contracter un mariage avec la duchesse. Cette union fut très heureuse ; ils eurent, comme dans les contes, une jolie petite fille.

Chaise faisant partie d'un ensemble par Jacob, vers 1790, ayant appartenu successivement à la famille de Bourbon-Penthièvre qui l'offrit à Ouvrard. À la mort de ce dernier elle échut à la famille d'Orléans. Metropolitan Museum de New York.

Louis XVIII ou Charles X lui offrit cette chaise de Jacob reproduite ci-contre, pour le remercier de ses bons offices – celle-ci avait fait partie de l'ameublement du duc de Penthièvre, puis de sa fille, épouse de Philippe Égalité, avant d'appartenir aux Ouvrard. À sa mort, elle revint à la famille d'Orléans. Aujourd'hui, cette chaise est au Metropolitan Museum de New York.

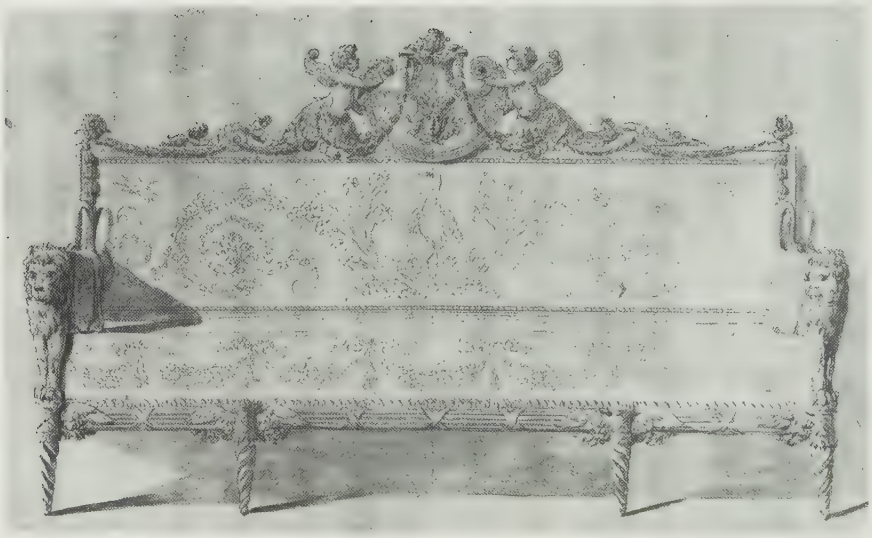
Après une série de procès, il se retira à Londres où il mit ses compétences et son expérience de l'Espagne au service des prétendants Don Miguel et Don Carlos. Il mourra seul, loin de sa fille, la duchesse de Rochechouart, ruiné, selon certains... Mais, sous les apparences d'un homme à la vie décousue, se cachait peut-être un sage ; n'écrit-il pas dans ses *Mémoires* : « Plusieurs maîtres de notre école faisaient pour moi et sur des objets donnés, des tableaux, que je réunissais à des acquisitions de chefs-d'œuvre des écoles anciennes ; ces encouragements étaient utiles à une époque où les objets d'art, ayant chez nous peu de valeur, enrichissaient les étrangers. La libéralité qui encouragea les arts m'a longtemps paru une sorte de devoir imposé aux grandes fortunes. » Clairvoyance qui surprend après ces dix années où la Révolution française avait déçu bien des espoirs.

Partenaires des Jacob



Chapitre XXIII

Jean-Démosthène Dugourc (1749-1825).



Projet de grand canapé à Lions, crayon et lavis par J.-C. Dugourc vers 1790, dessinateur de Monsieur frère du Roy.

Faut-il prononcer comme dans le Midi, Dugourc en faisant sonner le C (n'oublions pas que la famille de Dugourc est d'origine toulousaine) ou faut-il, comme dans le Nord, oublier le C. Petit problème pour un grand décorateur [30]?

Jean-Démosthène naît à Versailles d'un père « contrôleur de la bouche » de Monseigneur le duc d'Orléans, le 23 septembre 1749, sous le règne de Louis XV. Dès son enfance, Dugourc montre des dispositions peu communes pour le dessin. Au collège oratorien de Sully, il fut « enlevé », si je puis dire, pour être le compagnon du duc

de Chartres, le futur Philippe Égalité, exécuté en 1793. À quinze ans, il part avec le comte de Sevai, nommé ambassadeur extraordinaire à Rome. Féru des écrits de Winckelman, il est séduit par la capitale de l'Italie, mais la mort de sa mère le fait rentrer à Paris. Très vite le dessin de Dugourc se caractérise par une écriture rapide, nerveuse et fouillée. Quelques années se passent lorsque Monsieur de Grébeauval l'inspecteur général de l'Artillerie à Valenciennes l'associe à ses travaux; il va alors servir dans le corps royal du Génie, où l'uniforme lui sied à ravir d'après des mémoires du temps. En 1782, le futur tsar Paul I^er^, alors grand duc de Russie, venu en France sous le pseudonyme de comte du Nord lui fait des propositions fort intéressantes, afin de décorer une grande galerie du palais Camenoïstroz, il lui fournit les dessins mais refuse de partir si loin. En 1780, il est dessinateur du cabinet du comte de Provence et dirige les fêtes données à Brunoy. Deux ans plus tard, il prend la direction de la décoration et costumes de l'Opéra de Paris et, en 1784, il est nommé dessinateur du Garde-Meuble de la Couronne et intendant des bâtiments de Monsieur. À la Révolution, en 1790, il exécute les projets de décoration du palais d'Albe pour l'Espagne. De retour en France, Dugourc crée une manufacture de papier peint, ainsi qu'un centre de cartes à jouer (bien entendu, sans roi ni reine) Enfin, le 26 avril 1800, il part pour l'Espagne et est nommé Premier architecte du roi; il va travailler pour la duchesse d'Albe, la duchesse d'Ussuna. Il a des accrochages avec l'architecte espagnol Manda, et arrive à se procurer des calques du plan général des bâtiments royaux qu'il envoie à son beau-frère Bélanger... architecte à Paris. Mais l'invasion de l'Espagne par les troupes françaises va le contraindre à rentrer en France quelques années plus tard. À Paris, il se met au service de Louis XVIII; celui-ci crée à son intention un poste de dessinateur honoraire des cérémonies officielles en collaboration avec Bélanger... Ceux-ci se mettent donc au travail.

Jean-Démosthène Dugourc était le beau-frère de Belanger qui fit la décoration de la maison de Mademoiselle Dervieux. Il commanda un mobilier d'acajou à Georges Jacob qui venait d'exécuter une commande « lilas et blanc » pour la comtesse de Balbi. Le mobilier de Mademoiselle Dervieux impressionna tellement la baronne d'Oberkirch qu'elle put dire : « Le mobilier seul valait la rançon d'un Roi. » Bellanger conçut les plus belles folies, il en construisit tellement qu'on l'appela : « le constructeur de folies ». Il créa entre autre Bagatelle et la Folie Saint-James, qui avait la grotte la plus extravagante de Paris – énorme formation rocheuse destinée à abriter un temple dorique.

Au mariage du duc de Berry et de Marie-Caroline de Naples, le 17 juin 1816 Dugourc est chargé, avec le concours de son beau-frère Belanger, de la décoration intérieure de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Ils sont d'ailleurs régulièrement en charge de cette décoration à l'occasion de tous les grands événements du royaume : pompes funèbres, sacres et couronnements, Te Deum, réjouissances publiques, processions...

Mais c'est à l'occasion du mariage du duc de Berry et de Marie-Caroline que nous possédons une description précise de ce type de décor crée par Dugourc. Cette description nous est donné par un certain Gilbert, le « sonneur de cathédrale » fonction devenue célèbre depuis Victor Hugo.

Dugourc quant à lui nous décrit également avec précision cette cérémonie et la pousse jusqu'au portraits, même des personnalités présentes. Dans un grand dessin à la plume exécuté en 1817, on reconnaît à la droite de Louis XVIII, le comte d'Artois, vêtu de l'uniforme de Colonel général de la Garde Nationale avec son fils le duc d'Angoulême, à gauche le prince de Condé et le duc de Bourbon, Grand maître de France ; enfin, ultime paradoxe, Monseigneur de Talleyrand-Périgord, époux d'une belle indienne blonde, donnera la bénédiction nuptiale en tant que Grand aumônier de France.

François Grognard (1748-1825).

Pernon d'après Dugourc, 1797.
Panneaux pompéïens
tissés pour la salle de bal
de la Casita del Labrador, à Aranjuez.
Les satyres dansants sont retissés par
Tassinari et Chatel.
À l'origine, ils étaient tissés à part,
découpés puis appliqués par broderie
sur fond de tenture murale.

Un curieux personnage peu connu est François Grognard – qu'il ne faut pas confondre avec son frère Alexis – peintre de talent, né à Lyon en 1752 dans une famille ayant un peu de biens, comme on disait à l'époque ; il eut une bonne éducation, scientifique de surcroît, et s'affirma comme « un excellent dessinateur et peintre pour les fleurs et les ornements ».

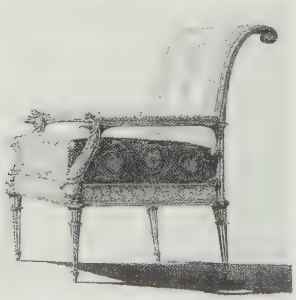
Il entre très jeune chez Camille Pernon, fabricant d'étoffe et de soie à Lyon. Vers 1771, il se rend en Italie, et est séduit par l'architecture romaine et les découvertes archéologiques. Il revient à Lyon et, par lettre patente du 13 septembre 1776 – il a 28 ans –, est nommé « conseiller de S.M. le roi de Pologne en particulier en soierie de Lyon ». Juste retour des choses, il enlève des commandes prestigieuses destinées à la salle du trône de Stanislas Auguste. Il part ensuite pour la Russie comme « attaché au service de l'impératrice de toutes les Russies ». Il y restera cinq ans. En 1783, il reçoit de Camille Pernon plein pouvoir pour régler les affaires

Pernon. Détail du Lampas dit « *Les quatre continents* » réalisé pour le grand cabinet de Marie-Antoinette à Rambouillet. Les quatre continents représentés sont l'Europe, l'Amérique, l'Asie et l'Afrique. Pour l'anecdote l'Océanie est occultée, la nudité des indigènes étant considérée indécente. Rétissé par Tassinari et Chatel

de Russie et de Pologne (pauvre Pologne, proie de tous ses voisins !). En 1787, une société dont Grognard doit prendre la direction, réservée aux affaires avec les étrangers, est constituée pour une durée de quatre ans. Notre ami doit recevoir deux mille livres par an et un quart des bénéfices. Il est considéré à ce jour comme faisant partie de la « Fabrique ». On peut être artiste et homme d'affaires averti ! Mais les événements politiques internationaux vont faire, en partie, échouer une si « bella combinazione » ! Grognard croit plus sage de se diriger vers des pays plus chauds, et apparemment, plus calmes politiquement.

Après un court voyage de prospection en Espagne, semble-t-il en 1783, où il fut reçu comme ambassadeur du goût français, épris de néo classicisme, Grognard va travailler pour le roi et pour les princes et princesses espagnols. De cette époque, on a de nombreuses lettres de Grognard à Camille Pernon où il nous apprend des détails amusants sur la cour, sur la vie du prince et de la princesse des Asturies. Il nous donne des renseignements sur ses travaux, et on apprend que le salon de Madame Bendicho fait le plus joli effet. « La manière dont il a été décoré est tout à fait neuve ici, aussi tous les grands viennent le voir. » Un décor conçu spécialement pour la duchesse d'Albe est mis en train dans un second voyage en 1789 ; il fait le projet d'un appartement d'été, daté de 1790, œuvre remarquable, dont nous avons de nombreux dessins. Mais Grognard est expulsé le 25 février 1793, toute l'Espagne se soulevant contre cette France régicide et athée. Il rentre le jour même à Lyon, ville foyer de l'agitation fédéraliste qu'il va défendre contre les troupes de la Convention. La répression est très dure, Grognard est arrêté à Die en décembre puis transféré à la prison de Roanne sur l'ordre du comité temporaire de surveillance républicaine [31]. Apparemment, tout va s'arranger, et en 1796, Grognard a un passeport pour se rendre encore une fois à Madrid où il restera quelques années en accomplissant de nombreux projets de travaux pour la famille royale

Aquarelle plume et encre noire. Annotation : « Pour la chambre à coucher de Madame ». Don de Mme David-Weill Musée des Arts décoratifs, Paris.



(la « Casita » du futur Charles V et de la reine Marie-Louise), la duchesse Ossuna et son fils, ainsi que le prince de la Paix. En 1800, Grognard est de retour à Paris et va travailler au ministère de la Guerre. Il n'est pas oublié par ses amis lyonnais, et est toujours représentant de l'affaire Pernon pour laquelle il va « décrocher », grâce à l'entremise du ministre Daru, une importante commande de soieries pour le château de Fontainebleau. Il travaillera en 1806 au Garde-Meuble de la Couronne sous les ordres du grand architecte Alexandre Brongniart à qui il succédera en 1813. Mais les événements se précipitent. C'est la Restauration, et le 5 septembre 1816, le baron de Ville d'Avray lui demande sa démission. Il part en retraite à Fontenay-sous-Bois où il meurt le 6 novembre 1825.

Y a-t-il un style Grognard comme il existe un style néo-classique Dugourc ? Certainement oui, comme en témoigne un album du musée des Arts décoratifs (don David-Weill) que la conservatrice, Madame de Gary a bien voulu sortir des réserves à notre intention.

Pastichant Ribérolles, nous dirons pour terminer : « qu'à l'étranger, on appréciait autant nos pompons et nos modes que nos livres, parce qu'on voulait être partout raisonnable et frivole comme en France ».

Ci-contre et page suivante :
détail d'une célèbre tenture en satin blanc broché chenille et soie. Elle est fréquemment attribuée à Philippe de Lasalle, mais cet exemplaire est conservé dans les archives de la Maison Tassinari et Chatel, anciennement Pernon.
Utilisée uniquement à l'époque Empire, elle fut placée en 1805 dans la chambre de l'impératrice à Fontainebleau. Elle demeura en place pendant cent quatre-vingt ans.

Chapitre XXV

Hubert Robert (1733-1808).

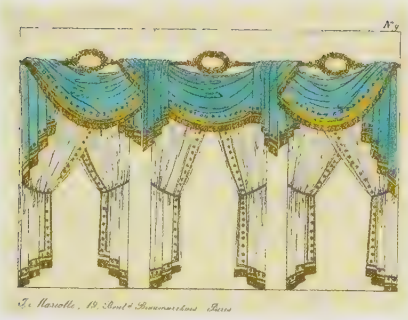
Nous savons de la jeunesse d'Hubert Robert ce que Diderot nous en dit : après avoir épousé en 1766 une jolie jeune fille, Anne-Gabrielle Soos, le ménage menait grand train.

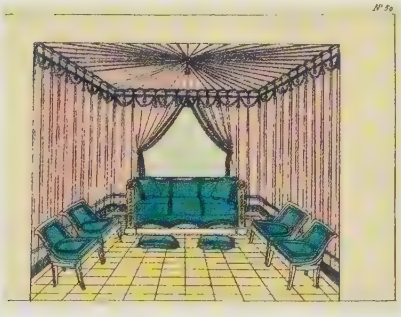
Hubert Robert obtient en 1770 un logement au Louvre, où sont hébergés un grand nombre d'artistes, dont David. Il est bientôt nommé « dessinateur des jardins du roi ». C'est à ce titre qu'en 1777 il peint ce chef-d'œuvre, aujourd'hui au musée de Versailles, représentant l'abattage programmé des magnifiques, mais trop vieux, arbres du parc. Postérieurement, à la demande de Marie-Antoinette, il exécute les dessins du mobilier et de la laiterie de la reine à Rambouillet qui sera réalisé par Georges Jacob. Il collabore avec l'architecte Mique. En accord avec celui-ci, Hubert Robert fit venir d'Espagne quarante moutons pour donner une rusticité champêtre et poétique en ce lieu qui n'avait pas alors les faveurs de la reine. Cette idée a été reprise il y a quelques années par le sculpteur Lalanne qui présentera sa bergerie sur les vertes pelouses de Bagatelle. Les dessins royaux ne sont pas les seules sources de travail d'Hubert Robert. Jean-Joseph de Laborde lui passe commande d'un parc architecturé sur la route d'Orléans, Méréville ; l'œuvre est importante. L'artiste aura sous ses ordres plus de quatre cents ouvriers. Des « fabriques » aux thèmes différents, tel le « temple de la piétié filiale », s'élèvent ici et là. Chateaubriand dira des jardins de Méréville qu'ils représentent la concrétisation des idées d'Hubert Robert. Quoique de « conscience républicaine », dirions-nous aujourd'hui, il fut arrêté et transféré à Saint-Lazare où il faisait sensation dans une robe de chambre violine. Comme nous l'avons vu au chapitre Thermidor, ici se côtoyaient deux mondes. Il vit donc aussi les distractions d'un temps révolu, et sera plus heureux que le poète André Chesnier qui sera exécuté deux jours avant Robespierre. Robert mourut sous l'Empire en 1808 âgé de 75 ans.

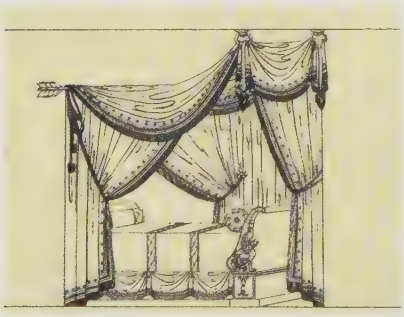
Jeu de ballon dans la cour de la prison (détail).
Huile sur toile d'Hubert Robert.
Musée Carnavalet, Paris.

Hubert Robert, vue du château et du parc de Méréville avec le lac et la colonne rostrale.
Huile sur toile, musée de l'Ile-de-France.
Château de Sceaux.

Charles Percier (1764-1838). Pierre-François-Léonard Fontaine (1762-1853).







Parmi les associés virtuels de la « famille Jacob », il ne faut pas oublier Charles Percier et Pierre Fontaine.

La collaboration de Jacob avec Percier remonte à 1792, comme nous l'avons raconté lors de l'installation de la Convention au palais des Tuileries. Ils dessinèrent alors des sièges aux lignes architecturales *d'une rigidité toute jacobine*.

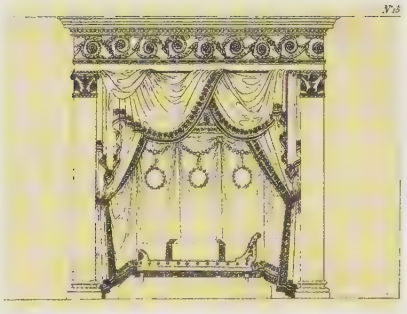
C'est sur un dessin de Percier que Joséphine, sous le Directoire décore son petit hôtel de la rue Chantereine, actuellement rue des Victoires. En 1802, Fontaine et Percier rendent habitable une partie du château de la Malmaison, et bâtissent un petit théâtre, mais il semble qu'ils ne soient pas assez souples avec Joséphine qui a ses idées...

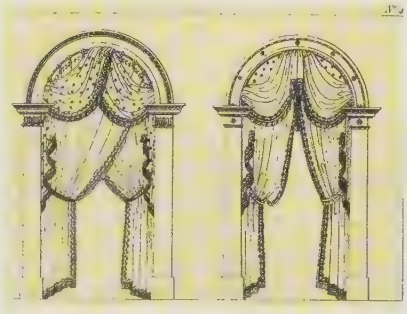
Depuis 1805, ils sont tous deux architectes des Tuileries et du Louvre, mais aussi des châteaux de Versailles, Compiègne, Fontainebleau, Laeken, près de Bruxelles.

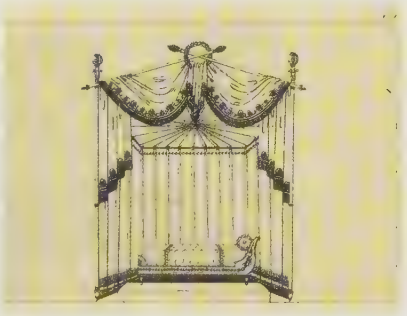
En collaboration avec Denon et Jacob

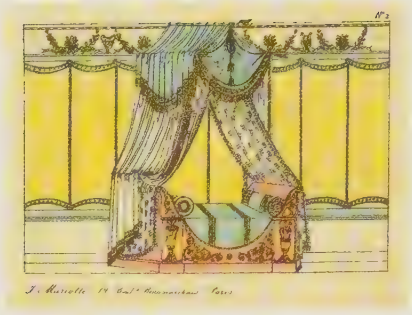
(présent ici en tant qu'entrepreneur en menuiserie), Percier et Fontaine font d'importants travaux au Muséum, bientôt appelé musée Napoléon, afin de présenter somptueusement au public, les chefs-d'œuvre de l'Europe rassemblés en ce lieu. Avec humour, ils auraient pu dire, comme Malraux dans *Les voix du silence* : « Les musées sont le fruit du hasard. » Quel hasard !

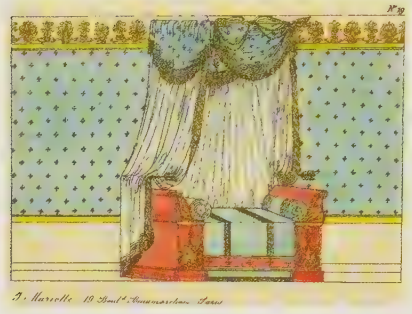
Percier et Fontaine participèrent également aux fêtes du Sacre, et, avec bonne conscience, ils coffrèrent en plâtre l'admirable façade gothique de Notre-Dame de Paris, victime du goût de l'époque. Cependant, n'oublions pas une autre de leurs activités et non des moindres : ils collaborèrent avec David pour les études préparatoires du Sacre ; c'est donc en pensant à David que les Goncourt ont écrit : « Il fallait, ô ironie des circonstances, que le peintre de Marat vécut pour qu'il se laissa, faire le peintre ordinaire des couronnements futurs et le fournisseur du dessin du fauteuil d'un empereur. »

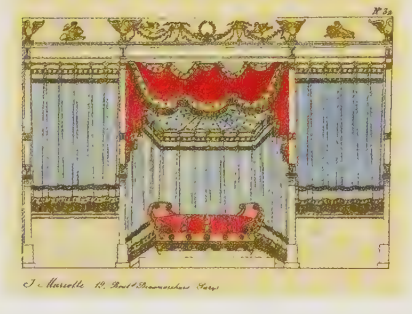












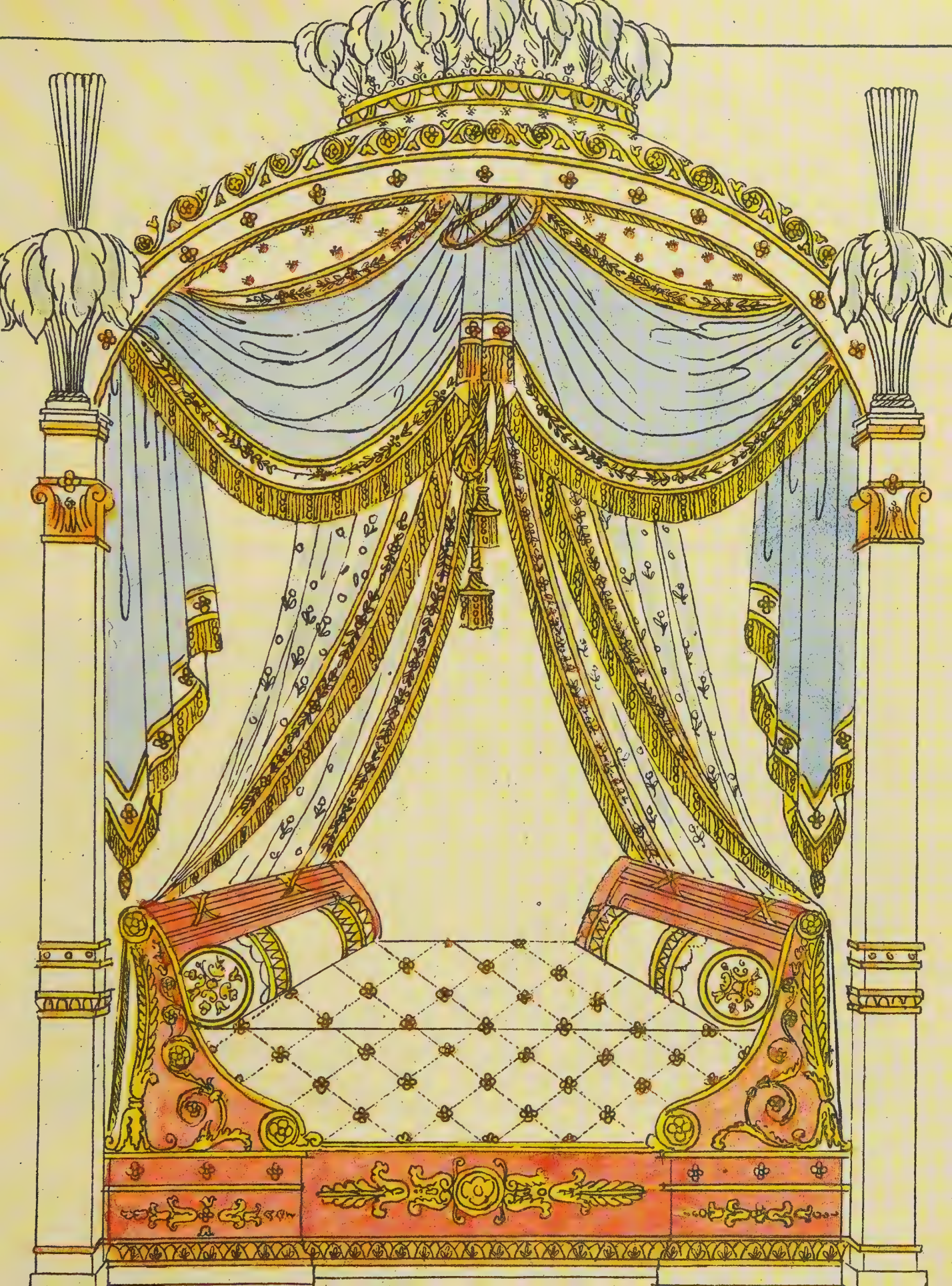
Toutes les gravures de ce chapitre sont tirées de l'ouvrage : *Style Empire, Complément du Percier-Fontaine tentures, meubles, lits etc. Environ cent compositions d'après les originaux, cinquante planches dont vingt-et-une en couleur. J. Mariotte. 19, Boulevard Beaumarchais, Paris.*

Dans ses dessins, Percier est plus minutieux tandis que Fontaine se laisse plus souvent entraîner par son imagination. Leurs vies correspondent d'ailleurs à leurs styles : Fontaine aime le monde, n'est pas insensible aux titres et aux honneurs – en 1812, il est membre de l'Institut, l'année suivante, Premier architecte de l'empereur et commandeur de la Légion d'honneur – tandis que Percier est un homme de cabinet.

Comme tout le monde – ils serviront également les Bourbons et s'occuperont des biens de la famille d'Orléans.

Percier mourut sous le règne de Louis-Philippe et Fontaine sous celui de Napoléon III. C'est ainsi que Fontaine put voir la réunion du Louvre aux Tuileries par Visconti et Le Fuel et le percement de la rue dite aujourd'hui rue de Rivoli.

En ce qui concerne notre époque, leur influence artistique a été déterminante ; ils ont compris qu'il fallait mêler aux modèles antiques l'influence de la mode. N'écrivent-ils pas : « L'ameublement se lie de trop près à la décoration intérieure pour que l'architecte puisse y être indifférent. La construction est dans l'édifice ce que l'ossature est au corps humain : on doit l'embellir sans le masquer entièrement. »



Chapitre XXVII

Louis-Martin Berthault (1770-1823)

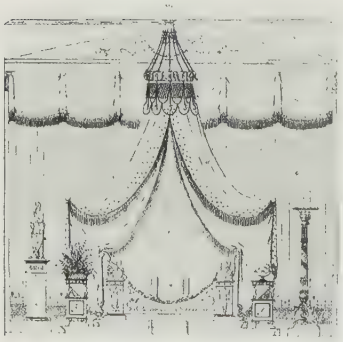
La décoration du fameux hôtel Récamier, rue du Mont-Blanc, à Paris, fut exécutée en 1798, en plein Directoire, par Louis-Martin Berthault.

Comme nous l'avons vu, y furent données par Madame Récamier des réceptions fort recherchées par les étrangers pendant la trêve de la Paix d'Amiens. Bien entendu, le fameux lit bateau de Jacob fit l'admiration générale (voir ci-contre). Mais la notoriété de Berthault vint de l'aménagement du domaine de Malmaison, ses idées correspondant mieux aux désirs de Joséphine que celles de Fontaine. Il commence les travaux à Malmaison en septembre 1805, et assumera cette tâche jusqu'en 1815.

Avant le divorce de Joséphine, il retrace le parc, l'agrémente de fabriques – comme l'avait fait Hubert Robert, vingt ans plus tôt à Méréville pour le marquis de Laborde – *Temple de l'Amour* (1807), *Monument de la Mélancolie* (1809) ; il creuse la rivière dotée de ports et de rochers (1806-1808), et construit une très grande serre, pour les plantes exotiques de l'Impératrice.

En 1807, il réalise la décoration en stuc du salon de la serre chaude, puis bâtit la grande galerie. En 1810-1811, il refait le décor du salon, et en 1812, celui de la chambre de l'impéra-

Décoration de la chambre à coucher de Madame Récamier par l'architecte Berthault.



trice et de la salle des billards, tandis qu'il transforme légèrement la salle à manger.

Grâce à l'appui de Joséphine, Berthault est nommé architecte du palais de Compiègne. Postérieurement, l'Empereur le chargera des embellissements de Rome

Lit en acajou et bronze doré de Jacob
d'après un dessin de Berthault
dans le style du fameux lit
de Madame Recamier.

Chapitre XXVIII

Pierre-Philippe Thomire (1751-1838).

Comme son maître, Houdon, Thomire va vivre à cheval sur deux siècles car en effet il naquit sous le règne de Louis XV et mourut sous celui de Louis-Philippe. Thomire fut l'élève du célèbre Gouthière qui fournit des chefs-d'œuvre à Madame du Barry, au duc d'Aumont et à la Cour de Louis XVI. C'est ainsi que lors de grandes ventes de Versailles en 1793, un vase dit athénienne avec une superbe monture en bronze de Gouthière fut acheté par la maréchale Lubomirska qui l'emporta en Pologne (aujourd'hui, il se trouve au Paul Getty Museum, Malibu, Californie). Élève de Pajou et de Houdon, Thomire fonde sa propre maison en 1776 et travaille avec Louis Prieur ; c'est alors qu'il exécute des bronzes destinés à la voiture du sacre de Louis XVI. Il rencontra un grand succès, à la veille de la Révolution. Il fut en effet l'auteur, d'une « garniture » allégorique, en bronze ciselé de *L'Indépendance américaine*. Quelques années plus tard, sous la Terreur, il sut se rendre utile en transformant son affaire de bronzes décoratifs en fabrique d'armes et, de ce fait, eut plus de chance que Jacob. Il n'alla pas en prison, ni ne fut inquiété. Sous le Consulat, Thomire donne de l'extension à ses ateliers et rachète le fonds de commerce de la famille Lignereux, alliée aux Jacob. En 1806, lors d'une exposition, il

reçoit une médaille d'or. Nous avons déjà étudié, dans un court chapitre consacré au mobilier de style Empire, le fameux serre bijoux ou grand écrin réalisé en 1809 en collaboration avec Jacob-Desmalter pour le palais des Tuileries. Selon toute vraisemblance, le dessin des bronzes est de Chaudet, mais l'auteur des bronzes est certainement Thomire. D'autres meubles furent exécutés par Jacob-Desmalter, et décorés par Thomire. Citons, en 1808, une grande console en bois doré orné d'une frise en bronze doré représentant *Le Triomphe de Trajan* d'après Dupasquier, et en 1812, pour l'impératrice Marie-Louise : – deux petits serre-bijoux exécutés également par Jacob-Desmalter, bronzes conçus par Cartelier, attribués à Thomire. – La barcelonnette du roi de Rome en loupe d'orme exécuté par Jacob-Desmalter et Thomire pour le palais de Saint-Cloud. – Psyché en acajou, décorée de bronzes dorés exécutée par Jacob-Desmalter et Thomire. La production de Thomire sous l'Empire fut très importante, il travailla également à cette époque pour l'étranger ; mais il n'y a pas de sot métier, il vendait aussi des boucles de souliers, des jarretières, des éperons, des couronnes et divers objets en or, en argent, en bronze doré et ciselé.

Athénienne tripode en bronze patiné et doré d'époque Empire attribuée au bronzier Thomire, d'après un dessin de Percier et Fontaine.

Chapitre XXIX

Jacques-Louis David (1748-1825).

Autoportrait de David lors de son séjour forcé à la prison des Forces après Thermidor. Musée du Louvre

Parmi les associés épisodiques de Jacob, il faut citer, bien entendu, le grand peintre David ; mais, lors de leur premier travail en commun, on peut se demander si Jacob ne fut pas plutôt le collaborateur de David étant donné que c'est sur ses dessins que Jacob exécute, avant la Révolution, son mobilier personnel de style étrusque dont voici la description de Delecluze, biographe de David : « L'ameublement de son atelier du Louvre aux murailles olivâtres était en son genre un objet de curiosité. Les chaises courantes en bois d'acajou sombre et couvertes de coussins de laine rouge, avec des palmettes noires près des coutures, avaient été copiées sur celles dont la représentation est si fréquente sur les vases dits « étrusques ». Au lieu de deux bergères d'usage, on voyait d'un côté une chaise curule en bronze dont les extrémités des deux X se terminaient, en haut et en bas, par des têtes et des pieds d'animaux.

David fut fort actif lors de la Révolution – il fut membre de la Convention et, à plusieurs reprises, l'organisateur de grandes manifestations populaires, telles que le Retour des cendres de Voltaire, ou la « Consécration » de l'assassinat de Pelletier de Saint-Fargeau au Palais-Royal, tel aussi l'extraordinaire défilé des tableaux et statues « Prises de guerre » sur

le sol italien. Il dessina le fauteuil du président de la Convention, mais aussi ceux de Napoléon ainsi que le fauteuil du trône pour les sacres, en collaboration avec Percier et Fontaine (cf. page 101) ; d'autre part, il donna à Jacob-Desmalter le projet de trois importants meubles pour le grand cabinet des Tuileries. Les meubles sont en ébène avec trois portes plaquées d'argent ; au centre, un bouclier antique surmonté d'une couronne ; les panneaux latéraux seront ornés du « Génie de la Paix » et du « Génie de la Guerre ». C'est vraiment le style impérial ! Rallié à Bonaparte, il refusa les places de sénateur et de conseiller d'État, mais devint le peintre officiel de l'Empereur.

En tant que régicide, il dut s'exiler sous la Restauration. C'est ainsi qu'il mourut à Bruxelles le 29 décembre 1825. C'était un temps béni où les grands artistes peintres ne croyaient pas déchoir en collaborant étroitement avec de grands ébénistes.

Le sacre

Les organisateurs du sacre et du couronnement furent Philippe de Ségur, grand maître de cérémonie et Remusat, premier chambellan, son assistant pour l'occasion.

Une partie de la façade de Notre-Dame fut habillée d'un coffrage de bois et plâtre, véritable mise en scène imaginée par Percier et Fontaine. L'intérieur avait été recouvert de cartons peints de style gréco-égyptien : « Ce n'était que frontons et pilastres, colonnes et obélisques, agrémentés de trophées, drapeaux et aigles », si l'on en croit Jean Orieux dans son *Talleyrand*. Le grand jour vint : Talleyrand alla chercher Napoléon aux Tuileries en qualité de grand chambellan. Celui-ci nous dit : « Sans la solennité du moment, j'aurais eu peine à garder mon sang-froid : l'Empereur était déjà revêtu de son pantalon sans pied en velours blanc, parsemé d'abeilles d'or, de sa fraise à la Henri IV, de dentelles, et, par-dessus, son habit de chasseur à cheval… » Dans le célèbre tableau de David,

aujourd'hui au Louvre, l'on voit l'Empereur, le geste majestueux, grandiose même, ceignant de la couronne l'impératrice agenouillée, dont la robe était soutenue par Mesdames de La Rochefoucauld et de La Valette. Madame Laetitia qui n'assistait pas à la cérémonie, volontairement, est cependant représentée en bonne place, entre Madame de Fontanges et la maréchale Soult. À côté de Berthier se tient Talleyrand... toujours lui... Dans les tribunes en bois, tendues d'étoffes précieuses, ont pris place les plus grands noms de l'époque.

Le sacre de Napoléon et le couronnement de l' impératrice Joséphine à Notre-Dame de Louis David. Musée du Louvre, Paris

Mais où David pouvait-il être placé pour avoir une telle vue d'ensemble ? Sur le côté gauche de la nef, emplacement parfait pour celui qui, le crayon à la main, nous a donné de ce moment historique un document quasi photographique.

Il est également intéressant de noter qu'il fut à ce point consciencieux que, postérieurement, il alla chez les principaux personnages présents ce jour là, pour peindre chaque visage au plus ressemblant.

Pour la petite histoire, dans les livres de comptes de notre ébéniste Jacob, nous avons trace des travaux exécutés à cette occasion :

Intendance générale : je soussigné, François-Honoré-Georges Jacob, Maître-Menuisier-Ébéniste, demeurant à Paris, rue Meslée, n° 77, me soumets et m'oblige envers Monsieur de Fleuriau Intendant Général de la maison de SM l'Empereur de faire et fournir, dans un délai de vingt jours, les ouvrages de menuiserie qui me seront ordonnés par MM. Percier et Fontaine, architectes de SM pour l'Établissement d'un trône dans l'Église Cathédrale de Paris pour la cérémonie du Couronnement de l'Empereur, suivant les closes et conditions portées aux devis, plans, coupes et élévations, dressés par MM. Percier et Fontaine, arrêtés par M. le Grand Maître des Cérémonies desquels je déclare avoir pleine et entière connaissance.

JACOB-DESMALTER

Pour prix de mes travaux, il me sera payé la somme de 6105 frs 72 ct; en quatre payements égaux, le dernier après confection et réception desdits travaux.

Chapitre XXX

Domique Vivant Denon (1747-1825).
Les aléas du plus grand musée du monde.

On ne saurait terminer cet ouvrage sans évoquer une figure remarquable dont l'action fut controversée. Vivant Denon gentilhomme, dessinateur, qui fut, comme tous ses contemporains, séduit par les qualités esthétiques de Jacob qu'il fit travailler à maintes reprises. Mais qui est cet homme ? Domique Vivant Denon naquit le 4 janvier 1747 à Givry, près de Chalon-sur-Saône, d'une famille « de robe et d'épée ». Plaisant et enjoué, le petit provincial au physique flatteur n'a aucun mal cependant à séduire le monde parisien et la cour. À vingt-trois ans, Louis XV le nomme « Gentilhomme ordinaire en charge de la Conservation du cabinet de pierres », don de Madame de Pompadour au roi. Ceci le marquera toute sa vie.

Quelques années plus tard (1773), il est attaché à l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Il y reste un certain temps mais est expulsé à cause d'une ténébreuse histoire : on le soupçonne d'avoir apporté son soutien à une danseuse du corps de ballet de l'Opéra qui se livrait à l'espionnage.

En 1779, Denon est nommé conseiller de Monsieur de Clermont d'Amboise à Naples, gouverné par Ferdinand IV, époux de la redoutable Marie-Caroline, sœur de Marie-

Antoinette. Il y rencontre le duc d'Orléans et assiste à une chasse de quarante-sept sangliers tués à la lance. À cette cour, règne une « législation du Soleil », c'est-à-dire un relâchement dans toutes les parties de la vie civile et militaire. Mais, dans ce milieu dépravé, il eut le privilège de rencontrer des hommes de goût, qui lui donnèrent envie de connaître mieux l'art étrusque qui, à cette époque, était confondu avec l'art romain. Il est alors affilié à une loge maçonnique locale.

Denon part dans le sud de l'Italie, en Calabre et en Sicile, reprend le crayon, participe à des fouilles et se rend acquéreur de nombreuses pièces – céramiques et bronzes – achetées postérieurement par Louis XVI pour 30 000 livres – somme importante pour l'époque, mais qui ne sera payée qu'un an plus tard – pour servir de modèle aux céramistes de Sèvres.

Il écrit un livre léger, c'est le moins qu'on puisse dire : *Point de lendemain*, qui paraît dans le *Journal des Dames* en 1777 [32].

Quelques années plus tard (1788), Denon habite surtout Venise où il file le parfait amour avec une femme remarquable, Isabelle Abrizzi, donne des leçons de dessin et achète une fameuse collection de gravures ; mais ne dissimulons pas que son véritable métier est d'être « antiquaire » – au sens actuel du mot – comme il reconnaîtra plus tard dans une lettre adressée à la comtesse Abrizzi : « Je suis marchand [33], et tout ce qui est chez moi est à celui qui veut me donner de quoi acheter plus beau que je ne possède déjà. » Mais il est encore une fois expulsé en août 93 par la Sérénissime [34]. C'est peut-être une bonne chose, car Denon ne veut pas être considéré comme « émigré » – on peut être condamné à mort de ce fait – et rentre à Paris en pleine Terreur (13 décembre 93). Grâce à David, avec qui il a gardé de bonnes relations, le « chevalier » Denon devient le « citoyen » Denon, artiste ciseleur à qui est confié le soin de graver le tableau : *Le Serment du Jeu de Paume*. David évite alors d'être pris in extremis dans une des der-

Auto portrait au crayon de Denon jeune. Musée Carnavalet.

nières charrettes du 9 thermidor où montera Robespierre.

En 1798, sous la haute protection de Joséphine de Beauharnais, Denon fera partie de la cohorte de savants et artistes, dont Monge et Berthelot, qui accompagnera Bonaparte dans sa campagne d'Égypte – tous ayant pour mission de faire une description minutieuse de ce pays encore si mal connu, chacun, bien sûr, dans sa propre discipline. Il s'embarque sur le « Junon » le 14 mai 1798. Denon en rapporte, pour sa part un livre illustré : *Voyage dans la Basse et Haute Égypte* qui eut plusieurs éditions, mais ne paraîtra complet que sous Louis XVIII. Le 28 brumaire an X (19 novembre 1802), Bonaparte, Premier consul dissout le conseil du « Musée central des Arts » et nomme le citoyen Denon directeur général avec un traitement annuel de 12 000 francs

Grand désappointement, car David et l'expert Le Brun, l'époux de la lointaine Madame Vigée-Lebrun qui, depuis 1789 n'a guère séjourné à Paris, croyaient l'un et l'autre à cette brillante promotion. Désappointement aussi pour les érudits, tels Dufourny ou Visconti. Les anciens administrateurs Barthélemy, Lagrenée, Pajou, Moitte, Regnault et Hubert Robert reçoivent 1200 F, somme non négligeable à l'époque. Denon va conserver l'équipe scientifique dont les membres vont demeurer solidaires jusqu'à l'écroulement du musée. Mus par un certain « esprit des Lumières », certainement aussi par l'appartenance à la franc-maçonnerie, ils ont un passé révolutionnaire, sans jamais avoir été jacobins, ce qui est un gage politique. Chaque semaine, Vivant Denon va réunir le secrétaire général Lavallée, Visconti auréolé de son prestige scientifique sur les antiques, Dufourny dont les études d'architecture seront très utiles dans le nouvel aménagement du Louvre, et enfin, Morel d'Arleux, qui va composer, entre autres, pour les portiers du Louvre, une livrée chamarrée : habit vert et veste écarlate.

Le Premier consul charge donc Denon de l'aménagement

du Muséum des Arts qui deviendra sous peu « musée Napoléon » : les travaux vont durer une dizaine d'années.

Denon, que l'on a surnommé « l'huissier priseur de l'Europe » a la charge de présenter tous les chefs-d'œuvre pillés. Ce sont les Ruysdæl, Rubens, venant de Hollande, les Murillo venant de Madrid, les Van Dyck venant de Gand, sans oublier les chefs-d'œuvre venant d'Italie et les Chevaux de Saint-Marc de Venise qui seront placés sur l'Arc de Triomphe du Carrousel (Notons-le, pris en 1204, à Constantinople).

Peu de curieux pourront admirer le musée Napoléon – en effet, c'est la fin de la période euphorique. À juste titre, nous devrons rendre tout ce butin pris sous la République. Comme sont loin ces belles paroles : « Les productions du génie doivent être déposées dans les mains des hommes libres comme dit l'abbé Grégoire ; ou :« La République acquiert par son courage ce que, avec des sommes immenses Louis XIV ne put obtenir. »

Médailler en acajou orné de bronzes de Thomire en forme de pyramide tronquée ayant appartenu à Denon.
New York Metropolitan Museum of Art.

Les négociations de restitution des œuvres d'art vont se poursuivre avec passion. Les rapports avec le sculpteur Canova sont d'une extrême violence, et Denon s'esclaffe : « Ambassadeur, allons donc ! Emballeur, sans doute. » Ce qui n'empêche pas la colossale statue en marbre de Napoléon (nu), œuvre de l'artiste italien, de partir pour l'Angleterre, afin de décorer le palais du duc de Wellington où elle se trouve encore.

A contrario, le dernier hommage aux qualités de Denon lui viendra de l'adversaire le plus implacable, le baron von Ribbentrop (déjà) : « Aux sentiments de reconnaissances pour les moments agréables passés en votre société, se mêlent ceux du monde civilisé qui vous doit la conservation de ces chefs-d'œuvre ». Que d'ironie ! C'est ainsi qu'après la restitution des trésors pillés en Italie, en Hollande, en Autriche et en Prusse, entassés au Muséum des Arts, musée Napoléon avant d'être musée du Louvre, Denon à 68 ans, s'installe au 5, quai Voltaire, ancien quai des Théatins, où certaines pièces seront meublées par Jacob-Desmalter. Le mobilier de la chambre est dessiné par Percier dans le style égyptien bien entendu, lit et fauteuils avec griffes de lion – nous reproduisons ci-contre un médailler polygonal de son intérieur signé Biennais, en acajou avec incrustations d'argent, qui est au Museum of Art de New York, et un fauteuil égyptien estampillé Jacob-Desmalter sur un dessin de Vivant Denon réalisé sur le site de Thèbes.

Deux jours avant sa mort, le mardi 26 avril 1825, Denon était à l'hôtel Bullion et suivait les enchères de Maître Bonnefond de la Vialle, commissaire-priseur, nouvellement rétabli dans ses prérogatives, sans se douter que l'année suivante, toutes ses collections amassées avec tant d'amour, subiraient le même sort.

Comme le raconte Philippe Sollers, lors de la mise au tombeau de Vivant Denon, Ingres s'approcha de la fosse et dit : « Bien, c'est bien, il y est cette fois, qu'il y reste. »

Quelques années plus tard, Ingres se présenta à l'Institut au fauteuil de Denon où il fut élu... Ainsi va le monde.

Postérieurement, la vente de sa collection eut lieu à l'hôtel Bullion. La notoriété du défunt, l'importance et la qualité des tableaux et objets dispersés aux enchères attirèrent l'élite des collectionneurs. Cependant, il semble que cette dispersion n'eut pas le succès mérité. Monsieur Brunet-Denon, neveu de Vivant Denon dut pousser les enchères et racheter un bon tiers de la vente. En effet, malgré le « milliard des émigrés » promis par Charles X à la noblesse le 23 mars 1825, celle-ci pense plutôt à remembrer les terres familiales, d'autant plus qu'à cette époque les objets de collection ne paraissaient pas être des valeurs d'avenir. Les crédits alloués au comte de Forbin, successeur de Denon, ne permettent pas au Louvre de compter parmi les enchérisseurs privilégiés. Cependant, la noblesse d'Empire, avec le maréchal Sebastiani, achète le *Saint-Antoine de Padoue* de Murillo, 1 206 francs. Plus discret est le comte de Survilliers alias Joseph Bonaparte.

N'oublions pas le cardinal Fesch dont le goût pour les tableaux lui vient de son passage dans l'armée d'Italie. Des étrangers, bien entendu, se porteront acquéreurs : Pourtalès-Gorgeu de Neufchâtel qui achète pour 5 000 francs la *Sainte Famille* du Guerchin, les banquiers anglais, James de Rothschild et quelques personnalités de Londres, représentées par des marchands, des financiers français tel Ouvrard, comme nous l'avons vu ; quelques artistes : Gros, Gérard, Saint, qui achète une estampe de Chardin, le *Bénédicité* pour la somme de 219 francs.

Le total des vacations s'élève à 250 000 francs. Ce n'est pas un succès, mais le marché des objets d'art est dans un triste état. Denon n'avait-il pas acheté quelques années plus tôt, dans un bric-à-brac de la place du Carrousel pour 300 francs : le célèbre *Gilles* d'Antoine Watteau, malgré les reproches de son ami David, tableau aujourd'hui au Louvre ?

Fauteuil à l'étrusque de Jacob, garnissant l'appartement de Denon quai Voltaire.

Denon ? Directeur du musée – et quel musée !

Denon – Collectionneur ?

Denon – Dessinateur ?

Denon – Marchand éclairé ?

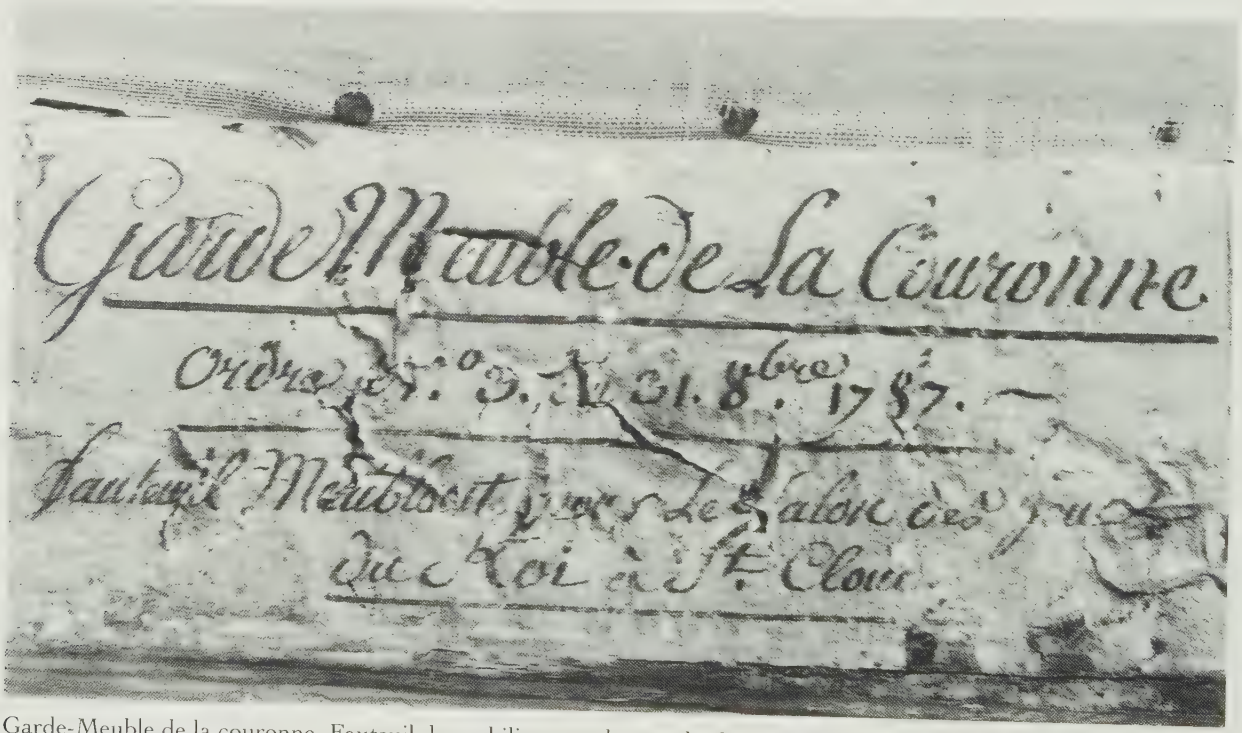
Denon – Écrivain léger, fort apprécié des dames comme en témoigne ces quelques lignes tirées de son roman *Point de lendemain* :

« J'aimais éperdument la comtesse de ***
J'avais vingt ans et j'étais ingénu.
Elle me trompa, je me fâchai ;
Elle me quitta, j'étais ingénu, je la regrettai.
J'avais vingt ans, elle me pardonna
et comme j'avais vingt ans,
que j'étais l'amant le plus aimé,
partant le plus heureux des hommes ».

Paire de candélabres de Thomire.
Ancienne collection Gismondi.

Enlèvement de tableaux dans la fameuse galerie de Cassel en 1807 par Denon.

Annexes documentaires.



Garde-Meuble de la couronne. Fauteuil du mobilier pour le grand salon des jeux du Roi à Saint-Cloud

G ✣ IACOB

1765-1796

JACOB·FRERES
RUE MESLEE

1796-1803

✣IACOB

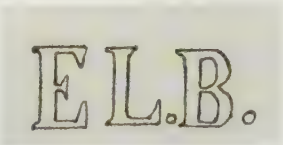
1813-1825

✣JACOB

1830-1847

Marques de palais relevés sur des meubles des Jacob.

Marque au fer, époque I^er^ Empire.



Élysée-Bourbon,
marque au fer, époque Restauration

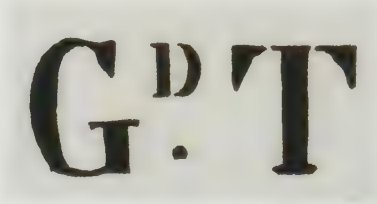
Palais de Compiègne,
marque au fer, époque I^er^ Empire.

Malmaison,
marque au pochoir, époque I^er^ Empire.

Fontainebleau,
marque au pochoir, époque Louis XVI.

Compiègne,
marque au pochoir, époque I^er^ empire.

Mobilier impérial,
marque au pochoir, époque I^er^ Empire.



Grand-Trianon,
marque rouge au pochoir, époque Louis-Philippe.

Tableau de concordance entre le calendrier grégorien et le calendrier républicain.

Le 24 novembre 1793, la Convention adopte le calendrier républicain établi à l'instigation de Fabre d'Églantine de Romme. L'An I de l'Ère républicaine débute le II vendémiaire (22 septembre 1793).

AN II	1 vendémiaire	22 septembre 1793
	1 brumaire	22 octobre 1793
	1 frimaire	21 novembre 1793
	1 nivôse	21 décembre 1793
	1 pluviôse	20 janvier 1794
	1 ventôse	19 février 1794
	1 germinal	21 mars 1794
	1 floréal	20 avril 1794
	1 prairial	20 mai 1794
	1 messidor	19 juin 1794
	1 thermidor	19 juillet 1794
	1 fructidor	18 août 1794
AN III	1 vendémiaire	22 septembre 1794
	1 brumaire	22 octobre 1794
	1 frimaire	21 novembre 1794
	1 nivôse	21 décembre 1794
	1 pluviôse	20 janvier 1795
	1 ventôse	19 février 1795
	1 germinal	21 mars 1795
	1 floréal	20 avril 1795
	1 prairial	20 mai 1795
	1 messidor	19 juin 1795
	1 thermidor	19 juillet 1795
	1 fructidor	18 août 1795
AN IV	1 vendémiaire	23 septembre 1795
	1 brumaire	23 octobre 1795
	1 frimaire	22 novembre 1795
	1 nivôse	22 décembre 1795
	1 pluviôse	21 janvier 1796
	1 ventôse	20 février 1796
	1 germinal	21 mars 1796
	1 floréal	20 avril 1796
	1 prairial	20 mai 1796
	1 messidor	19 juin 1796
	1 thermidor	19 juillet 1796
	1 fructidor	18 août 1796
AN V	1 vendémiaire	22 septembre 1796
	1 brumaire	22 octobre 1796
	1 frimaire	21 novembre 1796
	1 nivôse	21 décembre 1790
	1 pluviôse	20 janvier 1797
	1 ventôse	19 février 1797
	1 germinal	21 mars 1797
	1 floréal	20 avril 1797
	1 prairial	20 mai 1797
	1 messidor	19 juin 1797
	1 thermidor	19 juillet 1797
	1 fructidor	18 août 1798
AN VI	1 vendémiaire	22 septembre 1797
	1 brumaire	22 octobre 1797
	1 frimaire	21 novembre 1797
	1 nivôse	21 décembre 1797
	1 pluviôse	20 janvier 1798
	1 ventôse	19 février 1798
	1 germinal	21 mars 1798
	1 floréal	20 avril 1798
	1 prairial	20 mai 1798
	1 messidor	19 juin 1798
	1 thermidor	19 juillet 1798
	1 fructidor	18 août 1798
An VII	1 vendémiaire	22 septembre 1798
	1 brumaire	22 octobre 1798
	1 frimaire	21 novembre 1798
	1 nivôse	22 décembre 1798
	1 pluviôse	20 janvier 1799
	1 ventôse	19 février 179
	1 germinal	21 mars 1799
	1 floréal	20 avril 1799
	1 prairial	20 mai 1799
	1 messidor	19 juin 1799
	1 thermidor	19 juillet 1799
	1 fructidor	18 août 1799
AN VIII	1 vendémiaire	22 septembre 1798
	1 brumaire	24 octobre 1799
	1 frimaire	22 novembre 1799
	1 nivôse	21 décembre 1799

Le 22 fructidor an XIII 9 septembre 1805, Laplace fit ratifier sans discussion le projet du gouvernement impérial de reprendre le calendrier grégorien. Celui-ci fut officiellement rétabli à dater du 1er janvier 1806, trois jours après la paix de Presbourg. L'an XIV aura duré trois mois et huit jours.

Notes

Chapitre I

(1) : De tout temps, il est prévu dans les contrats entre maîtres et apprentis, que ces derniers devaient remettre à leur employés un certain dédommagement, c'est ainsi que, dans un acte de 1657, on voit Blaise Pascal se porter garant de son neveu qui désire apprendre « le trafic et négoce de marchandises et tout dont se mêle et intéresse » et, qu'en outre, il s'engage à débourser la somme de 600 livres.

(2) : C'est par l'édit de Turgot du 10 mai 1775 que les métiers et confréries d'art doivent être effectivement supprimés, sauf les barbiers et perruquiers, les apothicaires, imprimeurs et libraires. Mais dans la même année, Turgot est renvoyé ; « Il était trop entier, même dans le bien qu'il croit faire, même les réformes. » dit un contemporain.

(3) : Ceci n'est pas tout à fait exact, car, en vérité, les ébénistes de province jugeaient avec dédain les idées neuves de leur confrères parisiens, et firent, pendant tout le siècle, des armoires sculptées. J'ai même trouvé une armoire à pieds galbés avec sur le fronton, la marque 1789.

(4) : Le style rococo, né à Rome, du style baroque, va se diffuser principalement en Allemagne, en Europe centrale et, secondairement en Angleterre. La dénomination elle-même vient de l'allemand : Rokokozeit. En France ce même style s'appellera rocaille. La fin du rococo dans notre pays, se situe vers 1760-1770. Ce style sera supplanté par les doctrines du retour à l'antique qui donneront le néo classicisme.

(5) : *Les amateurs d'autrefois* par L. Clément De Ris chez Plon, 1877.

Chapitre II

(6) : L'expert, marchand de tableau, Le Brun, s'écrit en deux mots tandis que son épouse la célèbre peintre et grande voyageuse fait écrire son nom Vigée-Lebrun (Lebrun en un seul mot).

(7) : Charles- Nicolas Cochin dit le Jeune, graveur et dessinateur des menus-plaisirs sous Louis XV ne fut pas le dernier à prôner le retour à l'antique. Il contribua aussi à imposer le style néo classique.

(8) : Winckelmann, archéologue allemand, historien de l'art. Il se consacra à des recherches sur la culture antiques. À Rome, il fut successivement bibliothécaire du Vatican, conservateur des Antiquités romaines. Il fut assassiné par un jeune garçon nommé Archangelo, tenté par son importante collection de monnaies, dans des circonstances dramatiques.

(9) : Bergeret fut condamné à payer 1000 livres à Fragonard et put, en contre partie, garder l'ensemble des dessins.

(10) : C'est ainsi que Marie-Antoinette, jeune mariée, éprise de liberté monta « sur les marches de marbre rose du Trianon », construit par Gabriel.

Chapitre IV

(11) : Le père de Grimaud de La Reynière habitait au coin de la place Louis XV et de la rue des Belles morues, aujourd'hui rue Boissy-d'Anglas. Boissy d'Anglas, homme politique chargé de rédiger la Constitution de 1796 dite constitution « Ba, be, bi, bo, bu.» par allusion à son bégaiement.

Chapitre V

(12) : Thierry de Ville d'Avray, administrateur du Garde-Meubles royale, mit un peu d'ordre dans cette administration, il fut un loyal collaborateur de Louis XVI jusque dans les derniers jours.

(13) : Comme le fait remarquer fort bien Pierre Verlet, il ne faut pas prendre certains mots au pied de la lettre, tels que : turc, égyptiens, chinois, et même gothique ; ces mots étaient en réalité synonymes d'« exotiques »

(14) : Le bibliothécaire nommé Amelhion réussit à soustraire à la fureur populaire de nombreux livres qui feront le fonds de l'actuelle Bibliothèque Nationale.

(15) : Voir Marie-Louise Biver *Fêtes révolutionnaires à Paris* – Presses Universitaires de France.

Chapitre VI

(16) : Un de ces Jacob était juge au tribunal et, à l'instigation de

David, attesta que Denon était un bon citoyen n'ayant pas émigré.
(17) : Les « émigrés » d'après le dictionnaire de la Révolution, partirent pendant l'été 1789 et en Août et septembre 1992 ; leur nombre s'élève à environ 145000. Curieusement les nobles comptent 17%, les bourgeois 17%, les travailleurs individuels 20%, et 46% des membres du Clergé ; mais pour faire une véritable équation, il faudrait savoir combien la population comptait-elle de nobles.

Chapitre VII
(18) : Duplay fut incarcéré mais relâché rapidement, il n'en fut pas de même avec sa femme, qui fut retrouvée égorgée dans la prison de Sainte Pélagie.
(19) : Par notre petit almanach 1793, nous savons, d'une manière certaine, que les deux frères Jacob habitaient rue Saint-Honoré n° 66.

Chapitre VIII
(20) : Par un curieux hasard, Philippe d'Orléans quelquefois appelé Joseph d'Orléans par son second prénom rentra à Paris le 11 juillet 1789 à 3 heures du matin !
(21) : Cette situation est bien confirmée dans le livre *La norme et le caprice* de Francis Haskell.

Chapitre XI
(22) : Jean Genet a repris cette idée dans une de ses meilleures pièces : *Les bonnes*, mais les saturnales antiques n'avaient pas d'autre objet.

Chapitre XIII
(23) : D'après Paul Lombard dans *Le Vice et la Vertu*, le Directoire intime l'ordre à Bonaparte « de rechercher, recueillir et de faire transporter à Paris les objets les plus précieux d'Italie et de donner des ordres précis pour l'exécution éclairée (sic) de ces dispositions. » (7 mai 1796). C'est ainsi que vingt tableaux en provenance de Parme, cinquante de Bologne, une centaine de Milan partent pour la France !

Chapitre XIV
(24) : Bonaparte, Premier consul, par décret du 18 janvier 1802, accepte de créer une Banque de France au capital de 30 millions, divisés en 30 000 actions, auquel Bonaparte souscrit avec toute sa famille. Cette idée de créer une banque qui émettrait des billets vient d'un banquier suisse, protestant, Jean-Frédéric Perrégaux, qui a fait fortune en spéculant avec succès sur les assignats révolutionnaires. Échaudé par les banqueroutes de Law, en 1720, « les Français éprouvent une méfiance viscérale envers toute banque officielle ». Cependant, les possédants reprennent, cette fois, confiance. En 1803, le franc germinal sera gagé sur l'or et la Banque de France obtient, pour quatorze ans le privilège d'émettre des billets. La victoire d'en 1806 va assurer sa réussite et la Banque de France vit toujours. Certains auteurs se sont étonnés que ce soit le banquier suisse Perregaux qui fut à l'origine de la Banque de France. Mais ils oublient que ces banquiers avaient « pignon sur rue » à Paris depuis de nombreuses années ; de plus, Perregaux avait des attaches sentimentales avec Mademoiselle Mars à qui il laissa à sa mort en 1808, 240 000 francs – somme importante à l'époque, ce qui lui permit d'être un fidèle client de Jacob.

Chapitre XV
(25) : En effet, sous l'Empire, il faut bien distinguer les pièces exécutées pour l'Empereur, la famille impériale, les palais gouvernementaux, et celles de la clientèle bourgeoise qui n'a pas les mêmes moyens, mais qui a un avantage, c'est de payer à la livraison sièges et meubles.

Chapitre XVIII
(26) : De la comtesse Marie Waleska naquit ce fils naturel de Napoléon : le comte Walewski qui sera, sous le Second Empire, propriétaire du journal *Le Messager* et aura des relations suivies avec le duc de Morny, son cousin... de la main gauche.
(27) : Le duc de Cadore se nomme en réalité Jean-Baptiste de Champigny, il aura de lourdes responsabilités sous l'Empire. Il sera successivement ministre de l'intérieur et ministre des affaires étrangères.

Chapitre XXII
(28) : Le ministre Roederer, homme de confiance de l'Empereur était aussi connu pour son caractère difficile.
(29) : Si Ouvrard fut souvent envoyé à Sainte-Pélagie, prison dorée, c'est que Napoléon avait pour lui sympathie et reconnaissance. N'est-ce pas Ouvrard, en effet, qui, le 18 Brumaire, réunit les

fonds nécessaires pour élaborer une lettre de change de trois millions de francs, afin d'inciter Barras à prendre sa retraite.

Chapitre XXIII
(30) : Décorateur que nous connaissons assez bien, grâce à l'excellente préface d'un de mes confrères, Bruno de Bayser, parue en 1988 en première page d'un catalogue de maître Paul Renaud

Chapitre XXIV
(31) : Une chance pour Grognard car, à Lyon, dénommée « commune affranchie », la répression menée par Collot d'Herbois et Fouché fut terrible. Mais « la Terreur blanche » qui suivit quelques années plus tard se montra impitoyable, et les bourreaux seront mis à mort sommairement.

Chapitre XXX
(32) : C'est la période mondaine de Denon, l'histoire suivante fit le tour de Paris ; Denon est invité a un dîner donné par Talleyrand (dont le chef était le fameux Carême). le maître des lieux prévoit de placer Denon à la droite de Mme Grant (la future épouse de Talleyrand). Il recommande donc à celle-ci la lecture d'un certain livre afin de mieux connaître son futur voisin de table. Au cours de la conversation, Denon raconte les péripéties de son voyage en Haute-Égypte. Mme Grant l'interrompt et lui dit » Qu'est devenu Vendredi ? » Silence... il y avait eu méprise dans le livre compulsé ; Mme Grant prenait Denon pour Robinson Crusoé...
(33) : À juste titre, Denon écrit le mot « marchand » et non pas le mot « antiquaire » car ce mot n'existe pas au XVIII[e] siècle dans ce sens, et veut dire plutôt : personne ayant le goût des antiques.
(34) : En effet les doges de la sérénissime république avaient raison de se méfier de Bonaparte car, par le traité de Campoformio, celui-ci va offrir Venise aux Autrichiens, qui vont la garder pendant une centaine d'années.

Bibliographie

ALLEGRET (Roger) *Histoire de la Vie Française,V,* L'Illustration.

AUBRY (Octave), *Sainte-Hélène,* Flammarion.

Almanach national de France, 1793

ALCOUFFE (Daniel), *De Versailles à Paris (le destin des collections royales),* Centre culturel du Panthéon, Mairie du V^e^ Arr.

BELLAIGUE (Geoffrey de), *The James of Rothschild Collection of Waddesron Manor,* 1974.

BEURDELEY (Michel), *Exode des objets d'Art sous la Révolution,* Tallandier.

BEURDELEY (Michel), *La France à l'encan,* Tallandier.

BEURDELEY (Michel), *Trois siècles de Ventes publiques,* Tallandier.

BOIGNE (Comtesse de), *Mémoires* 2 vol, Mercure de France.

BRUGUIÈRES (M.), *Gestionnaires et profiteurs de la Révolution,* Olivier Orban.

BIVER (Marie Louise), *Fêtes révolutionnaires à Paris,* Puf.

BAUER (Henri), *Les Grandes Heures des banquiers suisses,* Delachaux et Niestlé-Neufchatel.

CHATEL DE BRANCION (Laurence), *Mémoires de Cambacérès,* Perrin.

CASTELLOT (André), *Bonaparte,* Perrin; *Talleyrand,* Perrin.

CHEVALLIER (Bernard), *Le château de La Malmaison.*

CHEVALLIER (Bernard), Collection « Connaissance des Arts », *Dix huitième Français,* Hachette .

DAVID (Jacques-Louis), *Exposition ministère de la Culture, de la Communication et du Bicentennaire,* R.M.N.

DELECLUZE (E. J.), *David son école et son temps,* Macula.

DENON (Dominique Vivant), *Catalogue de l'exposition,* R.M.N.

DESCHAMPS (Madeleine), *Empire,* Éditions, Abbeville Press, 1994.

Description de l'Égypte, publié par les ordres de Napoléon Bonaparte.

EISLER (Colin), *La Peinture au musée de L'Ermitage,* Nathan.

BARON FAIN, *Mémoires de la Révolution,* Arlea.

FIERRO (Alfred), *Mémoires de La Révolution,* Travaux historiques de la Ville de Paris.

FIERRO (Alfred), *Patrimoine parisien,* Action artistique de la Ville de Paris.

GLEIZES (Henri), *Thierry de Ville d'Avray,* Tallandier.

GODECHOT (Jean), *La Vie quotidienne en France sous le Directoire,* Hachette.

GONCOURT (Henri et Jules de), *Histoire de Marie-Antoinette,* Flammarion et Fasquell.

GONCOURT (Henri et Jules de), *L'Art du XVIII^e^ siècle,* Flammarion et Fasquell.

GONCOURT (Henri et Jules de), *Histoire de la Société Française pendant la Révolution,* 1824, Flammarion et Fasquell.

GONCOURT (Henri et Jules de), *Histoire de la Société Française pendant le Directoire,* Flammarion et Fasquell.

GONCOURT (Henri et Jules de), *Grands ébénistes et menuisiers parisiens du XVIII^e^. Exposition,* Musée des Arts Décoratifs.

HAMPSON (Norman), *Maximilien Robespierre,* Montalba.

HASKELL (Francis), *La Norme et le Caprice,* Flammarion.

KJELBERG (Pierre), *Mobilier Français du XVIII^e siècle. Dictionnaaire des ébénistes et des menuisiers. Bibliographie sommaire*, Les Éditions de l'amateur.

KJELBERG (Pierre), «Images de la Révolution» *(Imagerie Populaire orléanaise époque Révolutionnaire)*, Musée des Beaux Arts d'Orléans.

LEDOUX–LEBARD (Denise), *Les Ébénistes du XIX^e siècle*, éditions de l'amateur.

LEDOUX–LEBARD (Denise), *Les ébénistes parisiens 1795–1830*, Paris 1951.

LEFEBRE (Georges), *Études sur la Révolution Française*, PUF.

LEFUEL (Hector), *Georges Jacob et les ébénistes du XVIII^e siècle*, Paris, 1923;

LEFUEL (Hector), *Georges Jacob Desmalter, ébéniste de Napoléon et de Louis XVIII*, Paris 1925.

LÉVÈQUE (Jean-Jacques.), *L'Art de la Révolution Française 1789-1804*, éditions Ides et Calendes, 1987.

LOMBARD (Paul), *Le Vice et la Vertu*, Grasset.

MADELIN (Louis), *La Révolution*, Tallandier ; *Modes et Révolutions*, exposition, Musée de la Mode et du Costume. Palais Galliera.

MASSIN (Jean), *Almanach de la Révolution française*, Encyclopédie Universalis.

MATHIEZ (Albert), *La Vie chère et le mouvement social sous la Terreur*, Payot.

MORELLET Abbé, *Mémoires*, Le Temps Retrouvé Mercure de France.

NICOLAY (Jean), *L'Art et la manière des maîtres ébénistes français du XVIII^e siècle*, éditions Pygmalion, 1976..

ORIEUX (Jean), *Talleyrand*, Flammarion.

PALLOT (Bill), *L'art du siège en France au XVIII^e*, Paris, *1987.*

PERRIN (Éric), *Le Maréchal Ney*, Perrin.

ROCHEFOUCAULD (J.D. de La) *Le Duc de La Rochefoucauld*, Perrin.

SALVERTE (comte de) , *Les ébénistes du XVIII^e siècle.*

SAVANT (Jean), *Tel fut Ouvrard*, Fasquelle.

SOLLERS (Philippe), *Le Cavalier du Louvre*, Plon.

SWENNEN (R.), *Palais–Royal*, Julliard.

TROYAT (Henri), *Nicolas I^er*, Perrin.

TULARD (Jean), *Des Français sous Napoléon*, Hachette.

TULARD (Jean), *Les Révolutions Tome 4*, Fayard.

VERLET (Pierre), *Les Meubles Français du XVIII^e siècle ; Le Mobilier royal français.*

WATSON (F. J. B.) *Le meuble Louis XVI, 1963*

WILLIAMSON (E.), *Les Meubles d'art du Mobilier national*, 1882.

Index des noms cités

Abrizzi (Isabelle, comtesse), p. 153
Albe (duchesse d'), p. 131, 134
Alcan (Abraham), p. 61
Alcouffe (Daniel), p. 10, 104
Alexandre, p. 53
Angiviller (comte d'), p. 14, 52
Angoulême (duc d'), p. 21, 132
Arétin, p. 30
Arlencourt, p. 57
Arnoult (Sophie), p. 64
Artois (comte d'), p. 20, 21, 22, 25, 35, 64, 108, 132
Aspasie, p. 45
Asturies (pce et pcesse des), p. 134
Audry, p. 61
Auguste, p. 82
Aumont (duc d'), p. 30, 146
Babel (Pierre-Edmé), p. 10
Baciocci (pcesse), p. 94
Bainville (Jacques), p. 63
Barras (vicomte), p. 63, 64, 125
Barry (Madame du), p. 146
Barthélémy (Jean-Jacques), p. 14, 154
Bassan, p. 34
Bataille, p. 119
Baumhauer, p. 11
Bavière (Auguste-Amélie, pcesse de), p. 119
Bayard, p. 63
Beauharnais (Alexandre de), p. 118, 119
Beauharnais (Eugène de), p. 68, 94, 118, 119, 120, 123
Beauharnais (Hortense de), p. 64, 118, 119, 123
Beauharnais (Marie-Josèphe Rose Taschère de la Pagerie, Joséphine de), p. 64, 65, 66, 68, 72, 73, 78, 92, 93, 94, 95, 97, 102, 114, 115, 118, 119, 120, 121, 140, 144, 145, 154
Beauvallet, p. 119
Beauvilliers, p. 29
Beckford (William), p. 34
Beckford (duc de), p. 48, 81
Bélanger, p. 21, 120, 131, 132
Belhomme, p. 49
Belloni, p. 121
Bendicho (Madame), p.134
Beneman, p. 33, 44, 45
Benjamin, p. 61
Berg (duc de), cf Murat
Bergeret, p. 15, 16
Bernard (Juliette), p. 70
Bernardin de Saint-Pierre, p. 68
Bernadotte, p. 71, 123,
Berry (duc de), p. 98, 132
Berry (duchesse de), p. 112, 128
Berthault (Louis-Martin), p. 34, 144, 145
Berthelot, p. 154
Berthier, p. 150
Besenval (comte de), p. 31
Biennais (Martin Guillaume), p. 82, 94, 156
Birgham (Sébastien), p. 44
Blanchart (Madame), p. 86
Blondel de Gagny, p. 106
Boffrand (Germain), p. 119,120
Boigne (comtesse de), p. 128
Boissé, Pierre, p. 9
Boisset, p. 10
Bonaparte, p. 61, 62, 64, 66, 67, 68, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 96, 119, 126, 149, 154
Bonaparte (Joseph), p. 81, 123, 157
Bonaparte (Louis), p. 64, 123
Bonaparte (Lucien), p. 71, 76
Bonnatier (François), p. 111
Bonnefond de La Vialle, p. 156
Bonnemaison, p. 126
Bonvoisin, p. 53
Bony, p. 49
Boucher, p. 34, 42
Bouchesèche, p. 55
Boudin, p. 25
Boulard, p. 32
Boulle, p. 11, 33, 106
Boulée, p. 21, 22
Bouliard (Marie-Geneviève), p. 53
Bourbon (Adelaïde de), p. 50
Bourbon (duc de), p. 132
Bourbon (duchesse de), p. 96
Bourdillon, p. 61
Bourrienne, p. 13, 92
Brissac, p. 53
Brongniart, p. 64, 135
Bruguière (Michel), p. 77
Bruix (amiral), p. 125
Brummell (Georges), p. 106
Brunet-Denon, p. 157
Bryan, p. 49
Buchanan, p. 126
Buckinghamshire (comte de), p. 48
Buffon, p. 59, 123
Buonarroti (Philippe), p. 45
Cabarrus (Thérésa), p. 63, 125
Cadore (duc de), p. 101
Caffieri, Philippe, p. 11
Calmelet, p. 119
Calonne, p. 13
Cambacérés, p. 64, 76, 125
Cambon, p. 38
Campam (Madame), p. 119
Canova (Antonio), p. 156
Capet, p. 54
Caraman-Chimay (Thérésa, pce de), p. 127
Caraman (marquis de), p. 127
Carlisle (comte de), p. 48, 49
Carrache (Hannibal), p. 49

Carreau (Julie), p. 64
Castelot (André), p. 72
Cartelier, p. 101, 115, 116
Cartier, p. 38, 147
Caylas (contesse du), p. 128
Caylus (comte de), p. 14
Chastenet, p. 1
Cellerier, p. 37
Chabroud, p. 57
Chalgrin (Jean-François), p. 63
Chapeaurouge, p. 61, 108, 127
Chaptal, p. 79
Chardin, p. 157
Charles V (d'Espagne), p. 134
Charles X, p.128, 157
Chartres (duc de), p. 43, 64, 131
Chateaubriand, p. 71, 139
Chaudet, p. 102, 147
Chesnier (André), p. 139
Chevallier (Bernard), p. 92
Choiseul (duc de), p. 21
Choiseul-Gouffier, p. 38
Choiseul Praslin, p. 59
Clary (Désirée), p. 78, 123
Clary (François), p. 78
Clermont d'Amboise (de), p. 152
Clitorius, p. 61
Cochin (Nicolas), p. 14, 19
Coigny, p. 57
Condé (pce de), p. 22, 34, 53, 1332
Condé (pcesse de), p. 59
Conti (pce de), p. 10, 22, 60
Constantin, p. 61
Convers (Pierre-Claude), p. 27
Copeau (Éleonore), p. 45
Corrège, p. 46
Cornwallis (William), p. 81
Corneille, p. 45
Curtius, p. 29
Cresson, p. 120
Cuyp, p. 52
Daguerre de Montrosier, p. 25, 90
Danton, p. 38, 45, 73
Dard (Émile), p. 37
Dardel, p. 53
Dagoty, p. 90
Darnault, p. 25
Darnley (comte de), p. 48
Daru, p. 108, 135
David (Jacques-Louis), p. 14, 18, 21, 30, 35, 37, 43, 52, 54, 55, 56, 57, 63, 70, 72, 80, 89, 92, 109, 126, 139, 141, 148, 149, 151,153, 154, 157
David-Weil, p. 134
De Gaulle, p. 38
Delanois, Louis, p. 8
Delecluze (Louis Charles), p. 55, 148
Demazis, p. 102, 108
Denon (Dominique Vivant), p. 81, 106, 114, 121, 126, 140, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158
Dernot (Mac), p. 119
Dervieux (Mademoiselle), p. 64, 132
Desraix (Jean-Claude), p. 60
Desmoulins (Camille), p. 29, 38
Diderot (Denis), p. 14, 139
Domerc (Auguste), p. 127
Don Basile, p. 128
Don Carlos, p. 128
Don Miguel, p. 128
Don Pedro, p. 112
Douglas (marquis de), p.126
Duchesne, p. 25
Ducrollay, p. 10
Dudley and Ward (Viscount), p. 48
Dufourny, p.154
Dugourc (Jean-Démosthène), p. 21, 130, 131, 132, 135
Dumont, p. 8
Dupain (Pierre), p. 44
Dupasquier, p. 147
Duplay (Maurice), p. 45
Durazzo, p. 61
Duroc (Géraud Christophe Michel, Duc de Frioul, maréchal), p. 101
Duthé (Rosalie) p. 64
Eardly (lord), p. 48
Eberts, p. 40
Élisabeth (Madame), p. 22, 32
Este-Modène (pcesse de Conti, Marie Fortunée d'), p. 27
Ferdinand IV, p. 152
Fesch (Joseph, cardinal de), p. 78, 157
Festhenston, p. 81
Feuchère, p. 90, 121
Fogg (Robert), p. 81
Foix, p. 61
Folmon (comte de), p. 50
Fontaine (Pierre-François-Léonard), p. 85, 87, 94, 95, 101, 109, 114, 140, 141, 142, 144, 147, 144, 151
Fontanges (Madame de), p. 151
Fontanieu (Gaspard Moïse de), p. 9
Forbin (Louis Nicolas Philippe Auguste, comte de), p. 157
Flahaut (général de), p. 124
Flahaut (Madame de), p. 40
Fleuriau (de), p. 151
Fragonard (Jean Honoré), p. 15, 53
Furst von Wiede (Carl philipp), p. 88
Gainsborough (Thomas, comte de), p. 48
Galga III (sultan), p. 59
Galles (pce de), p. 27, 81
Gary (Madame de), p. 135
Gaudreau, p. 10
Genty, p. 121
George IV, p. 81
George V, p. 112
Gérard (François, baron), p. 92, 114, 157
Gérard (Marguerite), p. 68
Girodet, p. 64, 92
Gisors, p. 54, 55
Glomis, p.121
Goncourt, p. 43, 44, 53, 92, 141
Gouthière (Pierre), p. 30, 121, 146
Grancourt (duchesse de), p. 60
Granger, p. 25
Greathed (Berthie), p. 81
Grébeauval (de), p. 131
Grégoire, p. 38
Grenville (lord), p. 40
Grimod de la Reynière, p. 13, 30, 59
Grimm, p. 8
Grognard (Alexis), p. 133

Grognard (François), p. 22, 133, 134, 135
Gros, p. 92, 157
Grosholtz (Mademoiselle), p. 30
Gucci, p. 10
Guerchin, p. 157
Guimard, p. 64
Héricourt, p. 25
Hamelin, p. 78
Hamelin (Fortunée), p. 123
Hamilton (duc de), p. 126
Hammerley, p. 47
Hanzmann, p. 63
Hardwicke (comtesse de), p. 48
Haskell (Francis), p. 53
Hauré, p. 22
Héricourt, p. 25
Houdon (Jean Antoine), p. 146
Hugo, Victor, p. 10, 132
Hortense(reine), p. 115, 123
Ingres (Jean Auguste Dominique), p. 156, 157
Isabey, p. 92
Ivry (Pierre Constant dit Content d'), p.29
Jacob Henri, p. 80
Jacob, Madeleine, p. 6
Jadot, p. 6
Janneau, Guillaume, p. 8
Jollain, p. 51
Julliot, p. 10
Kinnaird (lord), p. 47
Kinska (pce), p. 59
Kjellberg, (Pierre), p. 16
Laborde (Jean-Joseph de), p. 47, 49, 139, 144
Laetitia (Madame), p. 78, 150
Laffite (Jacques), p. 63
Lagrenée (Louis Jean François), p. 154
La Harpe, p. 13
La Hoguette, p. 10
Lalanne, p. 139
Lallive de Jully, p. 9, 11
Lanchère, p. 64
Landau, p. 90
Landsdwone (marquis de), p. 48
Lange (Mademoiselle), p. 64, 125
Laplace, p. 68
La Réveillère-Lépeaux, p. 45, 63
La Reynière, p. 13
La Rochefoucauld-Liancourt (François duc de), p. 38, 42
La Rochefoucault (Madame de), p. 150
Lassalle (Philippe de), p. 24
Lautrec (comte de), p. 10
Lavallée, p. 154
La Valette (Madame de), p. 150
Lavoisier (Antoine Laurent de), p. 38
Le Bas, p. 45
Le Brun (Jean-Baptiste-Pierre), p. 10, 13, 35, 52, 61, 76, 126, 154
Le Chapellier, p. 8
Lecordier, p. 61
Leczinsky, p. 59
Ledoux (Claude Nicolas), p. 64
Ledoux-Lebard (Denise), p. 55, 76
Ledoyen, p. 55
Lefèvre d'Ormesson, p. 38
Lefuel (Hector), p. 7, 39, 54, 90, 102, 108, 142
Leleu, p. 11
Lemaignan, p. 10
Lemaître (Isaac), p. 61
Le Marchand, p. 32
Lenormant, p. 66, 67, 70
Lerouge (Jean-Baptiste), p. 7
Lenoir, p. 52, 53
Le Sueur, p. 53
Letourney, p. 78
Leuchtenberg (Joséphine de), p. 120, 123
Leuchtenberg (Maximilien duc de), p. 94
Ligne, (pce de), p. 13
Lignereux, p. 36, 80, 81, 90, 147
Linguet (Simon Nicolas Henri), p. 49
Louis-Philippe, p. 26, 30, 43, 142, 146
Louis XIV, p. 46, 106, 156
Louis XV, p. 8, 106, 130, 152
Louis XVI, p. 8, 16, 21, 23, 24, 26, 33, 36, 38, 51, 53, 57, 146, 153
Louis XVIII, p. 22, 98, 111, 112, 128, 131, 132, 154
Loyer (Jeanne Germaine), p. 8
Lubomirska (comtesse), p. 30, 146
Luchessi Pali (Hector, comte), p. 128
Madelin (Louis), p. 62
Maille, p. 57
Maine (duc du), p. 125
Malesherbes, p. 38
Malraux, p. 141
Mancion (Simon), p. 94
Manda, p. 131
Marat (Jean Paul), p. 8, 55, 141
Marbeuf, p. 59
Marcion, p. 120, 121
Marie II (reine du Portugal), p. 123
Marie-Antoinette, p. 16, 22, 23, 24, 30, 32, 36, 139, 153
Marie-Louise (impératrice), p. 16, 85, 86, 95, 147
Marie-Louise (reine d'Espagne), p. 134
Mariette, p. 52
Marigny (marquis de), p. 14
Marmontel, p. 13
Mars (Mademoiselle), p. 76
Mauduit, p. 60
Mauter, p. 32
Mayeur de Saint-Paul, p. 29
Mazarin, p. 60, 78
Meister, p. 78
Ménageot, p. 13
Menestrel, p. 50
Mercier (Sebastien), p. 29, 64, 80, 127
Merle, p. 52
Merry (Anthony), p. 81
Michel, p. 63
Michelet, p. 52
Mirabeau (Honoré Gabriel Riqueti, Comte de), p. 42
Mique, p. 139
Moitte, p. 154
Molitor Gabriel Jean Joseph, comte
Molitor (Bernard), p. 45, 121
Molleville (Bertrand de), p. 73
Monge, p. 68, 154
Monroe, p. 40
Montesquieu, p. 73

Montmorency, p. 71
Moore (Slade Thomas), p. 47
Moreau, p. 29
Morel d'Arleux, p. 154
Morland (George), p. 47
Morny (Charles Auguste Louis Joseph, duc de), p. 124
Mulot (abbé), p. 33
Murat (Caroline), p. 96, 97
Murat (Joachim, grand duc de Berg, maréchal), p. 73, 92, 96, 97
Murillo (Bartolomé Esteban), p. 155, 157
Nagel (baron), p. 48
Naples (Marie-Caroline de), p. 132
Napoléon, p. 13, 73, 75, 81, 85, 86, 89, 90, 94, 95, 98, 101, 105, 111, 123, 125, 127, 149, 155, 156
Napoléon III, p. 26, 98, 123, 142
Necker, p. 29, 57, 78
Nicolas Ier, p. 94, 123
Nicolay, p. 49
Nissim de Camondo, p. 26
Nivernais (duc de), p. 49
Noailles (comte de), p. 13, 59
Nord (comte du), p. 131
Northumberlan (John Dudley, duc de), p. 10
Oberkampf, p. 32
Oberkirch (baronne), p. 132
Odiot (Jean-Baptiste), p. 82, 90, 94
Oger (Bernard), p. 119
Opitz (Georg Emmanuel), p. 28
Orieux (Jean), p. 149
Orléans (duc d'), p. 29, 30, 36, 43, 46, 47, 48, 50, 130, 153
Orléans (duchesse d'), p. 30, 50
Orsay (comte d'), p. 33, 34
Ossuna (duchesse), p. 131, 134
Ouvrard (Gabriel Julien), p. 64, 125, 126, 127, 128, 157
Paillet, p. 52, 61
Pajou (Augustin), p. 146, 154
Pallot, Bill, p. 21
Parme (duc de), p. 73
Pasquier (Étienne), p. 52
Paul Ier (tsar), p. 131
Pelletier de Saint-Fargeau, p. 148
Penthièvre (Louis Jean-Marie de Bourbon, duc de), p. 128
Percier (Charles), p. 85, 87, 94, 95, 101, 109, 114, 115, 116, 140, 141, 142, 147, 149, 151, 156
Pernon (Camille), p. 133, 134
Perrégaux (Jean Frédéric, comte de), p. 76
Philippe Égalité, p. 29, 36, 46, 49, 96, 128, 131
Pin, p. 60
Plaisance (duc de), p. 73
Platon, p. 53
Poirier (Simon Philippe), p. 25
Polwarth (Lady A.), p. 48
Pompadour (marquise de), p. 14, 96, 151
Pourtalès-Gorgeu de Neufchâtel, p. 157
Pourvoyeur, p. 55
Poussin, p. 15
Portalis, p. 49
Prieur (Louis), p. 146
Provence (comte de), p. 21, 22, 23, 30, 57, 121, 131
Provence (comtesse de), p. 108
Prévert, p. 22
Prud'hon, p. 102, 120, 123
Racine, p. 45
Randal (Albert), p. 58
Ravrio (Antoine-André), p. 94
Récamier (Jacques Rose), p. 63, 70
Récamier (Juliette), p. 65, 67, 68, 70, 71, 144
Regnault (Jean-Baptiste, baron), p. 61, 154
Régnier, p. 14
Rembrandt, p. 35, 52
Remusat (A.L.), p. 149
Reubell, p. 63
Ribbentrop (baron von), p.156
Ribérolles, p. 135
Richelieu, p. 46
Richmond (duc de), p. 48
Riesner, p. 34, 92, 108
Rignault, p. 52
Ris (Clément de), p. 11
Rivarol, p. 13
Robert (Hubert), p. 16, 23, 47, 52, 56, 57, 120, 139, 144, 154
Robespierre, p. 38, 45, 56, 139, 154
Robin, p. 63
Rochechouart, p. 49
Roederer, p. 126
Roger, p. 55
Roland, p. 51
Rothschild, p. 14, 52
Rothschild (James de), p. 157
Roucher (Jean Antoine), p. 57
Rousseau, p. 59
Rouzet, p. 49, 50
Rubens, p. 35, 81, 155
Ruysdæl, p. 155
Sabran de, p. 13
Saint, p. 157
Saint-Aignan, p. 57
Sebastiani (de La Porta Bastien Horace François, Comte, maréchal), p. 157
Ségur (Philippe de), p. 149
Sené, p. 32
Sevai (comte de), p. 131
Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), p. 59
Sieyès, p. 63
Simons (Michel), p. 64, 125
Simon Julien, p. 1
Slade, p. 47, 48
Socci (Giovanni), p. 94
Soliman le Magnifique, p. 21
Sollers Philippe, p. 156
Soos (Anne-Gabrielle), p. 139
Soufflot (Germain), p. 14, 53
Soult (maréchale), p. 151
Staël (de), p. 71, 78
Stanislas (roi), p. 34
Survilliers (comte de), p. 157
Talleyrand, p. 26, 49, 57, 124, 128, 149, 151
Tallien, p. 50, 63
Tallien (Thérésa Cabarrus), p. 125
Talma (François Joseph), p. 43, 64

Teniers le Jeune (David), p. 35
Terborch, p. 52
Thion la Chaume, p. 39
Thomire (Pierre-Philippe), p. 90, 102, 121, 146, 147, 155
Tourneur de la Manche, p. 63
Trémoïlle, duc de la, p. 10
Tronchin (François), p. 126
Trudaine de Montigny, p. 7
Tsar-Alexandre Ier Pavlovitch, p. 114
Tulard (Jean), p. 53
Tunner, p. 81
Turgot (Anne Robert Jacques, baron de L'Aulne), p. 8, 64
Uzès (duchesse d'), p. 10
Van Dyck (Antoine), p. 155
Van Eyck, p. 81
Varin, p. 59
Vaudreuil, p. 13
Vautrin, p. 44
Vendelin-Weber, p. 44
Verlet (Pierre), p. 24, 36, 85, 108
Vermeer, p. 52
Vigée-Lebrun (Elisabeth), p. 13, 14, 50, 126, 154
Vignon (Claude), p. 55
Ville d'Avray (Thierry de), p. 32, 44, 135
Villegrain, p. 38
Villemain, p. 60
Vincent, p. 52
Visconti, p. 142, 154
Volnay, p. 49
Voltaire, p. 36, 57, 148
Wailly (Charles de), p. 51
Walche, p. 39
Waleska (contesse), p. 101
Walkuers, p. 47
Watteau (Antoine), p. 157
Wellington (duc de), p.128, 156
Whitworht (lord), p. 82
Wicar, p. 53
Winckelmann (Johann Joachim), p. 14, 131

Crédits photographiques :

Maurice Ségoura : p. 4, 5, 15, 26, 27, 68, 75, 80, 83, 88, 91, 100, 110, 111 / archives M. B. : p. 1, 6, 8, 9, 17, 19, 22, 23, 29, 31, 32, 35, 37, 38, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 51, 54, 55, 57, 58, 59, 64, 72, 76, 78, 80, 85, 86, 92, 109, 115, 116, 120, 128, 135, 144, 148, 153, 155, 157, 158 / Musée Condé, Chantilly : p. 11 / Musée des Arts décoratifs : p. 135 / EAMH : p. 12, 13, 49, 106, 129, 140, 141, 142, 143 / Photothèque des musées de la ville de Paris : p. 80 / Photo Jannès, E.A.M.H. : p. 84, 104, 107, 138 / R.M.N. : p. 13, 14, 18, 20, 71, 97, 105, 119, 127, 128, 145, 152 / Christie's : p. 19, 21 / Étude Binoche : p. 25 / Étude Tajan, photos Sebert : p. 28, 65, 66, 67, 69, 70, 86, 113 / Bibliothèque Nationale : p. 33, 34, 56, 60, 62 / D.R. : 50, 92, 120, 137 / R.M.N., Bulloz : p. 53 / photo J. Guillot , connaissance des Arts : p. 77 / Sotheby's : p. 79, 87, 147 / Collection Monelle Hayot : p. 106, 140, 141, 142, 143 / Galerie Koller, Zurich : p. 88 / R.M.N. Arnaudet : p. 92, 93, 95, 96, 103, 114, 118 / R.M.N. Blot :p. 101, 117 / R.M.N. Arnaudet, Blot : p. 150 / Étude Couturier Nicolay : p. 73 / par courtoisie de l'étude Paul Renaud : p. 130 / Étude Chayette et Cheval : p. 127 / Gismondi : p. 159 / Georges Fessy : couverture, p. 89, 99 / par courtoisie du marquis de Breteuil : p. 112 / Bibliothèque de l'Opéra : p. 39 / par courtoisie de maître Oger : p. 122, 124 / Étude Bailleul : p. 125 / M. Fabre et la maison Tassinari et Chatel.

Mise en pages : Monelle Hayot

PAO : Valérie Neveu

Révision : Jacques Deschamps et Christelle Honoré

Achevé d'imprimer en mars 2002, sur les presses de Phoenix offset à Hong-Kong.

Dépôt légal 1er trimestre 2002.

Les textes sont composés en caractères Cochin et Hœfler Text.

Éditions monelle Hayot
Château de Saint-Rémy-en-l'Eau
F-60130 Saint-Rémy-en-l'Eau

Ouvrages parus chez le même éditeur :

Nattier,
par Philippe Renard.

Molitor,
par Ulrich Leben.

Dessins insolites
du XVIII^e français,
par Olivier Aaron.

Le paysage en France
de 1750 à 1815,
par Jean de Cayeux.

Album du Comte du Nord,
par Jean-Pierre Babelon
de l'Académie française.

Pavillons et Fêtes
sous l'Ancien Régime,
par Eleanor Delorme.

François Thomas Germain
Orfèvre des Rois,
par Christiane Perrin.

Caillebotte au jardin,
par Pierre Wittmer.

En couverture, le salon d'argent du palais de l'Élysée, dont le mobilier est l'œuvre de Jacob.

ISBN : 2-903824-34-7